Presented to the

LIBRARIES *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

Professor

Ralph G. Stanton

Keller?

LETTRES

D'UNE

PÉRUVIENNE.

LETTRES

D'UNE

PÉRUVIENNE,

PAR Madame DE GRAFFIGNY.

A LYON,

CHEZ BRUYSET FRERES.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Permiſſion.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/gr1787lettresdun00graf

INTRODUCTION

HISTORIQUE

AUX LETTRES PÉRUVIENNES.

IL n'y a point de Peuple dont les connoiſſances ſur ſon origine & ſon antiquité ſoient auſſi bornées que celles des Péruviens. Leurs Annales renferment à peine quatre ſiecles.

Mancocapac, ſelon la tradition de ces Peuples, fut leur Légiſlateur & leur premier *Inca*. Le Soleil, qu'ils appeloient leur *Pere*, & qu'ils regardoient comme leur Dieu, touché

de la barbarie dans laquelle ils vivoient depuis long-temps; leur envoya du Ciel deux de ſes enfans, un fils & une fille, pour leur donner des lois, & les engager, en formant des Villes, & en cultivant la terre, à devenir des hommes raiſonnables.

C'eſt donc à *Mancocapac*, & à ſa femme *Coya-Mama-Oello-Huaco*, que les Péruviens doivent les principes, les mœurs & les arts qui en avoient fait un Peuple heureux, lorſque l'avarice, du ſein d'un monde, dont ils ne ſoupçonnoient pas même l'exiſtence, jeta ſur leurs terres des Tyrans dont la barbarie fit la honte de l'humanité & le crime de leur ſiecle.

Les circonſtances où ſe trouvoient les Péruviens lors de la deſcente des Eſpagnols, ne pouvoient être plus favorables à ces derniers. On parloit, depuis quelque temps, d'un ancien Oracle, qui annonçoit qu'*après un certain nombre de Rois, il arriveroit dans leur pays des hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avoit jamais vus, qui envahiroient leur Royaume, & détruiroient leur Religion.*

Quoique l'Aſtronomie fût une des principales connoiſſances des Péruviens, ils s'effrayoient des prodiges, ainſi que bien d'autres Peuples. Trois cercles qu'on avoit apperçus autour de la Lune, & ſur-tout quelques Cometes, avoient répandu la terreur parmi eux : une aigle pourſuivie par

d'autres oiſeaux, la mer ſortie de ſes bornes, tout enfin rendoit l'Oracle auſſi infaillible que funeſte.

Le fils aîné du ſeptieme des *Incas*, dont le nom annonçoit dans la Langue Péruvienne la fatalité de ſon époque (1), avoit vu autrefois une figure fort différente de celle des Péruviens. Une barbe longue, une robe qui couvroit le ſpectre juſqu'aux pieds, un animal inconnu qu'il menoit en laiſſe; tout cela avoit effrayé le jeune Prince, à qui le fantôme avoit dit qu'il étoit fils du Soleil, frere de *Mancocapac*, & qu'il s'appeloit *Viracocha*.

Cette fable ridicule s'étoit malheu-

(1) Il s'appeloit *Yahuarhuocac*, ce qui ſignifioit littéralement *Pleure-ſang*.

reuſement conſervée parmi les Péruviens ; & dès qu'ils virent les Eſpagnols avec de grandes barbes, les jambes couvertes, & montés ſur des animaux dont ils n'avoient jamais connu l'eſpece, ils crurent voir en eux les fils de ce *Viracocha* qui s'étoit dit fils du Soleil ; c'eſt de là que l'Uſurpateur ſe fit donner, par les Ambaſſadeurs qu'il leur envoya, le titre de deſcendant du Dieu qu'ils adoroient.

Tout fléchit devant eux : le Peuple eſt par-tout le même. Les Eſpagnols furent reconnus preſque généralement pour des Dieux, dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus conſidérables, & les hommages les plus humilians.

Les Péruviens, s'étant apperçus que les chevaux des Eſpagnols mâchoient leurs freins, s'imaginerent que ces monſtres domptés, qui partageoient leur reſpect, & peut-être leur culte, ſe nourriſſoient de métaux : ils alloient leur chercher tout l'or & l'argent qu'ils poſſédoient, & les entouroient chaque jour de leurs offrandes. On ſe borne à ce trait, pour peindre la crédulité des habitans du Pérou, & la facilité que trouverent les Eſpagnols à les ſéduire.

Quelque hommage que les Péruviens euſſent rendu à leurs Tyrans, ils avoient trop laiſſé voir leurs immenſes richeſſes pour obtenir des ménagemens de leur part.

Un Peuple entier, ſoumis & de-

mandant grace, fut paſſé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité, violés, laiſſerent les Eſpagnols les maîtres abſolus des tréſors d'une des plus belles parties du monde. *Méchaniques victoires!* (s'écrie Montagne (1), en ſe rappelant le vil objet de ces conquêtes.) *Jamais l'ambition*, ajoute-t-il, *jamais les iniquités publiques ne pouſſerent les hommes les uns contre les autres à ſi horribles hoſtilités ou calamités ſi miſérables.*

C'eſt ainſi que les Péruviens furent les triſtes victimes d'un Peuple avare qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi & même de

(1) Tome V, chapitre VI, des Coches.

l'amitié. L'ignorance de nos vices & la naïveté de leurs mœurs les jeterent dans les bras de leurs lâches ennemis.

En vain des eſpaces infinis avoient ſéparé les Villes du Soleil de notre monde; elles en devinrent la proie & le domaine le plus précieux.

Quel ſpectacle pour les Eſpagnols, que les jardins du Temple du Soleil, où les arbres, les fruits & les fleurs étoient d'or, travaillés avec un art inconnu en Europe ! Les murs du Temple revêtus du même métal, un nombre infini de ſtatues couvertes de pierres précieuſes, & quantité d'autres richeſſes inconnues juſqu'alors, éblouirent les Conquérans de ce peuple infortuné. En donnant un

libre cours à leurs cruautés, ils oublierent que les Péruviens étoient des hommes.

Une analyſe auſſi courte des mœurs de ces peuples malheureux, que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes, terminera l'Introduction qu'on a cru néceſſaire aux Lettres qui vont ſuivre.

Ces peuples étoient, en général, francs & humains : l'attachement qu'ils avoient pour leur religion les rendoit obſervateurs rigides des lois, qu'ils regardoient comme l'ouvrage de *Mancocapac*, fils du Soleil qu'ils adoroient.

Quoique cet aſtre fût le ſeul Dieu auquel ils euſſent érigé des Temples, ils reconnoiſſoient au-deſſus de lui

un Dieu Créateur, qu'ils appeloient *Pachacamac;* c'étoit pour eux le *grand nom*. Le mot de *Pachacamac* ne ſe prononçoit que rarement & avec des ſignes de l'admiration la plus grande. Ils avoient auſſi beaucoup de vénération pour la Lune, qu'ils traitoient de *femme & de ſœur du Soleil*. Ils la regardoient comme la mere de toutes choſes ; mais ils croyoient, comme tous les Indiens, qu'elle cauſeroit la deſtruction du Monde, en ſe laiſſant tomber ſur la terre, qu'elle anéantiroit par ſa chute. Le tonnerre qu'ils appeloient *yalpor*, les éclairs & la foudre, paſſoient parmi eux pour les Miniſtres de la juſtice du Soleil ; & cette idée ne contribua pas peu au ſaint reſpect

que leur inſpirerent les premiers Eſpagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des inſtrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'ame étoit établie chez les Péruviens ; ils croyoient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'ame alloit dans des lieux inconnus, pour y être récompenſée ou punie ſelon ſon mérite.

L'or, & tout ce qu'ils avoient de plus précieux, compoſoit les offrandes qu'ils faiſoient au Soleil. Le *Raymi* étoit la principale fête de ce Dieu, auquel on préſentoit, dans une coupe, du *Maïs*, eſpece de liqueur forte que les Péruviens ſavoient extraire d'une de leurs plan-

tes, & dont ils buvoient juſqu'à l'ivreſſe après les ſacrifices.

Il y avoit cent portes dans le Temple ſuperbe du Soleil. L'*Inca* régnant, qu'on appeloit *Capa-Inca*, avoit ſeul droit de les faire ouvrir ; c'étoit à lui ſeul auſſi qu'appartenoit le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce Temple.

Les Vierges conſacrées au Soleil y étoient élevées preſque en naiſſant, & y gardoient une perpétuelle virginité, ſous la conduite de leurs *Mamas* ou Gouvernantes, à moins que les lois ne les deſtinaſſent à épouſer des *Incas*, qui devoient toujours s'unir à leurs ſœurs, ou, à leur défaut, à la premiere Princeſſe du Sang, qui étoit Vierge du

Soleil. Une des principales occupations de ces Vierges étoit de travailler aux diadêmes des *Incas*, dont une eſpece de frange faiſoit toute la richeſſe.

Le Temple étoit orné des différentes Idoles des Peuples qu'avoient ſoumis les *Incas*, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richeſſe des métaux & des pierres précieuſes dont il étoit embelli, le rendoit d'une magnificence & d'un éclat digne du Dieu qu'on y ſervoit.

L'obéiſſance & le reſpect des Péruviens pour leurs Rois, étoient fondés ſur l'opinion qu'ils avoient que le Soleil étoit le pere de ces Rois; mais l'attachement & l'amour qu'ils avoient pour eux, étoient le

fruit de leurs propres vertus, & de l'équité des *Incas*.

On élevoit la Jeuneſſe avec tous les ſoins qu'exigeoit l'heureuſe ſimplicité de leur morale. La ſubordination n'effrayoit point les eſprits, parce qu'on en montroit la néceſſité de très-bonne heure, & que la tyrannie & l'orgueil n'y avoient aucune part. La modeſtie & les égards mutuels étoient les premiers fondemens de l'éducation des enfans; attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étoient chargés de les inſtruire arrêtoient les progrès d'une paſſion naiſſante (1), ou les faiſoient tourner

(1) Voyez les Cérémonies & Coutumes religieuſes. Diſſertations ſur les Peuples de l'Amérique, chap. 13.

au bien de la ſociété. Il eſt des vertus qui en ſuppoſent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celles des Péruviens, il ſuffit de dire qu'avant la deſcente des Eſpagnols, il paſſoit pour conſtant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

Les *Amautas*, Philoſophes de cette Nation, enſeignoient à la Jeuneſſe les découvertes qu'on avoit faites dans les ſciences. La Nation étoit encore dans l'enfance à cet égard; mais elle étoit dans la force de ſon bonheur.

Les Péruviens avoient moins de lumieres, moins de connoiſſances, moins d'arts que nous; & cependant ils en avoient aſſez pour ne manquer d'aucune choſe néceſſaire.

Les *Quapas*, ou les *Quipos* (1), leur tenoient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton ou de boyau, auxquels d'autres cordons de différentes couleurs étoient attachés, leur rappeloient, par des nœuds placés de diſtance en diſtance, les choſes dont ils vouloient ſe reſſouvenir. Ils leur ſervoient d'Annales, de Codes, de Rituels, &c.

Ils avoient des Officiers publics, appelés *Quipocamaios*, à la garde deſquels les *Quipos* étoient confiés. Les Finances, les Comptes, les Tributs, toutes les affaires, toutes les combinaiſons, étoient auſſi aiſé-

(1) Les *Quipos* du Pérou étoient auſſi en uſage parmi pluſieurs Peuples de l'Amérique méridionale.

ment traités avec les *Quipos*, qu'ils auroient pu l'être par l'uſage de l'écriture.

Le ſage Légiſlateur du Pérou, *Mancocapac*, avoit rendu ſacrée la culture des terres; elle s'y faiſoit en commun; & les jours de ce travail étoient des jours de réjouiſſance. Des canaux d'une étendue prodigieuſe diſtribuoient par-tout la fraîcheur & la fertilité. Mais ce qui peut à peine ſe concevoir, c'eſt que, ſans aucun inſtrument de fer ni d'acier, & à force de bras ſeulement, les Péruviens avoient pu renverſer des rochers, traverſer les montagnes les plus hautes, pour conduire leurs ſuperbes aqueducs, & les routes qu'ils pratiquoient dans tout leur pays.

On ſavoit au Pérou autant de Géométrie qu'il en falloit pour la meſure & le partage des terres. La Médecine y étoit une ſcience ignorée, quoiqu'on y eût l'uſage de quelques ſecrets pour certains accidens particuliers. *Garcilaſſo* dit qu'ils avoient une ſorte de Muſique, & même quelque genre de Poéſie. Leurs Poëtes, qu'ils appeloient *Haſavec*, compoſoient des eſpeces de Tragédies & de Comédies que les fils des *Caciques* (1), ou des *Curacas* (2),

(1) *Caciques*, eſpece de Gouverneurs de Province.

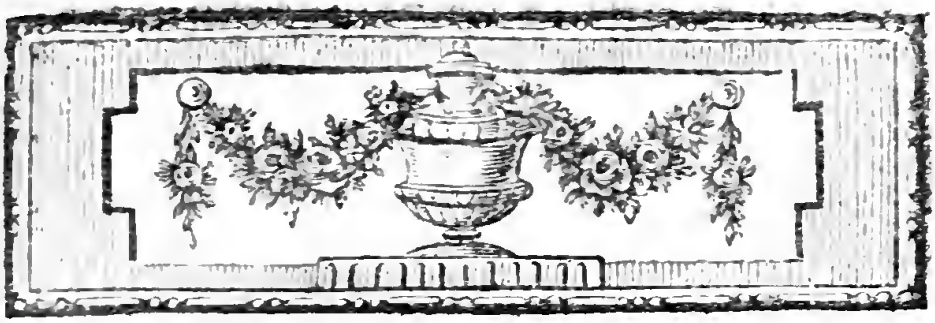
(2) Souverains d'une petite contrée; ils ne ſe préſentoient jamais devant les *Incas* & les Reines, ſans leur offrir un tribut des curioſités que produiſoit la Province où ils commandoient.

repréſentoient, pendant les fêtes, devant les *Incas* & toute la Cour.

La morale & la ſcience des lois utiles au bien de la ſociété étoient donc les ſeules choſes que les Péruviens euſſent appriſes avec quelque ſuccès. *Il faut avouer*, dit un Hiſtorien (1), *qu'ils ont fait de ſi grandes choſes, & établi une ſi bonne police, qu'il ſe trouvera peu de Nations qui puiſſent ſe vanter de l'avoir emporté ſur eux en ce point.*

(1) Puffendorff, Introduction à l'Hiſtoire.

LETTRES



LETTRES

D' UNE

PÉRUVIENNE.

LETTRE PREMIERE.

AZA! mon cher Aza! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent & ſont diſſipés avant d'arriver juſqu'à toi; en vain je t'appelle à mon ſecours;

en vain j'attends que tu viennes briſer les chaînes de mon eſclavage : hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore, ſont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux ſurpaſſent-ils les miens !

La Ville du Soleil, livrée à la fureur d'une Nation barbare, devroit faire couler mes larmes; & ma douleur, mes craintes, mon déſeſpoir, ne ſont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeſte ou inutile ? Cruelle alternative ! mortelle inquiétude ! O mon cher Aza ! que tes jours ſoient ſauvés, & que je ſuccombe, s'il le faut, ſous les maux qui m'accablent !

Depuis le moment terrible (qui auroit dû être arraché de la chaîne du temps, & replongé dans les idées éternelles), depuis le moment d'horreur où ces Sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour ; retenue dans une étroite captivité ; privée de toute communication avec nos Citoyens ; ignorant la Langue de ces hommes féroces dont je porte les fers ; je n'éprouve que les effets du malheur, ſans pouvoir en découvrir la cauſe. Plongée dans un abyme d'obſcurité, mes jours ſont ſemblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes raviſſeurs ne le ſont pas même de mes larmes ; ſourds à mon

langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon déſeſpoir.

Quel eſt le Peuple aſſez féroce pour n'être point ému aux ſignes de la douleur ? Quel déſert aride a vu naître des humains inſenſibles à la voix de la nature gémiſſante ? Les barbares ! maîtres du *yalpor* (1), fiers de la puiſſance d'exterminer, la cruauté eſt le ſeul guide de leurs actions. Aza, comment échapperas-tu à leur fureur ? Où es-tu ? Que fais-tu ? Si ma vie t'eſt chere, inſtruis-moi de ta deſtinée.

Hélas ! que la mienne eſt changée ! Comment ſe peut-il que des jours ſi ſemblables entre eux, aient,

(1) Nom du tonnerre.

par rapport à nous, de ſi funeſtes différences ? Le temps s'écoule ; les ténebres ſuccedent à la lumiere ; aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; & moi, du ſuprême bonheur, je ſuis tombée dans l'horreur du déſeſpoir, ſans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux paſſage.

Tu le ſais, ô délices de mon cœur ! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendreſſe m'avoit inſpiré pendant la nuit, je courus à mes *Quipos* (1) ;

(1) Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs, dont les Indiens ſe ſer-

& profitant du ſilence qui régnoit encore dans le Temple, je me hâtai de les nouer, dans l'eſpérance qu'avec leur ſecours, je rendrois immortelle l'hiſtoire de notre amour & de notre bonheur.

A meſure que je travaillois, l'entrepriſe me paroiſſoit moins difficile : de moment en moment, cet amas innombrable de cordons devenoit ſous mes doigts une peinture fidelle de nos actions & de nos ſentimens, comme il étoit autrefois l'interprete de nos penſées, pendant les longs

voient, au défaut de l'écriture, pour faire le paiement des Troupes & le dénombrement du Peuple. Quelques Auteurs prétendent qu'ils s'en ſervoient auſſi pour tranſmettre à la poſtérité les actions mémorables de leurs *Incas*.

intervalles que nous paſſions ſans nous voir.

Toute entiere à mon occupation, j'oubliois le temps, lorſqu'un bruit confus réveilla mes eſprits, & fit treſſaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, & que les cent portes (1) s'ouvroient pour laiſſer un libre paſſage au ſoleil de mes jours; je cachai précipitamment mes *Quipos* ſous un pan de ma robe, & je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible ſpectacle s'offrit à mes yeux! Jamais ſon ſouvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

(1) Dans le Temple du Soleil, il y avoit cent portes : l'*Inca* ſeul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

Les pavés du Temple enſanglantés, l'image du Soleil foulée aux pieds, des ſoldats furieux pourſuivant nos Vierges éperdues, & maſſacrant tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage; nos *Mamas* (1) expirantes ſous leurs coups, & dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre; les gémiſſemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur & l'effroi, m'ôterent juſqu'au ſentiment.

Revenue à moi-même, je me trouvai, par un mouvement naturel & preſque involontaire, rangée derriere l'autel, que je tenois embraſſé. Là, immobile de ſaiſiſſement, je

(1) Eſpece de Gouvernantes des Vierges du Soleil.

voyois paſſer ces barbares ; la crainte d'être apperçue arrêtoit juſqu'à ma reſpiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralentiſſoient les effets de leur cruauté à la vue des ornemens précieux répandus dans le Temple ; qu'ils ſe ſaiſiſſoient de ceux dont l'éclat les frappoit davantage, & qu'ils arrachoient juſqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, & que, ne m'y oppoſant point, je pourrois échapper à leurs coups. Je formai le deſſein de ſortir du Temple, de me faire conduire à ton Palais, de demander au *Cap-Inca* (1)

(1) Nom générique des *Incas* régnans.

du ſecours & un aſile pour mes compagnes & pour moi ; mais, aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me ſentis arrêter. O mon cher Aza ! j'en frémis encore ! Ces impies oſerent porter leurs mains ſacrileges ſur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure ſacrée, traînée ignominieuſement hors du Temple, j'ai vu, pour la premiere fois, le ſeuil de la porte céleſte, que je ne devois paſſer qu'avec les ornemens de la Royauté (1). Au lieu des fleurs que l'on auroit ſemées ſous mes pas, j'ai vu les chemins

(1) Les Vierges conſacrées au Soleil entroient dans le Temple preſque en naiſſant, & n'en ſortoient que le jour de leur mariage.

couverts de ſang & de mourans ; au lieu des honneurs du trône que je devois partager avec toi, eſclave de la tyrannie, enfermée dans une obſcure priſon, la place que j'occupe dans l'univers eſt bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame ; mais, cher ſoutien de ma vie, que tant de maux me ſeront légers, ſi j'apprends que tu reſpires !

Au milieu de cet horrible bouleverſement, je ne ſais par quel heureux haſard j'ai conſervé mes *Quipos*. Je les poſſede, mon cher Aza ! c'eſt aujourd'hui le ſeul tréſor de mon cœur, puiſqu'il ſervira d'interprete à ton amour comme au

mien; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon exiſtence, en changeant de forme entre tes mains, m'inſtruiront de ton ſort. Hélas! par quelle voie pourrai-je les faire paſſer juſqu'à toi? Par quelle adreſſe pourront-ils m'être rendus? Je l'ignore encore; mais le même ſentiment qui nous fit inventer leur uſage, nous ſuggérera les moyens de tromper nos Tyrans. Quel que ſoit le *Chaqui* (1) fidelle qui te portera ce précieux dépôt, je ne ceſſerai d'envier ſon bonheur. Il te verra, mon cher Aza! Je donnerois tous les jours que le Soleil me deſtine, pour jouir un ſeul moment de ta préſence. Il te verra, mon

(1) Meſſager.

cher Aza ! Le ſon de ta voix frappera ſon ame de reſpect & de crainte ; il porteroit dans la mienne la joie & le bonheur. Il te verra : certain de ta vie, il la bénira en ta préſence, tandis qu'abandonnée à l'incertitude, l'impatience de ſon retour deſſéchera mon ſang dans mes veines. O mon cher Aza ! tous les tourmens des ames tendres ſont raſſemblés dans mon cœur ; un moment de ta vue les diſſiperoit : je donnerois ma vie pour en jouir.

LETTRE DEUXIEME.

QUE l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais ſon ombre ſur la famille du pieux Citoyen qui a reçu ſous ma fenêtre le myſtérieux tiſſu de mes penſées, & qui l'a remis dans tes mains! Que *Pachacamac* (1) prolonge ſes années en récompenſe de ſon adreſſe à faire paſſer juſqu'à moi les plaiſirs divins avec ta réponſe.

Les tréſors de l'amour me ſont ouverts : j'y puiſe une joie délicieuſe dont mon ame s'enivre. En dé-

(1) Le Dieu Créateur, plus puiſſant que le Soleil.

nouant les ſecrets de ton cœur, le mien ſe baigne dans une mer parfumée. Tu vis ; & les chaînes qui devoient nous unir ne ſont pas rompues. Tant de bonheur étoit l'objet de mes déſirs, & non celui de mes eſpérances.

Dans l'abandon de moi-même, je ne craignois que pour tes jours ; ils ſont en ſureté : je ne vois plus de malheurs. Tu m'aimes : le plaiſir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec tranſport la délicieuſe confiance de plaire à ce que j'aime ; mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainſi que la roſe tire ſa brillante couleur des rayons du Soleil, de même les charmes

que tu trouves dans mon eſprit & dans mes ſentimens ne ſont que les bienfaits de ton génie lumineux : rien n'eſt à moi que ma tendreſſe.

Si tu étois un homme ordinaire, je ſerois reſtée dans l'ignorance à laquelle mon ſexe eſt condamné : mais ton ame ſupérieure aux coutumes, ne les a regardées que comme des abus : tu en as franchi les barrieres pour m'élever juſqu'à toi. Tu n'as pu ſouffrir qu'un être ſemblable au tien fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta poſtérité. Tu as voulu que nos divins *Amautas* (1) ornaſſent mon entendement de leurs ſublimes con-

(1) Philoſophes Indiens.

noiſſances. Mais, ô lumiere de ma vie! ſans le déſir de te plaire, aurois-je pu me réſoudre à abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude? Sans le déſir de mériter ton eſtime, ta confiance, ton reſpect, par des vertus qui fortifient l'amour, & que l'amour rend voluptueuſes, je ne ſerois que l'objet de tes yeux; l'abſence m'auroit déjà effacée de ton ſouvenir.

Hélas! ſi tu m'aimes encore, pourquoi ſuis-je dans l'eſclavage? En jetant mes regards ſur les murs de ma priſon, ma joie diſparoît, l'horreur me ſaiſit, & mes craintes ſe renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté: tu ne viens pas à

mon ſecours ! Tu es inſtruit de mon ſort : il n'eſt pas changé ! Non, mon cher Aza, ces Peuples féroces que tu nommes Eſpagnols, ne te laiſſent pas auſſi libre que tu crois l'être. Je vois autant de ſignes d'eſclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te ſéduit ; tu crois ſinceres les promeſſes que ces barbares te font faire par leur interprete, parce que tes paroles ſont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage, moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes ſujets les prennent pour des Dieux, ils ſe rangent de leur parti.

O mon cher Aza ! malheur au Peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fauſſe bonté de ces Etrangers. Abandonne ton Empire, puiſque *Viracocha* en a prédit la deſtruction. Achete ta vie & ta liberté au prix de ta puiſſance, de ta grandeur, de tes tréſors ; il ne te reſtera que les dons de la nature, nos jours ſeront en ſureté.

Riches de la poſſeſſion de nos cœurs, grands par nos vertus, puiſſans par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre & de notre tendreſſe. Tu ſeras plus Roi en régnant ſur mon ame, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma

ſoumiſſion à tes volontés te fera jouir ſans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéiſſant, je ferai retentir ton Empire de mes chants d'alégreſſe : ton diadême (1) ſera toujours l'ouvrage de mes mains ; tu ne perdras de ta Royauté que les ſoins & les fatigues.

Combien de fois, chere ame de ma vie, t'es-tu plaint des devoirs de ton rang ? Combien les cérémonies dont tes viſites étoient accompagnées, t'ont fait envier le ſort de tes ſujets ? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi ; craindrois-tu à préſent de perdre tant de con-

(1) Le Diadême des *Incas* étoit une eſpece de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

traintes ? Ne ſuis-je plus cette Zilia que tu aurois préférée à ton Empire ? Non, je ne puis le croire : mon cœur n'eſt point changé, pourquoi le tien le ſeroit-il ?

J'aime, je vois toujours le même Aza qui régna dans mon ame au premier moment de ſa vue ; je me rappelle ce jour fortuné où ton Pere, mon ſouverain Seigneur, te fit partager, pour la premiere fois, le pouvoir, réſervé à lui ſeul, d'entrer dans l'intérieur du Temple (1) ; je me repréſente le ſpectacle agréable de nos Vierges raſſemblées, dont la beauté recevoit un nouveau luſtre par l'ordre charmant dans

(1) L'*Inca* régnant avoit ſeul le droit d'entrer dans le Temple du Soleil.

lequel elles étoient rangées, telles que, dans un jardin, les plus brillantes fleurs tirent un nouvel éclat de la ſymétrie de leurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous comme un Soleil levant, dont la tendre lumiere prépare la ſérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit ſur nos joues le coloris de la modeſtie : un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ; une joie brillante éclatoit dans les tiens ; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés enſemble. Nous n'avions jamais vu que le *Capa-Inca* : l'étonnement & le ſilence régnoient de toutes parts. Je ne ſais quelles étoient les penſées de mes compagnes ; mais

de quels ſentimens mon cœur ne fut-il point aſſailli ! Pour la premiere fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, & cependant du plaiſir. Confuſe des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vue ; mais tu tournas tes pas vers moi : le reſpect me retint.

O mon cher Aza ! le ſouvenir de ce premier moment de mon bonheur me ſera toujours cher. Le ſon de ta voix, ainſi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux frémiſſement & le ſaint reſpect que nous inſpire la préſence de la Divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi juſqu'à l'uſage de la voix ; enhardie enfin par la

douceur de tes paroles, j'oſai élever mes regards juſqu'à toi, je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos ames, qui ſe rencontrerent & ſe confondirent dans un inſtant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumiere confondroit notre incertitude. Quel autre, que le Principe du feu, auroit pu nous tranſmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue & ſentie, avec une rapidité inexplicable?

J'étois trop ignorante ſur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la ſublime

ſublime Théologie de nos *Cucipatas* (1), je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine; je crus que le Soleil me manifeſtoit ſa volonté par ton organe, & qu'il me choiſiſſoit pour ſon Epouſe d'élite (2): j'en ſoupirai; mais après ton départ, j'examinai mon cœur, & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta préſence avoit fait ſur moi! Tous les objets me parurent nouveaux; je crus voir mes compagnes pour la premiere fois. Qu'elles me parurent belles! Je ne pus ſoutenir leur préſence. Retirée à l'écart,

(1) Prêtres du Soleil.

(2) Il y avoit une Vierge choiſie pour le Soleil, qui ne devoit jamais être mariée.

je me livrois au trouble de mon ame, lorſqu'une d'entre elles vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux ſujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois deſtinée à être ton épouſe, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les lois de ton Empire (1); mais, depuis que je t'avois vu, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas ſaiſir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connoître toute l'éten-

(1) Les lois des Indiens obligeoient les *Incas* d'épouſer leurs ſœurs, & quand ils n'en avoient point, de prendre pour femme la premiere Princeſſe du Sang des *Incas*, qui étoit Vierge du Soleil.

due, accoutumée au nom ſacré d'Epouſe du Soleil, je bornois mon eſpérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'eſt toi, mon cher Aza, c'eſt toi qui, dans la ſuite, comblas mon ame de délices, en m'apprenant que l'auguſte rang de ton Epouſe m'aſſocieroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus; que je jouirois ſans ceſſe de ces entretiens ſi rares & ſi courts au gré de nos déſirs, de ces entretiens qui ornoient mon eſprit des perfections de ton ame, & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuſe eſpérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza! combien ton

impatience contre mon extrême jeuneſſe, qui retardoit notre union, étoit flatteuſe pour mon cœur ! Combien les deux années qui ſe ſont écoulées t'ont paru longues, & cependant que leur durée a été courte ! Hélas ! le moment fortuné étoit arrivé. Quelle fatalité l'a rendu ſi funeſte ? Quel Dieu pourſuit ainſi l'innocence & la vertu ? ou quelle puiſſance infernale nous a ſéparés de nous-mêmes ? L'horreur me ſaiſit, mon cœur ſe déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza ! mon cher Aza !....

LETTRE TROISIEME.

C'EST toi, chere lumiere de mes jours, c'eſt toi qui me rappelles à la vie : voudrois-je la conſerver, ſi je n'étois aſſurée que la mort auroit moiſſonné d'un ſeul coup tes jours & les miens ? Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin dont le Soleil anime notre être, alloit s'éteindre : la nature laborieuſe ſe préparoit déjà à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi ; je mourois : tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorſque mon amour m'a rendu la vie ; & je t'en fais le ſacrifice. Mais

comment pourrai-je t'inſtruire des choſes ſurprenantes qui me ſont arrivées ? Comment me rappeler des idées déjà confuſes au moment où je les ai reçues, & que le temps qui s'eſt écoulé depuis, rend encore moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidelle *Chaqui* le dernier tiſſu de mes penſées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit, deux de mes raviſſeurs vinrent m'enlever de ma ſombre retraite avec autant de violence qu'ils en avoient employée à m'arracher du Temple du Soleil.

Je ne ſais par quel chemin on me conduiſit : on ne marchoit que

la nuit; & le jour, on s'arrêtoit dans des déſerts arides, ſans chercher aucune retraite. Bientôt, ſuccombant à la fatigue, on me fit porter dans je ſais quel *hamac* (1), dont le mouvement me fatiguoit preſque autant que ſi j'euſſe marché moi-même.

Enfin arrivés apparemment où l'on vouloit aller, une nuit ces barbares me porterent ſur leurs bras dans une maiſon dont les approches, malgré l'obſcurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'avoit ja-

(1) Eſpece de lit ſuſpendu, dont les Indiens ont coutume de ſe ſervir pour ſe faire porter d'un endroit à un autre.

mais été ma premiere priſon. Mais, mon cher Aza ! pourrois-je te perſuader ce que je ne comprends pas moi-même, ſi tu n'étois aſſuré que le menſonge n'a jamais ſouillé les levres d'un enfant du Soleil (1) ? Cette maiſon, que j'ai jugé être fort grande, par la quantité de monde qu'elle contenoit ; cette maiſon, comme ſuſpendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumiere de mon eſprit ! que *Ticaiviracocha* eût comblé mon ame, comme la tienne, de ſa divine ſcience, pour pouvoir

(1) Il paſſoit pour conſtant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

comprendre ce prodige. Toute la connoiſſance que j'en ai, eſt que cette demeure n'a pas été conſtruite par un être ami des hommes; car, quelques momens après que j'y fus entrée, ſon mouvement continuel, joint à une odeur malfaiſante, me cauſoit un mal ſi violent, que je ſuis étonnée de n'y avoir pas ſuccombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un temps aſſez long s'étoit écoulé ; je ne ſouffrois preſque plus, lorſque, un matin, je fus arrachée au ſommeil par un bruit plus affreux que celui du *yalpor* : notre habitation en recevoit des ébranlemens tels que la terre en éprou-

vera, lorſque la Lune en tombant, réduira l'Univers en pouſſiere (1). Des cris, qui ſe joignirent à ce fracas, le rendoient encore plus épouvantable : mes ſens, ſaiſis d'une horreur ſecrete, ne portoient à mon ame que l'idée de la deſtruction de la nature entiere. Je croyois le péril univerſel ; je tremblois pour tes jours : ma frayeur s'accrut enfin juſqu'au dernier excès, à la vue d'une troupe d'hommes en fureur, le viſage & les habits enſanglantés, qui ſe jeterent en tumulte dans ma chambre. Je ne ſoutins pas cet hor-

(1) Les Indiens croyoient que la fin du Monde arriveroit par la Lune, qui ſe laiſſeroit tomber ſur la terre.

rible ſpectacle ; la force & la connoiſſance m'abandonnerent : j'ignore encore la ſuite de ce terrible événement. Revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit aſſez propre, entourée de pluſieurs Sauvages, qui n'étoient plus les cruels Eſpagnols, mais qui ne m'étoient pas moins inconnus.

Peux-tu te repréſenter ma ſurpriſe, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, ſans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pu ſe faire ? Je refermai promptement les yeux, afin que, plus recueillie en moi-même, je puſſe m'aſſurer ſi je vivois, ou ſi mon ame n'avoit point abandonné

mon corps pour paſſer dans les régions inconnues (1).

Te l'avouerai-je, chere Idole de mon cœur ? fatiguée d'une vie odieuſe, rebutée de ſouffrir des tourmens de toute eſpece, accablée ſous le poids de mon horrible deſtinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie, que je ſentois approcher. Je refuſai conſtamment tous les ſecours que l'on m'offroit: en peu de jours je touchai au terme fatal, & j'y touchai ſans regret.

L'épuiſement des forces anéantit le ſentiment : déjà mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images

(1) Les Indiens croyoient qu'après la mort, l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompenſée ou punie ſelon ſon mérite.

que comme un léger deſſein tracé par une main tremblante ; déjà les objets qui m'avoient le plus affectée, n'excitoient en moi que cette ſenſation vague que nous éprouvons en nous laiſſant aller à une rêverie indéterminée : je n'étois preſque plus.

Cet état, mon cher Aza, n'eſt pas ſi fâcheux que l'on croit : de loin il nous effraie, parce que nous y penſons de toutes nos forces ; quand il eſt arrivé, affoiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduiſent, le moment déciſif ne paroît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte, durant la vie, à pénétrer dans l'avenir, & même

dans celui qui ne ſera plus pour nous, ſemble reprendre de nouvelles forces au moment de la perdre. On ceſſe de vivre pour ſoi ; on veut ſavoir comment on vivra dans ce qu'on aime.

Ce fut dans un de ces délires de mon ame, que je me crus tranſportée dans l'intérieur de ton Palais : j'y arrivois dans le moment où l'on venoit de t'apprendre ma mort.

Mon imagination me peignit ſi vivement ce qui devoit ſe paſſer, que la vérité même n'auroit pas eu plus de pouvoir. Je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé de ſentimens, tel qu'un lis deſſéché par la brûlante ardeur du midi.

L'amour eſt-il donc quelquefois barbare ? Je jouiſſois de ta douleur ; je l'excitois par de triſtes adieux ; je trouvois de la douceur, peut-être du plaiſir, à répandre ſur tes jours le poiſon des regrets ; & ce même amour, qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, réveillée comme d'un profond ſommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des ſecours ; je revis la lumiere.

Te reverrai-je, toi, cher arbitre de mon exiſtence ? Hélas ! qui pourra m'en aſſurer ? Je ne ſais plus où je ſuis ; peut-être eſt-ce loin de toi. Mais duſſions-nous être

ſéparés par les eſpaces immenſes qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage léger de mes penſées volera ſans ceſſe autour de toi.

LETTRE QUATRIEME.

QUEL que ſoit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le déſeſpoir l'éteint. Le mépris que la nature ſemble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord; enſuite l'impoſſibilité de nous en délivrer nous prouve une inſuffiſance ſi humiliante, qu'elle nous conduit juſqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi, ni pour moi: chaque inſtant où je reſpire, eſt un ſacrifice que je fais à ton amour; &, de jour en jour, il devient plus pénible. Si le temps ap-

porte quelque ſoulagement à la violence du mal qui me dévore, il redouble les ſouffrances de mon eſprit. Loin d'éclaircir mon ſort, il ſemble le rendre encore plus obſcur. Tout ce qui m'environne m'eſt inconnu; tout m'eſt nouveau; tout intéreſſe ma curioſité, & rien ne peut la ſatisfaire. En vain j'emploie mon attention & mes efforts pour entendre, ou pour être entendue: l'un & l'autre me ſont également impoſſibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la ſource, en dérobant à mes yeux l'impreſſion qu'ils recevoient des objets: je m'obſtinai quelque temps à les tenir fermés; efforts infructueux! Les ténebres volontaires

auxquelles je m'étois condamnée, ne ſoulageoient que ma modeſtie, toujours bleſſée de la vue de ces hommes dont les ſervices ſont autant de ſupplices; mais mon ame n'en étoit pas moins agitée. Renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étoient que plus vives, & le déſir de les exprimer plus violent.

L'impoſſibilité de me faire entendre répand encore juſque ſur mes organes un tourment non moins inſupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette ſituation eſt cruelle!

Hélas! je croyois déjà entendre quelques mots des ſauvages Eſpagnols; j'y trouvois des rapports

avec notre auguſte langage ; je me flattois qu'en peu de temps je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne diſtingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne ſont pas de la même nation ; &, à la différence de leurs manieres & de leur caractere apparent, on devine ſans peine que *Pachacamac* leur a diſtribué, dans une grande diſproportion, les élémens dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers fait voir qu'ils ſont compoſés de la matiere des plus durs métaux ; ceux-ci ſemblent s'être échap-

pés des mains du Créateur, au moment où il n'avoit encore aſſemblé, pour leur formation, que l'air & le feu. Les yeux fiers, la mine ſombre & tranquille de ceux-là, montroient aſſez qu'ils étoient cruels de ſang-froid; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé : le viſage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empreſſement répandu ſur leurs actions, & qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur; mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui ſuſpendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quittent preſque pas le chevet de mon lit : l'un, que j'ai jugé être le *Ca-*

cique (1) à ſon air de grandeur, me rend, je crois, à ſa façon, beaucoup de reſpect; l'autre me donne une partie des ſecours qu'exige ma maladie; mais ſa bonté eſt dure, ſes ſecours ſont cruels, & ſa familiarité impérieuſe.

Dès le premier moment où, revenue de ma foibleſſe, je me trouvai en leur puiſſance, celui-ci (car je l'ai bien remarqué), plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confuſion inexprimable; il parut ſurpris de ma réſiſtance; &, ſans aucun égard pour la modeſtie, il

(1) *Cacique*, eſt une eſpece de Gouverneur de Province.

la reprit à l'inſtant : foible, mourante, & ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut ; &, depuis ce temps-là, il faut que je la lui donne moi-même pluſieurs fois par jour, ſi je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon déſavantage.

Cette eſpece de cérémonie (1) me paroît une ſuperſtition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal ; mais il faut apparemment être de leur nation pour en ſentir les effets ; car je n'en éprouve que

(1) Les Indiens n'avoient aucune connoiſſance de la Médecine.

très-peu : je ſouffre toujours d'un feu intérieur qui me conſume : à peine me reſte-t-il aſſez de force pour nouer mes *Quipos*. J'emploie à cette occupation autant de temps que ma foibleſſe peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes ſens, ſemblent donner plus de réalité à mes penſées ; la ſorte de reſſemblance que j'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illuſion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'aſſurer de mes vœux, de ma tendreſſe ; cette douce erreur eſt mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage, je gémis de ton abſence ; ainſi, toute entiere à ma tendreſſe,

tendreſſe, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! quel autre uſage pourrois-je en faire, ô mon cher Aza ! quand tu ne ſerois pas le maître de mon ame ; quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inſéparablement à toi, plongée dans un abyme d'obſcurité, pourrois-je détourner mes penſées de la lumiere de ma vie ? Tu es le Soleil de mes jours ; tu les éclaires, tu les prolonges ; ils ſont à toi. Tu me chéris : je conſens à vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras ; je ſuis récompenſée.

LETTRE CINQUIEME.

QUE j'ai ſouffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai conſacrés! La privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines : dès que mes officieux perſécuteurs ſe ſont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'uſage.

On m'a enfin rendu le tréſor de ma tendreſſe; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reſte que cette expreſſion de mes ſentimens; il ne me reſte que la triſte conſolation de te peindre mes douleurs : pouvois-je la perdre ſans déſeſpoir?

Mon étrange deſtinée m'a ravi juſqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint quand on eſt écouté ; une partie de notre chagrin paſſe ſur le viſage de ceux qui nous écoutent : quel qu'en ſoit le motif, leur attention ſemble nous ſoulager.

Je ne puis me faire entendre ; & la gaieté m'environne. Je ne puis même jouir paiſiblement de la nouvelle eſpece de déſert où me réduit l'impuiſſance de communiquer mes penſées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la ſolitude de mon ame, contraignent les attitudes de mon corps, & portent la gêne juſque

dans mes penſées : il m'arrive ſouvent d'oublier cette heureuſe liberté que la nature nous a donnée de rendre nos ſentimens impénétrables, & je crains quelquefois que ces Sauvages curieux ne devinent les réflexions déſavantageuſes que m'inſpire la bizarrerie de leur conduite ; je me fais une étude gênante d'arranger mes penſées, comme s'ils pouvoient les pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donnée de leur caractere & de leur façon de penſer à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refuſent, mon cher Aza, juſqu'aux

alimens néceſſaires au ſoutien de la vie, juſqu'à la liberté de choiſir la place où je veux être ; ils me retiennent par une eſpece de violence dans ce lit, qui m'eſt devenu inſupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur eſclave, & que leur pouvoir eſt tyrannique.

D'un autre côté, ſi je réfléchis ſur l'envie extrême qu'ils témoignent de conſerver mes jours, ſur le reſpect dont ils accompagnent les ſervices qu'ils me rendent, je ſuis tentée de penſer qu'ils me prennent pour un être d'une eſpece ſupérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, ſans courber ſon corps plus ou

moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. Le *Cacique* ſemble vouloir imiter le cérémonial des *Incas* au jour du *Raymi* (1) : il ſe met ſur ſes genoux fort près de mon lit; il reſte un temps conſidérable dans cette poſture gênante : tantôt il garde le ſilence; &, les yeux baiſſés, il ſemble rêver profondément : je vois ſur ſon viſage cet embarras reſpectueux que nous inſpire le *grand nom* (2) prononcé à haute voix. S'il trouve l'occaſion de ſaiſir ma

(1) Le *Raymi*, principale fête du Soleil : l'*Inca* & les Prêtres l'adoroient à genoux.

(2) Le grand nom étoit *Pachacamac*; on ne le prononçoit que rarement, & avec beaucoup de ſignes d'adoration.

main, il y porte ſa bouche avec la même vénération que nous avons pour le ſacré Diadême (1). Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne reſſemblent point au langage ordinaire de ſa Nation; le ſon en eſt plus doux, plus diſtinct, plus meſuré : il y joint cet air touché qui précede les larmes; ces ſoupirs qui expriment les beſoins de l'ame; ces accens qui ſont preſque des plaintes; enfin, tout ce qui accompagne le déſir d'obtenir des graces. Hélas ! mon cher Aza, s'il me connoiſſoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque erreur

(1) On baiſoit le Diadême de *Mancocapac*, comme nous baiſons les Reliques de nos Saints.

ſur mon être, quelle priere auroit-il à me faire ?

Cette Nation ne ſeroit-elle point idolâtre ? Je ne lui ai encore vu faire aucune adoration au Soleil : peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le grand *Mancocapac* (1) eût apporté ſur la terre les volontés du Soleil, nos Ancêtres diviniſoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaiſir : peut-être ces Sauvages n'éprouvent-ils ces deux ſentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuſe contrainte où ils me retiennent ?

(1) Premier Légiſlateur des Indiens. Voyez l'Hiſtoire des *Incas*.

Non, ils chercheroient à me plaire; ils obéiroient aux ſignes de mes volontés : je ſerois libre; je ſortirois de cette odieuſe demeure; j'irois chercher le maître de mon ame : un ſeul de ſes regards effaceroit le ſouvenir de tant d'infortunes.

LETTRE SIXIEME.

QUELLE horrible ſurpriſe, mon cher Aza! Que nos malheurs ſont augmentés! Que nous ſommes à plaindre! Nos maux ſont ſans remede : il ne me reſte qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever : j'ai profité avec empreſſement de cette liberté ; je me ſuis traînée à une petite fenêtre qui, depuis long-temps étoit l'objet de mes déſirs curieux ; je l'ai ouverte avec précipitation : qu'ai-je vu, cher amour de ma vie ? Je ne trouverai point d'expreſſions pour te peindre l'excès de mon étonne-

ment, & le mortel déſeſpoir qui m'a ſaiſie, en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue ſeule fait frémir.

Mon premier coup-d'œil ne m'a que trop éclairée ſur le mouvement incommode de notre demeure. Je ſuis dans une de ces maiſons flottantes, dont les Eſpagnols ſe ſont ſervis pour atteindre juſqu'à nos malheureuſes contrées, & dont on ne m'avoit fait qu'une deſcription très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funeſtes ſont entrées dans mon ame avec cette affreuſe connoiſſance? Je ſuis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne reſpire plus le même air, je n'habite plus le

même élément : tu ignoreras toujours où je ſuis, ſi je t'aime, ſi j'exiſte ; la deſtruction de mon être ne paroîtra pas même un événement aſſez conſidérable pour être porté juſqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être déſormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait inſupportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime : l'Univers eſt anéanti pour moi ; il n'eſt plus qu'un vaſte déſert que je remplis des cris de mon amour : entends-les, cher objet de ma tendreſſe ; ſois-en touché ; permets que je meure....

Quelle erreur me ſéduit ! Non, mon cher Aza, non, ce n'eſt pas toi qui m'ordonnes de vivre ; c'eſt la timide nature qui, en frémiſſant d'horreur, emprunte ta voix plus puiſſante que la ſienne, pour retarder une fin toujours redoutable pour elle ; mais c'en eſt fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ſes regrets.....

Que la mer abyme à jamais dans ſes flots ma tendreſſe malheureuſe, ma vie & mon déſeſpoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers ſentimens de mon cœur : il n'a reçu que ton image ; il ne vouloit vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le ſens encore, je le dis pour la derniere fois.

LETTRE SEPTIEME.

AZA, tu n'as pas tout perdu, tu regnes encore ſur un cœur : je reſpire. La vigilance de mes ſurveillans a rompu mon funeſte deſſein ; il ne me reſte que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonſtances d'un projet auſſi-tôt détruit que formé. Oſerois-je jamais lever les yeux juſqu'à toi, ſi tu avois été témoin de mon emportement ?

Ma raiſon, anéantie par le déſeſpoir, ne m'étoit plus d'aucun ſecours ; ma vie ne me paroiſſoit d'aucun prix ; j'avois oublié ton amour.

Que le ſang-froid eſt cruel après la fureur ! Que les points de vue ſont différens ſur les mêmes objets ! Dans l'horreur du déſeſpoir, on prend la férocité pour du courage, & la crainte des ſouffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une ſurpriſe nous rappellent à nous-mêmes : nous ne trouvons que de la foibleſſe pour principe de notre héroïſme, pour fruit que le repentir, & que le mépris pour récompenſe.

La connoiſſance de ma faute en eſt la plus ſévere punition. Abandonnée à l'amertume des remords, enſevelie ſous le voile de la honte, je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps n'occupe trop de place ;

je voudrois le dérober à la lumiere : mes pleurs coulent en abondance ; ma douleur eſt calme ; nul ſon ne l'exhale ; mais je ſuis tout à elle. Puis-je trop expier mon crime ? il étoit contre toi.

En vain, depuis deux jours, ces Sauvages bienfaiſans voudroient me faire partager la joie qui les tranſporte : je ne fais qu'en ſoupçonner la cauſe ; mais, quand elle me ſeroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes.

Leurs danſes, leurs cris de joie, une liqueur rouge, ſemblable au *Maïs* (1), dont ils boivent abon-

(1) Le *Maïs* eſt une plante dont les Indiens font une boiſſon forte & ſalutaire ; ils en préſentent au Soleil les jours de ſes fêtes,

damment, leur empreſſement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir, ne me laiſſeroient pas douter que cette réjouiſſance ne ſe fît en l'honneur de l'Aſtre divin, ſi la conduite du *Cacique* étoit conforme à celle des autres. Mais, loin de prendre part à la joie publique, depuis la faute que j'ai commiſe, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zele eſt plus reſpectueux, ſes ſoins plus aſſidus, ſon attention plus pénétrante.

Il a deviné que la préſence continuelle des Sauvages de ſa ſuite ajoutoit la contrainte à mon af-

& ils en boivent juſqu'à l'ivreſſe après le ſacrifice. Voyez *l'Hiſtoire des Incas*, *T. II, pag.* 151.

fliction ; il m'a délivrée de leurs regards importuns : je n'ai preſque plus que les ſiens à ſupporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza ? il y a des momens où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets : le feu de ſes yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens ; j'y trouve des rapports qui ſéduiſent mon cœur. Hélas ! que cette illuſion eſt paſſagere, & que les regrets qui la ſuivent ſont durables ! Ils ne finiront qu'avec ma vie, puiſque je ne vis que pour toi.

LETTRE HUITIEME.

QUAND un ſeul objet réunit toutes nos penſées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéreſſent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le ſeul mobile de mon ame, aurois-je paſſé, comme je viens de faire, de l'horreur du déſeſpoir à l'eſpérance la plus douce ? Le *Cacique* avoit déjà eſſayé pluſieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus ſans frémir. Enfin, preſſé par de nouvelles inſtances, je m'y ſuis laiſſé conduire. Ah ! mon cher Aza, que j'ai été bien récompenſée de ma complaiſance !

Par un prodige incompréhenſible, en me faiſant regarder à travers une eſpece de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement où, ſans le ſecours de cette merveilleuſe machine, mes yeux n'auroient pu atteindre.

En même temps, il m'a fait entendre, par des ſignes qui commencent à me devenir familiers, que nous allons à cette terre, & que ſa vue étoit l'unique objet des réjouiſſances que j'ai priſes pour un ſacrifice au Soleil.

J'ai ſenti d'abord tout l'avantage de cette découverte : l'eſpérance, comme un trait de lumiere, a porté ſa clarté juſqu'au fond de mon cœur. Il eſt certain que l'on

me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir; il eſt évident qu'elle eſt une portion de ton Empire, puiſque le Soleil y répand ſes rayons bienfaiſans (1). Je ne ſuis plus dans les fers des cruels Eſpagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer ſous tes lois?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raiſon, mes déſirs, tout m'en aſſure. Je vole dans tes bras : un torrent de joie ſe répand dans mon ame; le paſſé s'évanouit; mes malheurs ſont finis; ils ſont oubliés :

(1) Les Indiens ne connoiſſoient pas notre hémiſphere, & croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ſes enfans.

l'avenir ſeul m'occupe ; c'eſt mon unique bien.

Aza, mon cher eſpoir, je ne t'ai pas perdu ; je verrai ton viſage, tes habits, ton ombre ; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même. Eſt-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface ?

LETTRE NEUVIEME.

Que les jours ſont longs, quand on les compte, mon cher Aza ! Le temps, ainſi que l'eſpace, n'eſt connu que par ſes limites. Nos idées & notre vue ſe perdent également par la conſtante uniformité de l'un & de l'autre. Si les objets marquent les bornes de l'eſpace, il me ſemble que nos eſpérances marquent celles du temps, & que, ſi elles nous abandonnent, ou qu'elles ne ſoient pas ſenſiblement marquées, nous n'appercevons pas plus la durée du temps, que l'air qui remplit l'eſpace.

Depuis l'inſtant fatal de notre

ſéparation, mon ame & mon cœur, également flétris par l'infortune, reſtoient enſevelis dans cet abandon total, horreur de la nature, image du néant : les jours s'écouloient ſans que j'y priſſe garde : aucun eſpoir ne fixoit mon attention ſur leur longueur : à préſent que l'eſpérance en marque tous les inſtans, leur durée me paroît infinie ; & je goûte le plaiſir, en recouvrant la tranquillité de mon eſprit, de recouvrer la faculté de penſer.

Depuis que mon imagination eſt ouverte à la joie, une foule de penſées qui s'y préſentent, l'occupent juſqu'à la fatiguer. Des projets de plaiſirs & de bonheur s'y ſuccedent

ſuccedent alternativement ; les idées nouvelles y ſont reçues avec facilité ; celles même dont je ne m'étois point apperçue, s'y retracent ſans les chercher.

Depuis deux jours j'entends pluſieurs mots de la langue du *Cacique*, que je ne croyois pas ſavoir. Ce ne ſont encore que les noms des objets : ils n'expriment point mes penſées, & ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fourniſſent déjà quelques éclairciſſemens qui m'étoient néceſſaires.

Je ſais que le nom du *Cacique* eſt *Déterville ;* celui de notre maiſon flottante, *Vaiſſeau ;* & celui de la terre où nous allons, *France.*

Ce dernier nom m'a d'abord

effrayée : je ne me ſouviens pas d'avoir entendu nommer ainſi aucune contrée de ton Royaume ; mais, faiſant réflexion au nombre infini de celles qui le compoſent, & dont les noms me ſont échappés, ce mouvement de crainte s'eſt bientôt évanoui : pouvoit-il ſubſiſter long-temps avec la ſolide confiance que me donne ſans ceſſe la vue du Soleil ? Non, mon cher Aza, cet aſtre divin n'éclaire que ſes enfans : le ſeul doute me rendroit criminelle. Je vais rentrer ſous ton empire : je touche au moment de te voir : je cours à mon bonheur.

Au milieu des tranſports de ma joie, la reconnoiſſance me prépare

un plaiſir délicieux. Tu combleras d'honneur & de richeſſes le *Cacique* (1) bienfaiſant qui nous rendra l'un à l'autre : il portera dans ſa Province le ſouvenir de Zilia ; la récompenſe de ſa vertu le rendra plus vertueux encore, & ſon bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut ſe comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi : loin de me traiter en eſclave, il ſemble être le mien. J'éprouve à préſent autant de complaiſance de ſa part, que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie. Occupé de moi, de mes inquié-

(1) Les *Caciques* étoient des Gouverneurs de Province, tributaires des *Incas*.

tudes, de mes amuſemens, il paroît n'avoir plus d'autres ſoins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur ſur l'idolâtrie dont je le ſoupçonnois.

Ce n'eſt pas qu'il ne répete ſouvent à peu près les mêmes démonſtrations que je prenois pour un culte ; mais le ton, l'air & la forme qu'il y emploie, me perſuadent que ce n'eſt qu'un jeu à l'uſage de ſa Nation.

Il commence par me faire prononcer diſtinctement des mots de ſa langue. Dès que j'ai répété après lui, *Oui*, *je vous aime*, ou bien, *Je vous promets d'être à vous*, la joie ſe répand ſur ſon viſage ; il me baiſe

les mains avec tranſport, & avec un air de gaieté tout contraire au ſérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille ſur ſa Religion, je ne le ſuis pas entiérement ſur le pays d'où il tire ſon origine. Son langage & ſes habillemens ſont ſi différens des nôtres, que ſouvent ma confiance en eſt ébranlée. De fâcheuſes réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chere eſpérance : je paſſe ſucceſſivement de la crainte à la joie, & de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confuſion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois réſolu de ne plus penſer; mais comment ralentir le mouvement d'une ame privée

de toute communication, qui n'agit que ſur elle-même, & que de ſi grands intérêts excitent à réfléchir? Je ne le puis, mon cher Aza; je cherche des lumieres avec une agitation qui me dévore, & je me trouve ſans ceſſe dans la plus profonde obſcurité. Je ſavois que la privation d'un ſens peut tromper à quelques égards, & je vois, avec ſurpriſe, que l'uſage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des langues ſeroit-elle celle de l'ame? O cher Aza! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuſes vérités! Mais que ces triſtes penſées s'éloignent de moi: nous touchons à la terre. La lumiere de mes jours diſſipera en un moment les ténebres qui m'environnent.

LETTRE DIXIEME.

JE ſuis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes déſirs, mon cher Aza; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis : tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me ſurprend, m'étonne, & ne me laiſſe qu'une impreſſion vague, une perplexité ſtupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer; mes erreurs répriment mes jugemens; je demeure incertaine; je doute preſque de ce que je vois.

A peine étions-nous ſortis de la maiſon flottante, que nous ſommes entrés dans une ville bâtie ſur le

rivage de la mer. Le Peuple, qui nous ſuivoit en foule, me paroît être de la même Nation que le *Cacique*; mais les maiſons n'ont aucune reſſemblance avec celles des Villes du Soleil : ſi celles-là les ſurpaſſent en beauté par la richeſſe de leurs ornemens, celles-ci ſont fort au-deſſus par les prodiges dont elles ſont remplies.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée, mon cœur a treſſailli ; j'ai vu dans l'enfoncement, une jeune perſonne habillée comme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle ſurpriſe, mon cher Aza, quelle ſurpriſe extrême, de ne trouver qu'une réſiſtance impénétrable, où je

voyois une figure humaine ſe mouvoir dans un eſpace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile, les yeux attachés ſur cette ombre, quand Déterville m'a fait remarquer ſa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois ; je lui parlois, & je le voyois en même temps fort près & fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raiſon ; ils offuſquent le jugement : que faut-il penſer des habitans de ce pays ? Faut-il les craindre ? faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-deſſus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyois étoit la mienne ; mais de quoi cela m'inſ-

truit-il ? Le prodige en eſt-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon eſprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza : les moins habiles de cette contrée ſont plus ſavans que tous nos *Amautas*.

Déterville m'a donné une *China* (1) jeune & fort vive ; c'eſt une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes & d'en être ſervie : pluſieurs autres s'empreſſent à me rendre des ſoins ; & j'aimerois autant qu'elles ne le fiſſent pas : leur préſence réveille mes craintes. A la façon dont elles

(1) Servante ou femme de chambre.

me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cuſco* (1). Cependant je ne puis encore juger de rien : mon eſprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes; mon cœur ſeul inébranlable ne déſire, n'eſpere & n'attend qu'un bonheur ſans lequel tout ne peut être que peines.

(1) Capitale du Pérou.

LETTRE ONZIEME.

QUOIQUE j'aie pris tous les ſoins qui ſont en mon pouvoir pour requérir quelque lumiere ſur mon ſort, mon cher Aza, je n'en ſuis pas mieux inſtruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'eſt que les Sauvages de cette contrée paroiſſent auſſi bons, auſſi humains que le *Cacique ;* ils chantent & danſent, comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver (1). Si je m'en rapportois à l'oppoſition de

(1) Les terres ſe cultivoient en commun au Pérou ; & les jours de ce travail étoient des jours de réjouiſſance.

leurs uſages à ceux de notre Nation, je n'aurois plus d'eſpoir ; mais je me ſouviens que ton auguſte Pere a ſoumis à ſon obéiſſance des Provinces fort éloignées, & dont les Peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle-ci n'en ſeroit-elle pas une ? Le Soleil paroît ſe plaire à l'éclairer ; il eſt plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vu, & j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inſpire : il ne me reſte d'inquiétude que ſur la longueur du temps qu'il faudra paſſer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait ſur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le ſeul uſage de la langue du pays pourra

m'apprendre la vérité, & finir mes inquiétudes.

Je ne laiſſe échapper aucune occaſion de m'inſtruire ; je profite de tous les momens où Déterville me laiſſe en liberté, pour prendre des leçons de ma *China ;* c'eſt une foible reſſource : ne pouvant lui faire entendre mes penſées, je ne puis former aucun raiſonnement avec elle. Les ſignes du *Cacique* me ſont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une eſpece de langage qui nous ſert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maiſon où, ſans cette intelligence, je me ſerois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre

plus grande & plus ornée que celle que j'habite : beaucoup de monde y étoit aſſemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue, me déplut : les ris exceſſifs que pluſieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer, & qui recommençoient lorſqu'elles levoient les yeux ſur moi, exciterent dans mon cœur un ſentiment ſi fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, ſi je me fuſſe ſentie coupable de quelque faute. Mais, ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner ſur mes pas, quand un ſigne de Déterville me retint.

Je compris que je commettrois une faute ſi je ſortois, & je me

gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit ſans ſujet; je reſtai donc, & portant toute mon attention ſur ces femmes, je crus démêler que la ſingularité de mes habits cauſoit ſeule la ſurpriſe des unes, & les ris offenſans des autres; j'eus pitié de leur foibleſſe : je ne penſai plus qu'à leur perſuader, par ma contenance, que mon ame ne différoit pas tant de la leur, que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour un *Curacas* (1), s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la

(1) Les *Curacas* étoient de petits Souverains d'une contrée; ils avoient le privilege de porter le même habit que les *Incas*.

main d'un air affable, & me conduiſit auprès d'une femme, qu'à ſon air fier, je pris pour la *Pallas* (1) de la contrée. Il lui dit pluſieurs paroles que je ſais, pour les avoir entendu prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle eſt belle ! Les beaux yeux !* . . . Un autre homme lui répondit : *Des graces, une taille de Nymphe !* . . . Hors les femmes, qui ne dirent rien, tous répéterent à peu près les mêmes mots : je ne ſais pas encore leur ſignification ; mais ils expriment ſurement des idées agréables ; car, en les prononçant, leur viſage étoit toujours riant.

(1) Nom générique des Princeſſes.

Le *Cacique* paroiſſoit extrêmement ſatisfait de ce que l'on diſoit; il ſe tint toujours à côté de moi, ou, s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ſes yeux ne me perdoient pas de vue, & ſes ſignes m'avertiſſoient de ce que je devois faire : de mon côté, j'étois fort attentive à l'obſerver, pour ne point bleſſer les uſages d'une Nation ſi peu inſtruite des nôtres.

Je ne ſais, mon cher Aza, ſi je pourrai te faire comprendre combien les manieres de ces Sauvages m'ont paru extraordinaires.

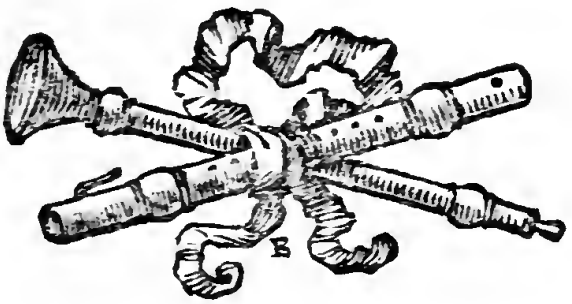
Ils ont une vivacité ſi impatiente, que, les paroles ne leur ſuffiſant pas pour s'exprimer, ils

parlent autant par le mouvement de leur corps que par le ſon de leur voix : ce que j'ai vu de leur agitation continuelle m'a pleinement perſuadée du peu d'importance des démonſtrations du *Cacique*, qui m'ont tant cauſé d'embarras, & ſur leſquels j'ai fait tant de fauſſes conjectures.

Il baiſa hier les mains de la *Pallas*, & celles de toutes les autres femmes ; il les baiſa même au viſage ; ce que je n'avois pas encore vu : les hommes venoient l'embraſſer ; les uns le prenoient par une main, les autres le tiroient par ſon habit ; & tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idée.

A juger de leur eſprit par la vivacité de leurs geſtes, je ſuis sûre que nos expreſſions meſurées, que les ſublimes comparaiſons qui expriment ſi naturellement nos tendres ſentimens & nos penſées affectueuſes, leur paroîtroient inſipides; ils prendroient notre air ſérieux & modeſte, pour de la ſtupidité; & la gravité de notre démarche, pour un engourdiſſement. Le croirois-tu, mon cher Aza? malgré leurs imperfections, ſi tu étois ici, je me plairois avec eux. Un certain air d'affabilité répandu ſur tout ce qu'ils font, les rend aimables; &, ſi mon ame étoit plus heureuſe, je trouverois du plaiſir dans la di-

verſité des objets qui ſe préſentent ſucceſſivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi efface les agrémens de leur nouveauté : toi ſeul fais mon bien & mes plaiſirs.



LETTRE DOUZIEME.

J'ai passé bien du temps, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation. J'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre ; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la *Pallas*, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite *China* l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets. Quoique je dusse

être accoutumée à ſes effets, je ne pus encore me garantir de la ſurpriſe, en me voyant comme ſi j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajuſtement ne me déplut pas : peut-être je regretterois davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder partout avec une attention incommode.

Le *Cacique* entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore pluſieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte, & nous regarda longtemps ſans parler : ſa rêverie étoit ſi profonde, qu'il ſe détourna pour laiſſer ſortir la *China*, & ſe remit à ſa place ſans s'en appercevoir :

les yeux attachés ſur moi, il parcouroit toute ma perſonne avec une attention ſérieuſe dont j'étois embarraſſée, ſans en ſavoir la raiſon.

Cependant, afin de lui marquer ma reconnoiſſance pour ſes nouveaux bienfaits, je lui tendis la main; & ne pouvant exprimer mes ſentimens, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il ſe plaît à me faire répéter; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne ſais quel effet ils firent, dans ce moment-là, ſur lui; mais ſes yeux s'animerent, ſon viſage s'enflamma; il vint à moi d'un air

air agité : il parut vouloir me prendre dans ſes bras ; puis, s'arrêtant tout-à-coup, il me ſerra fortement la main, en prononçant d'une voix émue : Non... le reſpect... ſa vertu... & pluſieurs autres mots que je n'entends pas mieux ; & puis il courut ſe jeter ſur ſon ſiege, à l'autre côté de la chambre, où il demeura, la tête appuyée dans ſes mains, avec tous les ſignes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de ſon état, ne doutant pas que je ne lui euſſe cauſé quelque peine : je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repouſſa doucement ſans me regarder, &

je n'oſai plus rien lui dire : j'étois dans le plus grand embarras, quand les domeſtiques entrerent pour nous apporter à manger. Il ſe leva : nous mangeâmes enſemble à la maniere accoutumée, ſans qu'il parût d'autre ſuite à ſa douleur qu'un peu de triſteſſe ; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur : tout cela me paroît inconcevable.

Je n'oſois lever les yeux ſur lui, ni me ſervir des ſignes qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien : cependant nous mangions dans un temps ſi différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma ſurpriſe. Tout ce que je com-

pris à ſa réponſe, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique*, après être ſorti & rentré pluſieurs fois, vint me prendre par la main : je me laiſſai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit paſſé, & en cherchant à démêler ſi le changement de lieu n'en étoit pas une ſuite.

A peine eûmes-nous paſſé la derniere porte de la maiſon, qu'il m'aida à monter un pas aſſez haut, & je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut ſe tenir debout ſans incommodité, où il n'y a pas aſſez d'eſpace pour marcher, mais où nous fûmes aſſis fort à l'aiſe, le *Cacique*, la *China*, & moi : ce petit endroit eſt agréablement

meublé : une fenêtre de chaque côté l'éclaire ſuffiſamment.

Tandis que je le conſidérois avec ſurpriſe, & que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit ſi étroitement (ô mon cher Aza ! que les prodiges ſont familiers dans ce pays !), je ſentis cette machine ou cabane, je ne ſais comment la nommer, je la ſentis ſe mouvoir & changer de place : ce mouvement me fit penſer à la maiſon flottante : la frayeur me ſaiſit ; le *Cacique*, attentif à mes moindres inquiétudes, me raſſura, en me faiſant voir, par une des fenêtres, que cette machine, ſuſpendue aſſez près de la terre, ſe mouvoit par un ſecret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit auſſi voir que pluſieurs *Hamas* (1) d'une eſpece qui nous eſt inconnue, marchoient devant nous, & nous traînoient après eux.

Il faut, ô lumiere de mes jours! un génie plus qu'humain pour inventer des choſes ſi utiles & ſi ſingulieres; mais il faut auſſi qu'il y ait dans cette Nation quelques grands défauts qui moderent ſa puiſſance, puiſqu'elle n'eſt pas la maîtreſſe du monde entier.

Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuſe machine, nous n'en ſortons que la nuit pour reprendre du repos dans la pre-

(1) Nom générique des bêtes.

miere habitation qui ſe rencontre, & je n'en ſors jamais ſans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté, pendant ce voyage, des plaiſirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le Temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoiſſois pas les beautés de l'Univers: quel bien aurois-je perdu!

Il faut, ô l'ami de mon cœur, que la nature ait placé dans ſes ouvrages un attrait inconnu que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes, ne m'a point cauſé le raviſſement que j'éprouve dans l'admiration de l'Univers. Les campagnes immenſes, qui ſe chan-

gent & ſe renouvellent ſans ceſſe à nos regards, emportent mon ame avec autant de rapidité que nous les traverſons.

Les yeux parcourent, embraſſent & ſe repoſent tout à la fois ſur une infinité d'objets auſſi variés qu'agréables. On croit ne trouver de bornes à ſa vue que celles du Monde entier. Cette erreur nous flatte; elle nous donne une idée ſatisfaiſante de notre propre grandeur, & ſemble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le ciel préſente des images dont la pompe & la magnificence ſurpaſſent de beaucoup celles de la terre.

D'un côté, des nues tranſparentes, aſſemblées autour du Soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombres & de lumiere, dont le majeſtueux déſordre attire notre admiration juſqu'à l'oubli de nous-mêmes : de l'autre, un Aſtre moins brillant s'éleve, reçoit & répand une lumiere moins vive ſur les objets, qui, perdant leur activité par l'abſence du Soleil, ne frappent plus nos ſens que d'une maniere douce, paiſible & parfaitement harmonique avec le ſilence qui regne ſur la terre. Alors, revenant à nous-mêmes, un calme délicieux pénetre dans notre ame : nous jouiſſons de l'Univers, comme le poſſédant ſeuls ; nous n'y voyons

rien qui ne nous appartienne : une ſérénité douce nous conduit à des réflexions agréables ; & ſi quelques regrets viennent les troubler, ils ne naiſſent que de la néceſſité de s'arracher à cette douce rêverie, pour nous renfermer dans les foibles priſons que les hommes ſe ſont faites, & que toute leur induſtrie ne pourra jamais rendre que mépriſables, en les comparant aux ouvrages de la nature.

Le *Cacique* a eu la complaiſance de me faire ſortir tous les jours de la cabane roulante, pour me laiſſer contempler à loiſir ce qu'il me voyoit admirer avec tant de ſatisfaction.

Si les beautés du Ciel & de la terre ont un attrait ſi puiſſant ſur

notre ame, celles des forêts, plus ſimples & plus touchantes, ne m'ont cauſé ni moins de plaiſir, ni moins d'étonnement.

Que les bois ſont délicieux, mon cher Aza ! En y entrant, un charme univerſel ſe répand ſur tous les ſens, & confond leur uſage. On croit voir la fraîcheur avant de la ſentir : les différentes nuances de la couleur des feuilles adouciſſent la lumiere qui les pénetre, & ſemblent frapper le ſentiment auſſi-tôt que les yeux.

Une odeur agréable, mais indéterminée, laiſſe à peine diſcerner ſi elle affecte le goût (1) ou l'odo-

(1) J'ai cru, après avoir bien réfléchi ſur cette phraſe, que le terme *goût* devoit ſignifier

rat : l'air même, ſans être apperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui ſemble nous donner un ſens de plus, ſans pouvoir en déſigner l'organe.

O mon cher Aza ! que ta préſence embelliroit des plaiſirs ſi purs ! Que j'ai déſiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres penſées, je t'aurois fait trouver dans les ſentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'Univers.

---

ici *palais* ; en effet, les odeurs agiſſent ſur le palais comme ſur l'odorat, ces deux ſens ayant une intime communication l'un avec l'autre.

LETTRE TREIZIEME.

ME voici enfin, mon cher Aza, dans une Ville nommée *Paris ;* c'eſt le terme de notre voyage : mais, ſelon les apparences, ce ne ſera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je ſuis arrivée, plus attentive que jamais ſur tout ce qui ſe paſſe, mes découvertes ne me produiſent que du tourment, & ne me préſagent que des malheurs : je trouve ton idée dans le moindre de mes déſirs curieux, & je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue. Autant que j'en puis juger par le temps que nous avons employé à

traverſer cette Ville, & par le grand nombre d'habitans dont les rues ſont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient raſſembler deux ou trois de nos Contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de *Quito*; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande Ville; mais, hélas, quelle différence!

Celle-ci contient des ponts, des rivieres, des arbres, des campagnes; elle me paroît un Univers plutôt qu'une habitation particuliere. J'eſſayerois en vain de te donner une idée juſte de la hauteur des maiſons : elles ſont ſi prodi-

gieuſement élevées, qu'il eſt plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles ſont, que de comprendre comment des hommes ont pu les conſtruire.

C'eſt ici que la famille du *Cacique* fait ſa réſidence. La maiſon qu'elle habite eſt preſque auſſi magnifique que celle du Soleil ; les meubles, & quelques endroits des murs ſont d'or ; le reſte eſt orné d'un tiſſu varié des plus belles couleurs, qui repréſentent aſſez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduiſoit dans la chambre de ſa mere. Nous la trouvâmes à demi-couchée ſur un lit à-peu-près de la même forme

que celui des *Incas*, & de même métal (1). Après avoir préſenté ſa main au *Cacique*, qui la baiſa en ſe proſternant preſque juſqu'à terre, elle l'embraſſa, mais avec une bonté ſi froide, une joie ſi contrainte, que, ſi je n'euſſe été avertie, je n'aurois pas reconnu les ſentimens de la nature dans les careſſes de cette mere.

Après s'être entretenus un moment, le *Cacique* me fit approcher: elle jeta ſur moi un regard dédaigneux; &, ſans répondre à ce que ſon fils lui diſoit, elle continua d'entourer gravement ſes doigts

(1) Les lits, les chaiſes & les tables des *Incas* étoient d'or maſſif.

d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine, qui avoit fait quelques pas vers lui; il l'embraſſa, auſſi bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même maniere que la *Pallas*.

Dès que le *Cacique* parut dans cette chambre, une jeune fille, à-peu-près de mon âge, accourut; elle le ſuivoit avec un empreſſement timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit ſur ſon viſage, ſans en bannir un fond de triſteſſe intéreſſant. Déterville l'embraſſa la derniere, mais avec une tendreſſe ſi naturelle, que mon cœur s'en

émut. Hélas ! mon cher Aza, quels ſeroient nos tranſports, ſi, après tant de malheurs, le ſort nous réuniſſoit !

Pendant ce temps, j'étois reſtée auprès de la *Pallas* par reſpect (1) ; je n'oſois m'en éloigner, ni lever les yeux ſur elle. Quelques regards ſéveres, qu'elle jetoit de temps en temps ſur moi, achevoient de m'intimider, & me donnoient une contrainte qui gênoit juſqu'à mes penſées.

Enfin, comme ſi la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint

(2) Les filles, quoique du ſang Royal, portoient un grand reſpect aux femmes mariées.

me prendre par la main, & me conduiſit près d'une fenêtre, où nous nous aſsîmes. Quoique je n'entendiſſe rien de ce qu'elle me diſoit, ſes yeux pleins de bonté me parloient le langage univerſel des cœurs bienfaiſans ; ils m'inſpiroient la confiance & l'amitié : j'aurois voulu lui témoigner mes ſentimens ; mais, ne pouvant m'exprimer ſelon mes déſirs, je prononçai tout ce que je ſavois de ſa langue.

Elle en ſourit plus d'une fois, en regardant Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du plaiſir dans cette eſpece d'entretien, quand la *Pallas* prononça quelques paroles aſſez haut, en regardant la jeune fille, qui baiſſa les yeux,

repouſſa ma main, qu'elle tenoit dans les ſiennes, & ne me regarda plus.

A quelque temps de là, une vieille femme d'une phyſionomie farouche entra, s'approcha de la *Pallas*, vint enſuite me prendre par le bras, me conduiſit preſque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maiſon, & m'y laiſſa ſeule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendois de la fin de mon voyage quelques ſoulagemens à mes inquiétudes; je comptois du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées.

Le froid accueil de la *Pallas*, le changement ſubit des manieres de la jeune fille, la rudeſſe de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de reſter, l'inattention de Déterville, qui ne s'étoit point oppoſé à l'eſpece de violence qu'on m'avoit faite, enfin toutes les circonſtances dont une ame malheureuſe ſait augmenter ſes peines, ſe préſenterent à la fois ſous les plus triſtes aſpects; je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorois amérement mon affreuſe deſtinée, quand je vis entrer ma *China*.

Dans la ſituation où j'étois, ſa vue me parut un bonheur; je courus à elle, je l'embraſſai en

verſant des larmes : elle en fut touchée ; ſon attendriſſement me fut cher. Quand on ſe croit réduit à la pitié de ſoi-même, celle des autres nous eſt bien précieuſe. Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui contois mes chagrins, comme ſi elle eût pu m'entendre ; je lui faiſois mille queſtions, comme ſi elle eût pu y répondre : ſes larmes parloient à mon cœur ; les miennes continuoient à couler ; mais elles avoient moins d'amertume.

J'eſpérois encore de revoir Déterville à l'heure du repas ; mais on me ſervit à manger, & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chere idole de mon cœur, ce *Ca-*

cique eſt le ſeul humain qui ait eu pour moi de la bonté ſans interruption : l'habitude de le voir s'eſt tournée en beſoin. Son abſence redoubla ma triſteſſe : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le ſommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, ſuivi de la jeune perſonne dont le bruſque dédain m'avoit été ſi ſenſible. Elle ſe jeta ſur mon lit, &, par mille careſſes, elle ſembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le *Cacique* s'aſſit à côté du lit ; il paroiſſoit avoir autant de plaiſir à me revoir, que j'en ſentois de n'en être point abandonnée : ils ſe

parloient en me regardant, & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'étoit aisé de juger qu'ils étoient fondés sur la confiance & l'amitié : je me gardai bien de les interrompre ; mais si-tôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du *Cacique* des éclaircissemens sur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses, fut que la jeune fille que je voyois, se nommoit *Céline*, qu'elle étoit sa sœur, que le grand homme que j'avois vu

dans la chambre de la *Pallas*, étoit ſon frere aîné, & l'autre jeune femme, l'épouſe de ce frere.

Céline me devint plus chere, en apprenant qu'elle étoit ſœur du *Cacique*; la compagnie de l'un & de l'autre m'étoit ſi agréable, que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittaſſent.

Après leur départ, j'ai paſſé le reſte du temps deſtiné au repos, à m'entretenir avec toi; c'eſt tout mon bien, c'eſt toute ma joie: c'eſt à toi ſeul, chere ame de mes penſées, que je développe mon cœur; tu ſeras à jamais le ſeul dépoſitaire de mes ſecrets, de ma tendreſſe & de mes ſentimens.

LETTRE

LETTRE QUATORZIEME.

SI je ne continuois, mon cher Aza, à prendre ſur mon ſommeil le temps que je te donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'exiſte que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de Vierge, & l'on m'oblige de reſter tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde, qui ſe change & ſe renouvelle à tout moment, ſans preſque diminuer.

Cette diſtraction involontaire m'arrache ſouvent, malgré moi, à mes tendres penſées; mais, ſi je perds, pour quelques inſtans, cette

attention vive qui unit ſans ceſſe mon ame à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaiſons avantageuſes que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu de Sauvages ſi orgueilleuſement familiers que ceux-ci. Les femmes ſur-tout me paroiſſent avoir une bonté mépriſable qui révolte l'humanité, & qui m'inſpireroit peut-être autant de mépris pour elles, qu'elles en témoignent pour les autres, ſi je les connoiſſois mieux.

Une d'entre elles m'occaſionna hier un affront qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'aſſemblée étoit la plus nombreuſe,

elle avoit déjà parlé à pluſieurs perſonnes ſans m'appercevoir : ſoit que le haſard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jetant les yeux ſur moi, quitta précipitamment ſa place, vint à moi, me fit lever ; &, après m'avoir tournée & retournée, autant de fois que ſa vivacité le lui ſuggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention ſcrupuleuſe, elle fit ſigne à un jeune homme de s'approcher, & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnaſſe à la liberté que l'un & l'autre ſe donnoient, la richeſſe des habits de la femme me la faiſant prendre pour

une *Pallas*, & la magnificence de ceux du jeune homme, tout couvert de plaques d'or, pour un *Anqui* (1), je n'osois m'opposer à leur volonté; mais ce Sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la *Pallas*, & peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise & une indignation qui lui firent connoître que j'étois mieux instruite que lui des lois de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit

(1) Prince du Sang; il falloit une permission de l'*Inca* pour porter de l'or sur les habits, & il ne le permettoit qu'aux Princes du Sang Royal.

quelques paroles au jeune Sauvage, que celui-ci, s'appuyant d'une main ſur ſon épaule, fit des ris ſi violens que ſa figure en étoit contrefaite.

Le *Cacique* s'en débarraſſa, & lui dit, en rougiſſant, des mots d'un ton ſi froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit; &, n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna ſans répliquer, & ne revint plus.

O mon cher Aza! que les mœurs de ce pays me rendent reſpectables celles des enfans du Soleil! Que la témérité du jeune *Anqui* rappelle chérement à mon ſouvenir ton tendre reſpect, ta ſage retenue, & les charmes de l'honnêteté

qui régnoient dans nos entretiens! Je l'ai ſenti au premier moment de ta vue : toi ſeul réunis toutes les perfections que la nature a répandues ſéparément ſur les humains, comme elle a raſſemblé dans mon cœur tous les ſentimens de tendreſſe & d'admiration, qui m'attachent à toi juſqu'à la mort.

LETTRE QUINZIEME.

PLUS je vis avec le *Cacique* & ſa ſœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me perſuader qu'ils ſoient de cette Nation : eux ſeuls connoiſſent & reſpectent la vertu.

Les manieres ſimples, la bonté naïve, la modeſte gaieté de Céline, feroient volontiers penſer qu'elle a été élevée parmi nos Vierges. La douceur honnête, le tendre ſérieux de ſon frere perſuaderoient facilement qu'il eſt né du ſang des *Incas*. L'un & l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leur égard, ſi des malheurs les euſſent conduits parmi

nous. Je ne doute même plus que le *Cacique* ne ſoit ton tributaire (1).

Il n'entre jamais dans ma chambre, ſans m'offrir un préſent de quelques-unes des choſes merveilleuſes dont cette contrée abonde : tantôt ce ſont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matiere admirable ; une autre fois ce ſont des pierres légeres & d'un éclat ſurprenant, dont on orne ici preſque toutes les parties

(1) Les *Caciques* & les *Curacas* étoient obligés de fournir les habits & l'entretien de l'*Inca* & de la Reine. Ils ne ſe préſentoient jamais devant l'un & l'autre, ſans leur offrir un tribut des curioſités que produiſoit la Province où ils commandoient.

du corps : on en paſſe aux oreilles, on en met ſur l'eſtomac, au cou, ſur la chauſſure ; & cela eſt très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amuſant, ce ſont de petits outils d'un métal fort dur, & d'une commodité ſinguliere : les uns ſervent à compoſer des ouvrages que Céline m'apprend à faire ; d'autres, d'une forme tranchante, ſervent à diviſer toutes ſortes d'étoffes dont on fait tant de morceaux que l'on veut, ſans effort & d'une maniere fort divertiſſante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore ; mais, n'étant point à notre uſage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puiſſent t'en donner l'idée.

Je te garde ſoigneuſement tous ces dons, mon cher Aza : outre le plaiſir que j'aurai de ta ſurpriſe, lorſque tu les verras, c'eſt qu'aſſurément ils ſont à toi. Si le *Cacique* n'étoit ſoumis à ton obéiſſance, me payeroit-il un tribut qu'il ſait n'être dû qu'à ton rang ſuprême ? Les reſpects qu'il m'a toujours rendus, m'ont fait penſer que ma naiſſance lui étoit connue. Les préſens dont il m'honore me perſuadent, ſans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton Epouſe, puiſqu'il me traite d'avance en *Mama-Oëlla* (1).

Cette conviction me raſſure, & calme une partie de mes inquié-

(1) C'eſt le nom que prenoient les Reines en montant ſur le Trône.

tudes : je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer, pour ſavoir du *Cacique* les raiſons qui l'engagent à me retenir chez lui, & pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais juſque-là, j'aurai encore bien des peines à ſouffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame* (c'eſt le nom de la mere de Déterville) ne ſoit auſſi aimable que celle de ſes enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque, en toutes occaſions, une froideur & un dédain qui me mortifient, ſans que je puiſſe en découvrir la cauſe, &, par une oppoſition de ſentimens que je comprends encore moins, elle exige que je ſois continuellement avec elle.

C'eſt pour moi une gêne inſupportable : la contrainte regne par-tout où elle eſt. Ce n'eſt qu'à la dérobée que Céline & ſon frere me font des ſignes d'amitié. Eux-mêmes n'oſent ſe parler librement devant elle : auſſi continuent-ils à paſſer une partie des nuits dans ma chambre ; c'eſt le ſeul temps où nous jouiſſons en paix du plaiſir de nous voir ; &, quoique je ne participe guere à leurs entretiens, leur préſence m'eſt toujours agréable. Il ne tient pas aux ſoins de l'un & de l'autre que je ne ſois heureuſe. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, & que je ne crois vivre qu'autant que ton ſouvenir & ma tendreſſe m'occupent toute entiere.

LETTRE SEIZIEME.

Il me reſte ſi peu de *Quipos*, mon cher Aza, qu'à peine j'oſe en faire uſage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme ſi, en les épargnant, je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaiſir de mon ame, le ſoutien de ma vie : rien ne ſoulagera le poids de ton abſence ; j'en ſerai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conſerver le ſouvenir des plus ſecrets mouvemens de mon cœur, pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conſerver la mémoire des principaux uſages de cette Nation ſin-

guliere, pour amuſer ton loiſir dans des jours plus heureux. Hélas! il me reſte bien peu d'eſpérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à préſent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je, dans la ſuite, me les rappeler ſans un ſecours étranger? On m'en offre un, il eſt vrai; mais l'exécution en eſt ſi difficile, que je la crois impoſſible.

Le *Cacique* m'a amené un Sauvage de cette contrée, qui vient tous les jours me donner des leçons de ſa langue, & de la méthode dont on ſe ſert ici pour donner une ſorte d'exiſtence aux penſées.

Cela ſe fait en traçant avec une plume de petites figures que l'on appelle *lettres*, ſur une matiere blanche & mince que l'on nomme *papier*: ces figures ont des noms; ces noms, mêlés enſemble, repréſentent les ſons des paroles; mais ces noms & ces ſons me paroiſſent ſi peu diſtincts les uns des autres, que, ſi je réuſſis un jour à les entendre, je ſuis bien aſſurée que ce ne ſera pas ſans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroyables pour m'inſtruire; je m'en donne bien davantage pour apprendre : cependant je fais ſi peu de progrès, que je renoncerois à l'entrepriſe, ſi je ſavois qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton ſort &

du mien. Il n'en eſt point, mon cher Aza ! Auſſi ne trouverai-je plus de plaiſir que dans cette nouvelle & ſinguliere étude. Je voudrois vivre ſeule, afin de m'y livrer ſans relâche ; & la néceſſité que l'on m'impoſe d'être toujours dans la chambre de *Madame*, me devient un ſupplice.

Dans les commencemens, en excitant la curioſité des autres, j'amuſois la mienne ; mais, quand on ne peut faire uſage que des yeux, ils ſont bientôt ſatisfaits. Toutes les femmes ſe peignent le viſage de la même couleur ; elles ont toujours les mêmes manieres ; & je crois qu'elles diſent toujours les mêmes choſes. Les apparences

ſont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penſer ; mais, en général, je ſoupçonne cette Nation de n'être point telle qu'elle paroît : l'affectation me paroît ſon caractere dominant.

Si les démonſtrations de zele & d'empreſſement dont on décore ici les moindres devoirs de la ſociété, étoient naturels, il faudroit, mon cher Aza, que ces Peuples euſſent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres : cela ſe peut-il penſer ?

S'ils avoient autant de ſérénité dans l'ame que ſur le viſage ; ſi le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, étoit ſincere, choiſiroient-ils pour leurs

amuſemens des ſpectacles tels que celui que l'on m'a fait voir ?

On m'a conduite dans un endroit où l'on repréſente, à-peu-près comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne ſont plus (1), avec cette différence, que, ſi nous ne rappelons que la mémoire des plus ſages & des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célebre que les inſenſés & les méchans.

Ceux qui les repréſentent, crient & s'agitent comme des furieux : j'en ai vu un pouſſer ſa rage juſqu'à ſe tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils per-

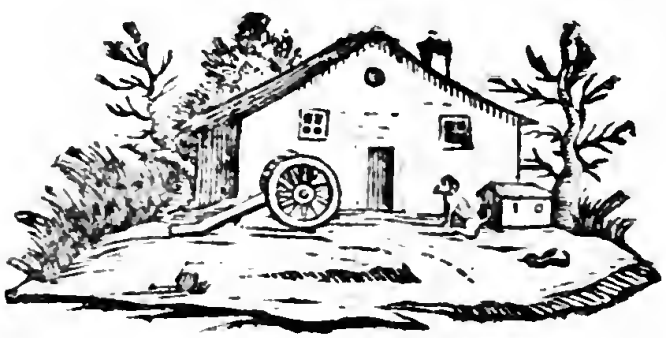
(1) Les *Incas* faiſoient repréſenter des eſpeces de Comédies dont les ſujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédéceſſeurs.

ſécutent, pleurent ſans ceſſe, & font des geſtes de déſeſpoir, qui n'ont pas beſoin des paroles dont ils ſont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un Peuple entier, dont les dehors ſont ſi humains, ſe plaiſe à la repréſentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili ou accablé leurs ſemblables.

Mais peut-être a-t-on beſoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette penſée me vient ſans la chercher; ſi elle étoit juſte, que je plaindrois cette Nation! La nôtre, plus favoriſée de la nature, chérit le bien par ſes

propres attraits ; il ne nous faut que des modeles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.



LETTRE DIX-SEPTIEME.

JE ne ſais plus que penſer du génie de cette Nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le ſuis, pour aſſeoir un jugement ſur ſon caractere.

On m'a fait voir un ſpectacle totalement oppoſé au premier. Celui-là, cruel, effrayant, révolte la raiſon, & humilie l'humanité : celui-ci, amuſant, agréable, imite la nature, & fait honneur au bon ſens; il eſt compoſé d'un bien plus grand nombre d'hommes que le premier. On y repréſente auſſi quelques

actions de la vie humaine ; mais, ſoit que l'on exprime la peine ou le plaiſir, la joie ou la triſteſſe, c'eſt toujours par des chants & des danſes.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des ſons ſoit univerſelle ; car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes paſſions que l'on a repréſentées, que ſi elles euſſent été exprimées dans notre langue ; & cela me paroît bien naturel.

Le langage humain eſt ſans doute de l'invention des hommes, puiſqu'il differe ſuivant les différentes Nations. La nature, plus puiſſante & plus attentive aux beſoins & aux plaiſirs de ſes créatures, leur

a donné des moyens généraux de les exprimer, qui ſont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il eſt vrai que des ſons aigus expriment mieux le beſoin de ſecours dans une crainte violente, ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une Partie du Monde, & qui n'ont aucune ſignification dans l'autre; il n'eſt pas moins certain que de tendres gémiſſemens frappent nos cœurs d'une compaſſion bien plus efficace, que des mots dont l'arrangement bizarre fait ſouvent un effet contraire.

Les ſons vifs & légers ne portent-ils pas inévitablement dans

notre ame le plaiſir gai, que le récit d'une hiſtoire divertiſſante, ou une plaiſanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement.

Eſt-il dans aucune langue des expreſſions qui puiſſent communiquer le plaiſir ingénu avec autant de ſuccès que font les jeux naïfs des animaux ? Il ſemble que les danſes veulent les imiter ; du moins inſpirent-elles à peu près le même ſentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce ſpectacle tout eſt conforme à la nature & à l'humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inſpirer de la joie ? J'en reſſentis moi-même, & j'en emportois preſque malgré moi, quand

quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En ſortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, & nous nous ſoutenions l'une l'autre, de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant nous avec ſa belle-ſœur, qu'il conduiſoit, lorſqu'un jeune Sauvage, d'une figure aimable, aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laiſſa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, & s'éloigna.

Céline, qui s'étoit effrayée à ſon abord juſqu'à me faire partager le tremblement qui la ſaiſit, tourna la tête languiſſamment vers lui, lorſqu'il nous quitta. Elle me parut ſi

foible, que, la croyant attaquée d'un mal ſubit, j'allois appeler Déterville pour la ſecourir; mais elle m'arrêta, & m'impoſa ſilence en me mettant un de ſes doigts ſur la bouche; j'aimai mieux garder mon inquiétude, que de lui déſobéir.

Le même ſoir, quand le frere & la ſœur ſe furent rendus dans ma chambre, Céline montra au *Cacique* le papier qu'elle avoit reçu; ſur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois penſé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit poſſible que l'on s'effrayât de la préſence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher

Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites ; mais, hélas ! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers nœuds ; ces nœuds, qui me ſembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne ſont déjà plus que les triſtes objets de mes regrets. L'illuſion me quitte ; l'affreuſe vérité prend ſa place ; mes penſées, errantes, égarées dans le vide immenſe de l'abſence, s'anéantiront déſormais avec la même rapidité que le temps. O mes fidelles interpretes ! ô mes *Quipos* ! O mon cher Aza ! les voilà finis ! ma main tremblante ceſſe de les nouer. Cher Aza, il me ſemble que l'on nous ſépare encore une fois, que l'on

m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus. Aza ! cher eſpoir de mon cœur, que nous allons être éloignés l'un de l'autre !

LETTRE DIX-HUITIEME.

Combien de temps effacé de ma vie, mon cher Aza ! Le Soleil a fait la moitié de ſon cours depuis la derniere fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faiſois en croyant de m'entretenir avec toi. Que cette double abſence m'a paru longue ! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la ſupporter ! Je ne vivois que dans l'avenir ; le préſent ne me paroiſſoit plus digne d'être compté. Toutes mes penſées n'étoient que des déſirs ; toutes mes réflexions, que des projets ; tous mes ſentimens, que des eſpérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interpretes de ma tendreſſe. Je me ſens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher! que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce ſentiment toutes les ſortes d'exiſtences qu'il peut avoir! Je voudrois le tracer ſur le plus dur métal, ſur les murs de ma chambre, ſur mes habits, ſur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas! que la connoiſſance de celle dont je me ſers à préſent, m'a été funeſte! que l'eſpérance qui m'a portée à m'en inſtruire,

étoit trompeuſe ! A meſure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel Univers s'eſt offert à mes yeux ; les objets ont pris une autre forme ; chaque éclairciſſement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon eſprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a ſéduite ; le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le Monde entier, dont ton Empire n'occupe qu'une portion, ainſi que bien d'autres Royaumes qui le compoſent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abuſée ſur ces faits incroyables ; on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi les Peuples ſoumis à ton obéiſſance, je ſuis non-ſeulement ſous une domination

étrangere, mais ſi éloignée de ton Empire, que notre Nation y ſeroit encore ignorée, ſi la cupidité des Eſpagnols ne leur avoit fait ſurmonter des dangers affreux pour pénétrer juſqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la ſoif des richeſſes a pu faire ? Si tu m'aimes, ſi tu me déſires, ſi tu penſes encore à la malheureuſe Zilia, je dois tout attendre de ta tendreſſe ou de ta généroſité. Que l'on m'enſeigne les chemins qui peuvent me conduire juſqu'à toi ; les périls à ſurmonter, les fatigues à ſupporter, ſeront des plaiſirs pour mon cœur.

LETTRE DIX-NEUVIEME.

JE ſuis encore ſi peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former très-peu de lignes. Il arrive ſouvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avois rappelé avec peine à mon ſouvenir; je recommence; je ne fais pas mieux, & cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, ſi je n'avois à te peindre que les expreſſions de ma tendreſſe; la vivacité de mes ſentimens apla-

niroit toutes les difficultés. Mais je voudrois auſſi te rendre compte de tout ce qui s'eſt paſſé pendant l'intervalle de mon ſilence. Je voudrois que tu n'ignoraſſes aucune de mes actions; néanmoins elles ſont depuis longtemps ſi peu intéreſſantes, & ſi uniformes, qu'il me ſeroit impoſſible de les diſtinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un eſpace de temps que l'on nomme *ſix mois*, il eſt allé faire la guerre pour les intérêts de ſon Souverain. Lorſqu'il partit, j'ignorois encore l'uſage de ſa langue; cependant, à la vive douleur qu'il fit paroître en ſe ſéparant de ſa ſœur & de moi, je compris que

nous le perdions pour long-temps.

J'en verſai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon cœur, que les bontés de Céline ne purent effacer. Je perdois en lui la plus ſolide eſpérance de te revoir. A qui pourrois-je avoir recours, s'il m'arrivoit de nouveaux malheurs ? Je n'étois entendue de perſonne.

Je ne tardai pas à reſſentir les effets de cette abſence. *Madame*, dont je n'avois que trop deviné le dédain, & qui ne m'avoit tant retenue dans ſa chambre, que par je ne ſais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naiſſance & du pouvoir qu'elle a ſur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maiſon de Vierges, où nous ſommes encore.

Cette retraite ne me déplairoit pas, ſi, au moment où je ſuis en état de tout entendre, elle ne me privoit des inſtructions dont j'ai beſoin ſur le deſſein que je forme d'aller te rejoindre. Les Vierges qui l'habitent, ſont d'une ignorance ſi profonde, qu'elles ne peuvent ſatisfaire à mes moindres curioſités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ſes bienfaits, aux connoiſſances de l'eſprit, aux ſentimens du cœur, & je crois même à la raiſon; du moins leurs diſcours le font-ils penſer.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les Temples du Soleil; ici

les murs, ouverts en quelques endroits, & ſeulement fermés par des morceaux de fer croiſés aſſez près l'un de l'autre pour empêcher de ſortir, laiſſent la liberté de voir & d'entretenir les gens du dehors; c'eſt ce qu'on appelle des *Parloirs*.

C'eſt à la faveur de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au Maître qui me les donne; ſon ignorance à tous autres égards qu'à celui de ſon art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux inſtruite; je remarque dans les réponſes qu'elle fait à mes queſtions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une diſſimulation mal-adroite ou

d'une ignorance honteuſe. Quoi qu'il en ſoit, ſon entretien eſt toujours borné aux intérêts de ſon cœur & à ceux de ſa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en ſortant du ſpectacle où l'on chante, eſt ſon Amant, comme j'avois cru le deviner. Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir; &, pour l'en empêcher plus ſurement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce ſoit.

Ce n'eſt pas que ſon choix ſoit indigne d'elle; c'eſt que cette mere glorieuſe & dénaturée profite d'un uſage barbare, établi parmi les grands Seigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de

Vierge, afin de rendre ſon fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déjà obligé Déterville à choiſir un certain Ordre, dont il ne pourra plus ſortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *Vœux*.

Céline réſiſte de tout ſon pouvoir au ſacrifice que l'on exige d'elle; ſon courage eſt ſoutenu par des lettres de ſon Amant, que je reçois de mon Maître à écrire, & que je lui rends; cependant ſon chagrin apporte tant d'altération dans ſon caractere, que, loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit, avant que je parlaſſe ſa langue, elle répand ſur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des ſiennes,

je l'écoute ſans ennui, je la plains ſans effort, je la conſole avec amitié; & ſi ma tendreſſe, réveillée par la peinture de la ſienne, me fait chercher à ſoulager l'oppreſſion de mon cœur, en prononçant ſeulement ton nom, l'impatience & le mépris ſe peignent ſur ſon viſage; elle me conteſte ton eſprit, tes vertus, & juſqu'à ton amour.

Ma *China* même, (je ne lui fais point d'autre nom; celui-là a paru plaiſant, on le lui a laiſſé) ma *China*, qui ſembloit m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occaſions, ſe donne la hardieſſe de m'exhorter à ne plus penſer à toi; ou, ſi je lui impoſe ſilence, elle ſort: Céline arrive, il faut renfermer mon

chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reſte que la ſeule & pénible ſatisfaction de couvrir ce papier des expreſſions de ma tendreſſe, puiſqu'il eſt le ſeul témoin docile des ſentimens de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles ; peut-être ne ſauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible penſée affoiblit mon courage, ſans rompre le deſſein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conſerve mon illuſion, pour te conſerver ma vie ; j'écarte la raiſon barbare, qui voudroit m'éclairer : ſi je n'eſpérois te revoir, je périrois, mon cher Azà ; j'en ſuis certaine : ſans toi la vie m'eſt un ſupplice.

LETTRE VINGTIEME.

JUSQU'ICI, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit; cependant elles ne sont guere moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, causée par les usages généraux de cette Nation, si différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelque idée, tu ne pourrois compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet Empire, entiérement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le *Capa-Inca* est obligé

de pourvoir à la ſubſiſtance de ſes Peuples, en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs ſujets; auſſi les crimes & les malheurs viennent-ils preſque tous des beſoins mal ſatisfaits.

Le malheur des Nobles, en général, naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur miſere réelle.

Le commun des hommes ne ſoutient ſon état que par ce qu'on appelle commerce, ou induſtrie; la mauvaiſe foi eſt le moindre des crimes qui en réſultent.

Une partie du peuple eſt obligée, pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres; les effets en

ſont ſi bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils ſuffiſamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il eſt impoſſible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans poſſéder ce qu'on appelle du bien, il eſt impoſſible d'avoir de l'or; &, par une inconſéquence qui bleſſe les lumieres naturelles, & qui impatiente la raiſon, cette Nation orgueilleuſe, ſuivant les lois d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain, ce qui eſt néceſſaire au ſoutien de ſa vie & de ſon état: ce Souverain répand ſes libéralités ſur un ſi petit nombre de ſes ſu-

jets, en comparaiſon de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à ſe délivrer par la mort de l'impoſſibilité de vivre ſans honte.

La connoiſſance de ces triſtes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les miſérables, & de l'indignation contre les lois. Mais, hélas ! que la maniere mépriſante dont j'entendis parler de ceux qui ne ſont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions ſur moi-même ! Je n'ai ni or, ni terres, ni induſtrie ; je fais néceſſairement partie des Citoyens de cette Ville. O Ciel ! dans quelle claſſe dois-je me ranger ?

Quoique tout ſentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commiſe, me ſoit étranger; quoique je ſente combien il eſt inſenſé d'en recevoir par des cauſes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de ſouffrir de l'idée que les autres ont de moi. Cette peine me ſeroit inſupportable, ſi je n'eſpérois qu'un jour ta généroſité me mettra en état de récompenſer ceux qui m'humilient, malgré moi, par des bienfaits dont je me croyois honorée.

Ce n'eſt pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays, me donne en

général de la défiance de leurs paroles; leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richeſſes. Les meubles que je croyois d'or, n'en ont que la ſuperficie; leur véritable ſubſtance eſt de bois: de même, ce qu'ils appellent politeſſe, cache légérement leurs défauts ſous les dehors de la vertu; mais, avec un peu d'attention, on en découvre auſſi aiſément l'artifice, que celui de leurs fauſſes richeſſes.

Je dois une partie de ces connoiſſances à une ſorte d'écriture que l'on appelle *Livres*: quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me ſont fort utiles;

j'en tire des notions ; Céline m'explique ce qu'elle en ſait, & j'en compoſe des idées que je crois juſtes.

Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, & d'autres, ce qu'ils ont penſé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaiſir que je trouverois à les lire, ſi je les entendois mieux, ni le déſir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les compoſent. Je comprends qu'ils ſont à l'ame ce que le Soleil eſt à la terre, & que je trouverois avec eux toutes les lumieres, tous les ſecours dont j'ai beſoin : mais je ne vois nul eſpoir d'avoir jamais cette ſatisfaction.

faction. Quoique Céline liſe aſſez ſouvent, elle n'eſt pas aſſez inſtruite pour me ſatisfaire ; à peine avoit-elle penſé que les livres fuſſent faits par des hommes ; elle en ignore les noms, & même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amaſſer de ces merveilleux ouvrages ; je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la ſuprême félicité de donner un plaiſir nouveau à ce que j'aime. Hélas ! le pourrai-je jamais ?

LETTRE VINGT-UNIEME.

JE ne manquerai plus de matiere pour t'entretenir, mon cher Aza ; on m'a fait parler à un *Cuſipata*, que l'on nomme ici *Religieux ;* inſtruit de tout, il m'a promis de ne me rien laiſſer ignorer. Poli comme un grand Seigneur, ſavant comme un *Amauta*, il ſait auſſi parfaitement les uſages du monde que les dogmes de ſa Religion. Son entretien, plus utile qu'un Livre, m'a donné une ſatisfaction que je n'avois pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont ſéparée de toi.

Il venoit pour m'inſtruire de la Religion de France, & m'exhorter à l'embraſſer.

De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle preſcrit, elles ſont tirées de la Loi naturelle, & en vérité auſſi pures que les nôtres; mais je n'ai pas l'eſprit aſſez ſubtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs & les uſages de la Nation; j'y trouve au contraire une inconſéquence ſi remarquable, que ma raiſon refuſe abſolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine & des principes de cette Religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'hiſtoire de *Mancocapac*, & du marais *Tiſicaca* (1); la morale

(1) Voyez l'hiſtoire des *Incas*.

en eſt ſi belle, que j'aurois écouté le *Cuſipata* avec plus de complaiſance, s'il n'eût parlé avec mépris du culte ſacré que nous rendons au Soleil; toute partialité détruit la confiance. J'aurois pu appliquer à ſes raiſonnemens ce qu'il oppoſoit aux miens; mais ſi les lois de l'humanité défendent de frapper ſon ſemblable, parce que c'eſt lui faire un mal, à plus forte raiſon ne doit-on pas bleſſer ſon ame par le mépris de ſes opinions. Je me contentai de lui expliquer mes ſentimens ſans contrarier les ſiens.

D'ailleurs, un intérêt plus cher me preſſoit de changer le ſujet de notre entretien: je l'interrompis, dès qu'il me fut poſſible, pour faire

des queſtions ſur l'éloignement de la Ville de Paris à celle de *Cuſco*, & ſur la poſſibilité d'en faire le trajet. Le *Cuſipata* y ſatisfit avec bonté, & quoiqu'il me deſſinât la diſtance de ces deux Villes d'une façon déſeſpérante, quoiqu'il me fît regarder comme inſurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me ſuffit de ſavoir que la choſe étoit poſſible, pour affermir mon courage, & me donner la confiance de communiquer mon deſſein au bon Religieux.

Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entrepriſe avec des mots ſi doux, qu'il m'attendrit moi-même ſur les périls auxquels je m'expoſerois : cepen-

dant ma réſolution n'en fut point ébranlée ; je priai le *Cuſipata* avec les plus vives inſtances de m'enſeigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail, il me dit ſeulement que Déterville, par ſa haute naiſſance & par ſon mérite perſonnel, étant dans une grande conſidération, pourroit tout ce qu'il voudroit ; & qu'ayant un oncle tout-puiſſant à la Cour d'Eſpagne, il pouvoit plus aiſément que perſonne, me procurer des nouvelles de nos malheureuſes contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre ſon retour, qu'il m'aſſura être prochain, il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce

généreux ami, je ne pouvois avec honneur diſpoſer de moi ſans ſon conſentement. J'en tombai d'accord, & j'écoutai avec plaiſir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui diſtinguent Déterville des perſonnes de ſon rang. Le poids de la reconnoiſſance eſt bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Ce ſavant homme m'apprit auſſi comment le haſard avoit conduit les Eſpagnols juſqu'à ton malheureux Empire, & que la ſoif de l'or étoit la ſeule cauſe de leur cruauté. Il m'expliqua enſuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit

ſorti victorieux, après avoir pris pluſieurs vaiſſeaux aux Eſpagnols, entre leſquels étoit celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obſcurité où je vivois ſur tant d'événemens funeſtes, & ce n'eſt pas un petit ſoulagement à mes peines ; j'attends le reſte du retour de Déterville : il eſt humain, noble, vertueux, je dois compter ſur ſa généroſité. S'il me rend à toi, quel bienfait ! quelle joie ! quel bonheur !

LETTRE VINGT-DEUXIEME.

J'AVOIS compté, mon cher Aza, me faire un ami du ſavant *Cuſipata*; mais une ſeconde viſite qu'il m'a faite, a détruit la bonne opinion que j'avois priſe de lui dans la premiere.

Si d'abord il m'avoit paru doux & ſincere, cette fois je n'ai trouvé que de la rudeſſe & de la fauſſeté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'eſprit tranquille ſur les intérêts de ma tendreſſe, je voulus ſatisfaire ma curioſité ſur les hommes merveilleux qui font des livres; je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux; enfin

des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la ſociété.

Je ne ſais ce que le *Cuſipata* trouva de plaiſant dans mes queſtions, mais il ſourit à chacune, & n'y répondit que par des diſcours ſi peu meſurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, ſi je l'en crois, ces hommes, ſans contredit au-deſſus des autres par la nobleſſe & l'utilité de leur travail, reſtent ſouvent ſans récompenſe, & ſont obligés, pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs penſées, ainſi que le peuple vend, pour ſubſiſter, les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être ?

La tromperie, mon cher Aza, ne me déplaît guere moins ſous le maſque tranſparent de la plaiſanterie, que ſous le voile épais de la ſéduction; celle du Religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me ſatisfaire, je remis la converſation ſur le projet de mon voyage; mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la premiere fois, il m'oppoſa des raiſonnemens ſi forts & ſi convaincans, que je ne trouvai que ma tendreſſe pour toi, qui pût les combattre; je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie, & paroiſſant douter de la vérité de mes

paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui, tout inſipides qu'elles étoient, ne laiſſerent pas de m'offenſer; je m'efforçai de le convaincre de la vérité; mais à meſure que les expreſſions de mon cœur en prouvoient les ſentimens, ſon viſage & ſes paroles devinrent ſéveres; il oſa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre; enfin, que je ne pouvois t'aimer ſans crime.

A ces paroles inſenſées, la plus vive colere s'empara de mon ame; j'oubliai la modération que je m'étois preſcrite; je l'accablai de reproches; je lui appris ce que je penſois de la fauſſeté de ſes paroles;

je lui proteſtai mille fois de t'aimer toujours ; &, ſans attendre ſes excuſes, je le quittai, & je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois sûre qu'il ne pourroit me ſuivre.

O mon cher Aza, que la raiſon de ce pays eſt bizarre ! Elle convient en général que la premiere des vertus eſt de faire du bien, d'être fidelle à ſes engagemens ; elle défend en particulier de tenir ceux que le ſentiment le plus pur a formés. Elle ordonne la reconnoiſſance, & ſemble preſcrire l'ingratitude.

Je ſerois louable, ſi je te rétabliſſois ſur le Trône de tes Peres ; je ſuis criminelle, en te conſer-

vant un bien plus précieux que tous les Empires du Monde. On m'approuveroit, ſi je récompenſois tes bienfaits par les tréſors du Pérou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne poſſede que ma tendreſſe, on veut que je te la raviſſe; il faut être ingrate, pour avoir de la vertu. Ah, mon cher Aza! je les trahirois toutes ſi je ceſſois un moment de t'aimer. Fidelle à leurs lois, je le ſerai à mon amour, je ne vivrai que pour toi.

LETTRE VINGT-TROISIEME.

JE crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir, qui pourroit l'emporter ſur celle que ma cauſée le retour de Déterville ; mais, comme s'il ne m'étoit plus permis d'en goûter ſans mêlange, elle a été bientôt ſuivie d'une triſteſſe qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre, quand on vint myſtérieuſement l'appeler ; il n'y avoit pas long-temps qu'elle m'avoit quittée, lorſqu'elle me fit dire de me rendre au Parloir ; j'y courus. Quelle fut ma ſurpriſe d'y trouver ſon frere avec elle !

Je ne diſſimulai point le plaiſir que j'eus de le voir; je lui dois de l'eſtime & de l'amitié; ces ſentimens ſont preſque des vertus : je les exprimai avec autant de vérité que je les ſentois.

Je voyois mon libérateur, le ſeul appui de mes eſpérances; j'allois parler ſans contrainte de toi, de ma tendreſſe, de mes deſſeins, ma joie alloit juſqu'au tranſport.

Je ne parlois pas encore françois lorſque Déterville partit; combien de choſes n'avois-je pas à lui apprendre ! combien d'éclairciſſemens à lui demander ! combien de reconnoiſſances à lui témoigner ! Je voulois tout dire à la fois, je diſois mal, & cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus pendant ce temps-là, que la triſteſſe, qu'en entrant j'avois remarquée ſur le viſage de Déterville, ſe diſſipoit & faiſoit place à la joie : je m'en applaudiſſois, elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, & de qui j'attends tout ? Cependant ma ſincérité le jeta dans une erreur qui me coûte à préſent bien des larmes.

Céline étoit ſortie en même temps que j'étois entrée : peut-être ſa préſenſe auroit-elle épargné une explication ſi cruelle.

Déterville, attentif à mes paroles, paroiſſoit ſe plaire à les entendre, ſans ſonger à m'interrompre : je ne

ſais quel trouble me ſaiſit, lorſque je voulus lui demander des inſtructions ſur mon voyage, & lui en expliquer le motif; mais les expreſſions me manquerent, je les cherchois; il profita d'un moment de ſilence, & mettant un genou en terre devant la grille à laquelle ſes deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue: A quel ſentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaiſir que je vois auſſi naïvement exprimé dans vos beaux yeux, que dans vos diſcours? Suis-je le plus heureux des hommes, au moment même où ma ſœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre? Je ne ſais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a

pu vous donner; mais je ſuis bien aſſurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas eſpérer d'être aimé de vous. Moi! m'écriai-je en l'interrompant, moi, je ne vous aime point!

Ah, Déterville! comment votre ſœur peut-elle me noircir d'un tel crime? L'ingratitude me fait horreur; je me haïrois moi-même, ſi je croyois pouvoir ceſſer de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il ſembloit, à l'avidité de ſes regards, qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, & vous me le dites! Je donnerois ma vie pour entendre

ce charmant aveu ; je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chere Zilia, eſt-il bien vrai que vous m'aimez ? Ne vous trompez-vous pas vous-même ? Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me ſéduit. Peut-être n'eſt-ce que pour me plonger plus cruellement dans le déſeſpoir dont je ſors.

Vous m'étonnez, repris-je ; d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connois, ſi je n'ai pu me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime ? Non, répliqua-t-il, je ne puis encore me flatter : vous ne parlez pas aſſez bien le françois pour détruire mes juſtes craintes ; vous ne

cherchez point à me tromper, je le ſais ; mais expliquez-moi quel ſens vous attachez à ces mots adorables : *Je vous aime*. Que mon ſort ſoit décidé, que je meure à vos pieds de douleur ou de plaiſir.

Ces mots, lui dis-je, un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernieres paroles ; ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre ſort m'intéreſſe, que l'amitié & la reconnoiſſance m'attachent à vous ; ces ſentimens plaiſent à mon cœur, & doivent ſatisfaire le vôtre.

Ah, Zilia ! me répondit-il, que vos termes s'affoibliſſent, que votre ton ſe refroidit ! Céline m'auroit-

elle dit la vérité ? N'eſt-ce point pour Aza que vous ſentez tout ce que vous dites ? Non, lui dis-je, le ſentiment que j'ai pour Aza, eſt tout différent de ceux que j'ai pour vous : c'eſt ce que vous appelez l'amour.....

Quelle peine cela peut-il vous faire, ajoutai-je, en le voyant pâlir, abandonner la grille, & jeter au Ciel des regards remplis de douleur ? j'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, & que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous & lui, puiſque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en reſſentit jamais.

Comment cela ſe pourroit-il? repris-je. Vous n'êtes point de ma Nation : loin que vous m'ayiez choiſie pour votre Epouſe, le haſard ſeul nous a joints, & ce n'eſt même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raiſon auriez-vous pour moi les ſentimens dont vous parlez?

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractere, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous juſqu'à la mort? Né tendre, pareſſeux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, & la crainte de n'y pas trouver la franchiſe que j'y déſirois, ne

m'ont laiſſé pour elles qu'un goût vague ou paſſager ; j'ai vécu ſans paſſion juſqu'au moment où je vous ai vue : votre beauté me frappa ; mais ſon impreſſion auroit peut-être été auſſi légere que celle de beaucoup d'autres, ſi la douceur & la naïveté de votre caractere ne m'avoient préſenté l'objet que mon imagination m'avoit ſi ſouvent compoſé. Vous ſavez, Zilia, ſi j'ai reſpecté cet objet de mon adoration ! Que ne m'en a-t-il pas coûté pour réſiſter aux occaſions ſéduiſantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation ! Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes tranſports, ſi je les euſſe écoutés ! Mais, loin de vous offenſer,

offenſer, j'ai pouſſé la diſcrétion juſqu'au ſilence ; j'ai même exigé de ma ſœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia ! ſi vous n'êtes point touchée d'un reſpect ſi tendre, je vous fuirai ; mais, je le ſens, ma mort ſera le prix du ſacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je, pénétrée de la douleur ſincere dont je le voyois accablé ; hélas ! quel ſacrifice ! Je ne ſais, ſi celui de ma vie ne me ſeroit pas moins affreux.

Eh bien ! Zilia, me dit-il, ſi ma vie vous eſt chere, ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire, lui dis-je ? M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours

de même, lui répliquai-je, & je l'aimerai juſqu'à la mort. Je ne ſais, ajoutai-je, ſi vos lois vous permettent d'aimer deux objets de la même maniere; mais nos uſages & mon cœur me le défendent. Contentez-vous des ſentimens que je vous promets, je ne puis en avoir d'autres; la vérité m'eſt chere, je vous la dis ſans détour.

De quel ſang-froid vous m'aſſaſſinez! s'écria-t-il. Ah, Zilia! que je vous aime, puiſque j'adore juſqu'à votre cruelle franchiſe! Eh bien! continua-t-il, après avoir gardé quelques momens le ſilence, mon amour ſurpaſſera votre cruauté. Votre bonheur m'eſt plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette

ſincérité qui me déchire ſans ménagement. Quelle eſt votre eſpérance ſur l'amour que vous conſervez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous ſeul. Je lui expliquai enſuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impoſſible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner ; ou tout au moins, qu'il auroit aſſez de bonté pour faire paſſer juſqu'à toi des nœuds qui t'inſtruiroient de mon ſort, & pour m'en faire avoir les réponſes, afin qu'inſtruite de ta deſtinée, elle ſerve de regle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il avec

un ſang-froid affecté, les meſures néceſſaires pour découvrir le ſort de votre Amant : vous ſerez ſatisfaite à cet égard ; cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza : des obſtacles invincibles vous ſéparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur ; mes larmes coulerent en abondance ; elles m'empêcherent longtemps de répondre à Déterville, qui, de ſon côté, gardoit un morne ſilence. Eh bien ! lui dis-je enfin, je ne le verrai plus ; mais je n'en vivrai pas moins pour lui : ſi votre amitié eſt aſſez généreuſe pour nous procurer quelque correſpondance, cette ſatisfaction ſuffira pour me

rendre la vie moins inſupportable, & je mourrai contente, pourvu que vous me promettiez de lui faire ſavoir que je ſuis morte en l'aimant.

Ah ! c'en eſt trop, s'écria-t-il en ſe levant bruſquement : oui, s'il eſt poſſible, je ſerai le ſeul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts eſt capable un amour tel que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En diſant ces mots, il ſortit & me laiſſa dans un état que je ne comprends pas encore ; j'étois demeurée debout, les yeux attachés ſur la porte par où Déterville venoit de ſortir, abymée dans une confuſion de penſées que je ne cherchois pas même à démêler ;

j'y ſerois reſtée long-temps, ſi Céline ne fût entrée dans le Parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit ſorti ſi-tôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit paſſé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appeloit le malheur de ſon frere. Enſuite tournant ſa douleur en colere, elle m'accabla des plus durs reproches, ſans que j'oſaſſe y oppoſer un ſeul mot. Qu'aurois-je pu lui dire ? Mon trouble me laiſſoit à peine la liberté de penſer : je ſortis ; elle ne me ſuivit point. Retirée dans ma chambre, j'y ſuis reſtée un jour ſans oſer paroître, ſans avoir eu de nouvelles de perſonne, & dans un déſordre d'eſprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline, le déſeſpoir de ſon frere, ſes dernieres paroles, auxquelles je voudrois & je n'oſe donner un ſens favorable, livrerent mon ame tour-à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le ſeul moyen de les adoucir étoit de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendreſſe les conſeils dont j'ai beſoin : cette erreur m'a ſoutenue pendant que j'écrivois ; mais qu'elle a peu duré ! Ma lettre eſt finie, & les caracteres n'en ſont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je ſouffre ; tu ne ſais pas même ſi j'exiſte, ſi je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le ſauras-tu jamais !

LETTRE VINGT-QUATRIEME.

JE pourrois encore appeler une abſence le temps qui s'eſt écoulé, mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie que l'on nomme la *fievre*. Si, comme je le crois, elle a été cauſée par les paſſions douloureuſes qui m'agiterent alors; je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les triſtes réflexions dont je ſuis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéreſſer à ma maladie, qu'elle m'ait rendu

tous les ſoins qui dépendoient d'elle ; c'étoit d'un air ſi froid ; elle a eu ſi peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ſes ſentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour ſon frere, l'indiſpoſe contre moi ; elle me reproche ſans ceſſe de le rendre malheureux : la honte de paroître ingrate m'intimide ; les bontés affectées de Céline me gênent ; mon embarras la contraint ; la douceur & l'agrément ſont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariétés & de peines de la part du frere & de la ſœur, je ne ſuis pas inſenſible aux événemens qui changent leur deſtinée.

La mere de Déterville eſt morte. Cette mere dénaturée n'a point démenti ſon caractere ; elle a donné tout ſon bien à ſon fils aîné. On eſpere que les Gens de Loi empêcheront l'effet de cette injuſtice. Déterville, déſintéreſſé pour lui-même, ſe donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppreſſion. Il ſemble que ſon malheur redouble ſon amitié pour elle ; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit ſoir & matin ; ſes lettres ſont remplies de plaintes ſi tendres contre moi, d'inquiétudes ſi vives ſur ma ſanté, que, quoique Céline affecte, en me les liſant, de ne vouloir que m'inſtruire du progrès de leurs affaires, je démêle aiſément ſon véritable motif.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me ſoient lues ; néanmoins je ſuis perſuadée qu'il s'en abſtiendroit, s'il étoit inſtruit des reproches dont cette lecture eſt ſuivie. Ils font leur impreſſion ſur mon cœur. La triſteſſe me conſume.

Juſqu'ici, au milieu des orages, je jouiſſois de la foible ſatisfaction de vivre en paix avec moi-même : aucune tache ne ſouilloit la pureté de mon ame, aucun remords ne la troubloit ; à préſent je ne puis penſer, ſans une ſorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuſes deux perſonnes à qui je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiroient ſans moi, que je

leur fais tout le mal qui eſt en mon pouvoir, & cependant je ne puis ni ne veux ceſſer d'être criminelle. Ma tendreſſe pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

LETTRE VINGT-CINQUIEME.

QUE la prudence eſt quelquefois nuiſible, mon cher Aza ! J'ai réſiſté long-temps aux preſſantes inſtances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaiſance que par laſſitude de diſputer avec Céline, je me ſuis laiſſée conduire au Parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville preſque méconnoiſſable, je ſuis reſtée interdite; je me repentois déjà de ma démarche; j'attendois, en tremblant, les reproches qu'il me paroiſſoit en droit de me faire.

Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaiſir ?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais; je ne vous aurois pas obligée à me voir, ſi je ne vous apportois autant de joie que vous me cauſez de douleur. Eſt-ce trop exiger, qu'un moment de votre vue, pour récompenſe du cruel ſacrifice que je vous fais ? Et ſans me donner le temps de répondre : Voici, continua-t-il, une lettre de ce parent dont on vous a parlé : en vous apprenant le ſort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes ſermens, quel eſt l'excès de mon amour, & tout de ſuite il me fit la lecture de cette Lettre. Ah ! mon

cher Aza, ai-je pu l'entendre ſans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours ſont conſervés, que tu es libre, que tu vis ſans péril à la Cour d'Eſpagne. Quel bonheur ineſpéré !

Cette admirable lettre eſt écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment ſur ce précieux papier ? Je ne pouvois en arracher les miens ; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper ; les larmes de l'amour inondoient mon viſage.

Si j'avois ſuivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire

tout ce que la reconnoiſſance m'inſpiroit; mais je n'oubliois point que mon bonheur devoit augmenter ſes peines; je lui cachai mes tranſports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien! Zilia, me dit-il après avoir ceſſé de lire, j'ai tenu ma parole, vous êtes inſtruite du ſort d'Aza; ſi ce n'eſt point aſſez, que faut-il faire de plus? Ordonnez ſans contrainte, il n'eſt rien que vous ne ſoyez en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je duſſe m'attendre à cet excès de bonté, elle me ſurprit & me toucha.

Je fus quelques momens embarraſſée de ma réponſe, je craignois

d'irriter la douleur d'un homme ſi généreux. Je cherchois des termes qui exprimaſſent la vérité de mon cœur ſans offenſer la ſenſibilité du ſien ; je ne les trouvois pas, il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne ſera jamais ſans mélange, puiſque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié ; je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline ; je voudrois ne vous point quitter ; admirer ſans ceſſe vos vertus ; payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoiſſance que je dois à vos bontés. Je ſens qu'en m'éloignant de deux perſonnes ſi cheres, j'emporterai des regrets éternels. Mais..... Quoi ! Zilia,

s'écria-t-il, vous voulez nous quitter? Ah! je n'étois point préparé à cette funeſte réſolution, je manque de courage pour la ſoutenir. J'en avois aſſez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raiſon, la délicateſſe de mon amour, m'avoient affermi contre ce coup mortel, je l'aurois préparé moi-même : mais je ne puis me ſéparer de vous ; je ne puis renoncer à vous voir : non, vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement, n'y comptez pas : vous abuſez de ma tendreſſe, vous déchirez un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia ! voyez mon déſeſpoir, c'eſt votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur !

C'eſt vous, lui dis-je effrayée de ſa réſolution, c'eſt vous que je devrois accuſer. Vous flétriſſez mon ame en la forçant d'être ingrate ; vous déſolez mon cœur par une ſenſibilité infructueuſe. Au nom de l'amitié, ne terniſſez pas une généroſité ſans exemple par un déſeſpoir qui feroit l'amertume de ma vie ſans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même ſentiment que vous ne pouvez ſurmonter ; ne me forcez pas à me plaindre de vous ; laiſſez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, & le faire révérer à des Peuples adorateurs de la vertu.

Je ne ſais comment je prononçai ces paroles ; mais Déterville,

fixant ſes yeux ſur moi, ſembloit ne me point regarder ; renfermé en lui-même, il demeura long-temps dans une profonde méditation : de mon côté, je n'oſois l'interrompre : nous obſervions un égal ſilence, quand il reprit la parole, & me dit avec une eſpece de tranquillité : Oui, Zilia, je connois, je ſens toute mon injuſtice ; mais renonce-t-on de ſang-froid à la vue de tant de charmes ? Vous le voulez, vous ſerez obéie. Quel ſacrifice, ô Ciel ! Mes triſtes jours s'écouleront, finiront ſans vous voir. Au moins, ſi la mort..... N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant ; ma foibleſſe me trahiroit : donnez-moi deux jours

pour m'assurer de moi-même ; je reviendrai vous voir, il est nécessaire que nous prenions ensemble des mesures pour votre voyage. Adieu, Zilia : puisse l'heureux Aza sentir tout son bonheur ! En même temps il sortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me soit cher, quoique je fusse pénétrée de sa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aise qu'il se retirât.

Qu'il est doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie ! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissemens. Je ne t'écrivis point ; une lettre étoit trop peu pour mon cœur ; elle

m'auroit rappelé ton abſence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza ! Que manqueroit-il à mon bonheur, ſi tu avois joint à la précieuſe lettre que j'ai reçue, quelques gages de ta tendreſſe ! Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On t'a parlé de moi, tu es inſtruit de mon ſort, & rien ne me parle de ton amour ! Mais puis-je douter de ton cœur ? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie eſt égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore ; que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine ſans mélange. Cependant tu as embraſſé la Religion de ce Peuple féroce. Quelle eſt-elle ? Exige-t-elle que tu renonces à ma tendreſſe,

comme celle de France voudroit que je renonçaſſe à la tienne. Non ; tu l'aurois rejetée. Quoi qu'il en ſoit, mon cœur eſt ſous tes lois ; ſoumiſe à tes lumieres, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inſéparables. Que puis-je craindre ? Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penſerai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t'aimer.

LETTRE VINGT-SIXIEME.

C'EST ici, mon cher Aza, que je te reverrai : mon bonheur s'accroît chaque jour par ſes propres circonſtances. Je ſors de l'entrevue que Déterville m'avoit aſſignée. Quelque plaiſir que je me ſois fait de ſurmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le ſacrifie ſans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence, que tu peux être ici en moins de temps qu'il ne m'en faudroit pour aller en Eſpagne, que, quoiqu'il m'ait généreuſement laiſſé

laiſſé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre ; le temps eſt trop cher pour le prodiguer ſans néceſſité.

Peut-être, avant de me déterminer, aurois-je examiné cet avantage avec plus de ſoin, ſi je n'euſſe tiré des éclairciſſemens ſur mon voyage, qui m'ont décidée en ſecret ſur le parti que je prends, & ce ſecret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me ſuis ſouvenue que, pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des pieces d'argent & quelquefois d'or, dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu ſavoir ſi c'étoit par obligation, ou par ſimple libéralité. J'ai appris

qu'en France, non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos (1). Hélas! je n'ai pas la moindre partie de ce qui seroit nécessaire pour contenter l'avidité de ce Peuple intéressé; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrois-je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie? Je ne le puis, mon cher Aza; cette raison seule m'auroit déterminée à demeurer ici; le plaisir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma résolution.

(1) Les *Incas* avoient établi sur le chemin de grandes maisons, où l'on recevoit les Voyageurs sans aucuns frais.

Déterville a écrit devant moi au Miniſtre d'Eſpagne. Il le preſſe de te faire partir, avec une généroſité qui me pénetre de reconnoiſſance & d'admiration.

Quels doux momens j'ai paſſés, pendant que Déterville écrivoit ! Quel plaiſir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au deſſein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à préſent mille ſources de plaiſirs que je n'y avois pas apperçues.

Pluſieurs circonſtances, qui ne me paroiſſoient d'aucune valeur

pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéreſſantes & agréables. Je ſuivois aveuglément le penchant de mon cœur; j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Eſpagnols, dont la ſeule idée me ſaiſit d'horreur : je trouve une ſatisfaction dans la certitude de ne les revoir jamais : la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié : je goûte ſans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a aſſuré qu'il nous étoit à jamais impoſſible de revoir la Ville du Soleil. Après le ſéjour de notre patrie, en eſt-il un plus agréable que celui de la France ? Il te plaira, mon cher Aza; quoique la ſincérité en ſoit bannie,

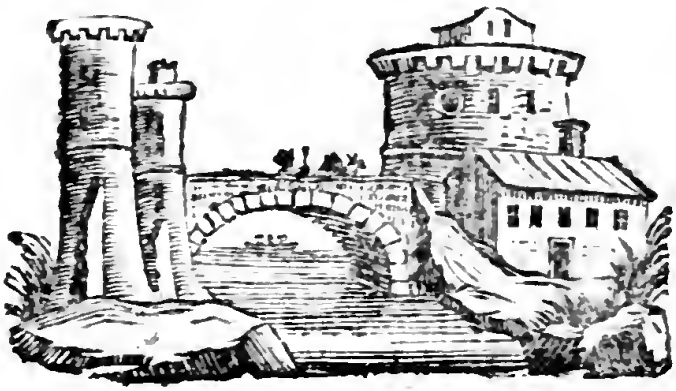
on y trouve tant d'agrémens, qu'ils ſont oublier les dangers de la ſociété.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'eſt pas néceſſaire de t'avertir d'en apporter : tu n'as que faire d'autre mérite; la moindre partie de tes tréſors ſuffit pour te faire admirer, & confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce Royaume ; tes vertus & tes ſentimens ne ſeront eſtimés que de Déterville & de moi. Il m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes lettres; il m'a aſſuré que tu trouverois des Interpretes pour t'expliquer les dernieres.

On vient me demander le paquet; il faut que je te quitte: adieu, cher eſpoir de ma vie : je conti-

nuerai à t'écrire : ſi je ne puis te faire paſſer mes lettres, je te les garderai.

Comment ſupporterois-je la longueur de ton voyage, ſi je me privois du ſeul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes tranſports, de mon bonheur !



LETTRE VINGT-SEPTIEME.

DEPUIS que je ſais mes lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoiſſois plus. Je penſe ſans ceſſe au plaiſir que tu auras à les recevoir, je vois tes tranſports, je les partage; mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables; &, pour comble de joie, la paix eſt rétablie dans notre petite ſociété.

Les Juges ont rendu à Céline les biens dont ſa mere l'avoit privée. Elle voit ſon Amant tous les jours; ſon mariage n'eſt retardé que par les apprêts qui y ſont néceſſaires. Au comble de ſes vœux, elle ne

penſe plus à me quereller, & je lui en ai autant d'obligation, que ſi je devois à ſon amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en ſoit le motif, nous ſommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un ſentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait ſentir tout le prix, par une complaiſance qui m'a fait paſſer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuſe d'étoffes, d'habits, de bijoux de toute eſpece; elle eſt accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la ſienne, &, après m'avoir conſultée ſur les différentes beautés de tant d'ajuſtemens, elle

a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, &, d'un air empreſſé, elle commandoit déjà à nos *Chinas* de le porter chez moi, quand je m'y ſuis oppoſée de toutes mes forces. Mes inſtances n'ont d'abord ſervi qu'à la divertir; mais, voyant que ſon obſtination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu diſſimuler davantage mon reſſentiment.

Pourquoi, lui ai-je dit les yeux baignés de larmes, pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le ſuis? Je vous dois la vie & tout ce que j'ai; c'eſt plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je ſais que, ſelon vos Lois, quand les bienfaits ne ſont d'aucune utilité à ceux

qui les reçoivent, la honte en eſt effacée. Attendez donc que je n'en aie plus aucun beſoin, pour exercer votre généroſité. Ce n'eſt pas ſans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus modéré, que je me conforme à des ſentimens ſi peu naturels. Nos uſages ſont plus humains; celui qui reçoit s'honore (1) autant que celui

(1) Il y a en effet, pour un cœur généreux, autant, & peut-être plus de mérite à recevoir qu'à donner, parce que l'action de donner flatte naturellement l'amour-propre, au lieu que celle de recevoir le mortifie. C'eſt donc un effort pénible qu'un cœur généreux ſe fait à lui-même, & une eſpece de victoire qu'il remporte ſur ſa vanité, que de conſentir à recevoir. Voilà ſans doute quel eſt le ſens de l'Auteur, quand il dit que chez les Péruviens celui qui reçoit ne s'honore pas moins que celui qui donne.

qui donne : vous m'avez appris à penſer autrement ; n'etoit-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie, plus touchée de mes larmes, qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié : Nous ſommes bien éloignés, mon frere & moi, ma chere Zilia, de vouloir bleſſer votre délicateſſe ; il nous ſiéroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu ; je voulois ſeulement que vous partageaſſiez avec moi les préſens d'un frere généreux ; c'étoit le plus ſûr moyen de lui en marquer ma reconnoiſſance : l'uſage, dans le cas où je ſuis, m'autoriſoit à vous les offrir ; mais, puiſque vous en êtes

offenſée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc? lui ai-je dit. Oui, m'a-t-elle répondu en ſouriant; mais permettez-moi d'en écrire un mot à Déterville. Je l'ai laiſſé faire, & la gaieté s'eſt rétablie entre nous; nous avons recommencé à examiner ſes parures plus en détail, juſqu'au temps où on l'a demandée au Parloir; elle vouloit m'y mener: mais, mon cher Aza, eſt-il pour moi quelques amuſemens comparables à celui de t'écrire? Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la maiſon religieuſe, pour demeurer dans la ſienne, quand elle ſera mariée; mais ſi j'en ſuis crue,.....

Aza, mon cher Aza, par quelle agréable ſurpriſe ma lettre fut-elle hier interrompue! Hélas! je croyois avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne ſplendeur; je n'y comptois plus; je n'y penſois même pas : j'en ſuis environnée, je les vois, je les touche, & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline, ſuivie de quatre hommes accablés ſous le poids de gros coffres, qu'ils portoient; ils les poſerent à terre, & ſe retirerent. Je penſai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déjà en ſecret, lorſque Céline me dit, en me préſen-

tant les clefs : Ouvrez, Zilia, ouvrez ſans vous effaroucher ; c'eſt de la part d'Aza. Je la crus. A ton nom, eſt-il rien qui puiſſe arrêter mon empreſſement ? J'ouvris avec précipitation, & ma ſurpriſe confirma mon erreur, en reconnoiſſant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du Temple du Soleil.

Un ſentiment confus, mêlé de triſteſſe & de joie, de plaiſir & de regret, remplit tout mon cœur. Je me proſternai devant ces reſtes ſacrés de notre culte & de nos autels; je les couvris de reſpectueux baiſers, je les arroſai de mes larmes ; je ne pouvois m'en arracher : j'avois oublié juſqu'à la préſence de Céline ; elle me tira de mon ivreſſe,

en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi ; mes tranſports redoublerent : mais, quoique je la déchiffraſſe avec peine, je connus bientôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me ſera plus aiſé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le ſens.

BILLET DE DÉTERVILLE.

» Ces tréſors ſont à vous, belle » Zilia, puiſque je les ai trouvés » ſur le vaiſſeau qui vous portoit. » Quelques diſcuſſions arrivées en- » tre les gens de l'équipage, m'ont » empêché juſqu'ici d'en diſpoſer » librement. Je voulois vous les

» préſenter moi-même : mais les
» inquiétudes que vous avez témoi-
» gnées ce matin à ma ſœur, ne
» me laiſſent plus le choix du mo-
» ment. Je ne ſaurois trop tôt
» diſſiper vos craintes ; je préfére-
» rai, toute ma vie, votre ſatis-
» faction à la mienne «.

Je l'avoue en rougiſſant, mon cher Aza, je ſentis moins alors la généroſité de Déterville, que le plaiſir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vaſe que le haſard, plus que la cupidité, a fait tomber dans les mains des Eſpagnols. C'eſt le même (mon cœur l'a reconnu) que tes levres toucherent le jour où tu voulus

bien goûter du *Aca* (1) préparé de ma main. Plus riche de ce tréſor que de tout ce qu'on me rendoit, j'appelai les gens qui les avoient apportés ; je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville : mais Céline s'oppoſa à mon deſſein.

Que vous êtes injuſte, Zilia ! me dit-elle. Quoi ! vous voulez faire accepter des richeſſes immenſes à mon frere, vous que l'offre d'une bagatelle offenſe ? Rappelez votre équité, ſi vous voulez en inſpirer aux autres.

Ces paroles me frapperent. Je craignis qu'il n'y eût dans mon action plus d'orgueil & de vengeance

(1) Boiſſon des Indiens.

que de généroſité. Que les vices ſont près des vertus ! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline ; mais je ſouffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'impoſer, pour n'y pas chercher de l'adouciſſement. Ne me puniſſez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide ; ne dédaignez pas quelques modeles du travail de nos malheureuſes contrées ; vous n'en avez aucun beſoin, ma priere ne doit point vous offenſer.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux arbuſtes d'or chargés d'oiſeaux & d'inſectes d'un travail excellent ; je me hâtai de les lui préſenter avec une petite corbeille

d'argent que je remplis de coquillages, de poiſſons, & de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choiſis enſuite pluſieurs Idoles des Nations vaincues (1) par tes Ancêtres, & une petite ſtatue (2) qui repréſentoit une Vierge du Soleil; j'y joignis un Tigre, un Lion, & d'autres animaux courageux, & je la priai de les envoyer à Déter-

(1) Les *Incas* faiſoient dépoſer dans les Temples du Soleil les Idoles des Peuples qu'ils ſoumettoient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puiſque l'*Inca Huaina* conſulta l'Idole de Rimace. *Hiſtoire des Incas*, tom. 1, pag. 350.

(2) Les *Incas* ornoient leurs maiſons de Statues d'or de toute grandeur, & même de giganteſques.

ville. Ecrivez-lui donc, me dit-elle en ſouriant ; ſans une lettre de votre part, les préſens ſeroient mal reçus.

J'étois trop ſatisfaite pour lui rien refuſer ; j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoiſſance : &, lorſque Céline fut ſortie, je diſtribuai de petits préſens à ſa *China* & à la mienne, & j'en mis à part pour mon Maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaiſir de donner.

Ce n'a pas été ſans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton ſouvenir, n'eſt point ſorti de mes mains.

La chaiſe d'or (1) que l'on con-

(1) Les *Incas* ne s'aſſeyoient que ſur des ſieges d'or maſſif.

ſervoit dans le Temple pour le jour des viſites du *Capa-Inca*, ton auguſte Pere, placée d'un côté de ma chambre en forme de Trône, me repréſente ta grandeur & la majeſté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du Temple par les perfides Eſpagnols, ſuſpendue au-deſſus, excite ma vénération ; je me proſterne devant elle : mon eſprit l'adore, & mon cœur eſt tout à toi. Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du Trône, me rappellent ſans ceſſe tes tendres ſermens.

Des fleurs, des oiſeaux répandus avec ſymétrie dans tous les coins

de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins (1), où je me ſuis ſi ſouvent entretenue de ton idée. Mes yeux ſatisfaits ne s'arrêtent nulle part ſans me rappeler ton amour, ma joie, mon bonheur; enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie.

(1) On a déjà dit que les jardins du Temple, & ceux des Maiſons Royales, étoient remplis de toutes ſortes d'imitations en or & en argent. Les Péruviens imitoient juſqu'à l'herbe appelée *Maïs*, dont ils faiſoient des champs tout entiers.

LETTRE VINGT-HUITIEME.

JE n'ai pu réſiſter, mon cher Aza, aux inſtances de Céline; il a fallu la ſuivre, & nous ſommes depuis deux jours à ſa maiſon de campagne, où ſon mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence & quels regrets, ne me ſuis-je pas arrachée à ma ſolitude! A peine ai-je eu le temps de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendoient ſi chere, que j'ai été forcée de les abandonner; & pour combien de temps? Je l'ignore.

La joie & les plaiſirs dont tout le monde paroît être enivré, me rap-

pellent avec plus de regret les jours paiſibles que je paſſois à t'écrire, où du moins à penſer à toi. Cependant je ne vis jamais des objets ſi nouveaux pour moi, ſi merveilleux, & ſi propres à me diſtraire; & avec l'uſage paſſable que j'ai à préſent de la langue du pays, je pourrois tirer des éclairciſſemens auſſi amuſans qu'utiles ſur tout ce qui ſe paſſe ſous mes yeux, ſi le bruit & le tumulte laiſſoient à quelqu'un aſſez de ſang-froid pour répondre à mes queſtions; mais juſqu'ici, je n'ai trouvé perſonne qui en eût la complaiſance, & je ne ſuis guere moins embarraſſée que je l'étois en arrivant en France.

La parure des hommes & des femmes

femmes eſt ſi brillante, ſi chargée d'ornemens inutiles; les uns & les autres prononcent ſi rapidement ce qu'ils diſent, que mon attention à les écouter, m'empêche de les voir, & celle que j'emploie à les regarder, m'empêche de les entendre. Je reſte dans une eſpece de ſtupidité qui fourniroit ſans doute beaucoup à leurs plaiſanteries, s'ils avoient le loiſir de s'en appercevoir; mais ils ſont ſi occupés d'eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n'eſt que trop fondé, mon cher Aza: je vois ici des prodiges, dont les reſſorts ſont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maiſon, preſque auſſi grande

qu'une Ville, ornée comme un Temple, & remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables, dont je vois faire ſi peu d'uſage, que je ne puis me défendre de penſer que les François ont choiſi le ſuperflu pour l'objet de leur culte : on lui conſacre les Arts, qui ſont ici tant au-deſſus de la nature ; ils ſemblent ne vouloir que l'imiter, ils la ſurpaſſent ; & la maniere dont ils font uſage de ſes productions, paroît ſouvent ſupérieure à la ſienne. Ils raſſemblent dans les jardins, & preſque dans un point de vue les beautés qu'elle diſtribue avec économie ſur la ſurface de la terre, & les élémens ſoumis ſemblent n'apporter d'obſtacle à leurs entrepriſes,

que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée nourrir & élever dans ſon ſein les plantes des climats les plus éloignés, ſans beſoin, ſans néceſſité apparente que celle d'obéir aux Arts & d'orner l'Idole du ſuperflu. L'eau ſi facile à diviſer, qui ſemble n'avoir de conſiſtance que par les vaiſſeaux qui la contiennent, & dont la direction naturelle eſt de ſuivre toutes ſortes de pentes, ſe trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs, ſans guide, ſans ſoutien, par ſa propre force, & ſans autre utilité que le plaiſir des yeux.

Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l'ai vu renon-

çant à ſon pouvoir deſtructeur, dirigé docilement par une puiſſance ſupérieure, prendre toutes les formes qu'on lui preſcrit ; tantôt deſſinant un vaſte tableau de lumiere ſur un Ciel obſcurci par l'abſence du Soleil, & tantôt nous montrant cet Aſtre divin deſcendu ſur la terre avec ſes feux, ſon activité, ſa lumiere éblouiſſante, enfin dans un éclat qui trompe les yeux & le jugement. Quel art, mon cher Aza! Quels hommes ! Quel génie ! J'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu de leur petiteſſe, je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.

LETTRE VINGT-NEUVIEME.

Ce n'eſt pas ſans un véritable regret, mon cher Aza, que je paſſe de l'admiration du génie des François au mépris de l'uſage qu'ils en font. Je me plaiſois de bonne foi à eſtimer cette Nation charmante, mais je ne puis me refuſer à l'évidence de ſes défauts.

Le tumulte s'eſt enfin appaiſé, j'ai pu faire des queſtions ; on m'a répondu : il n'en faut pas davantage ici pour être inſtruit au-delà même de ce qu'on veut ſavoir. C'eſt avec une bonne foi & une légéreté hors de toute croyance, que les François dévoilent les ſecrets de la perver-

ſité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni fineſſe, ni pénétration, pour démêler que leur goût effréné pour le ſuperflu a corrompu leur raiſon, leur cœur & leur eſprit; qu'il a établi des richeſſes chimériques ſur les ruines du néceſſaire; qu'il a ſubſtitué une politeſſe ſuperficielle aux bonnes mœurs, & qu'il remplace le bon ſens & la raiſon, par le faux brillant de l'eſprit.

La vanité dominante des François eſt celle de paroître opulens. Le Génie, les Arts, & peut-être les Sciences, tout ſe rapporte au faſte, tout concourt à la ruine des fortunes; & comme ſi la fécondité de leur génie ne ſuffiſoit pas pour

multiplier les objets, je ſais d'eux-mêmes qu'au mépris des biens ſolides & agréables que la France produit en abondance, ils tirent à grands frais, de toutes les Parties du Monde, les meubles fragiles & ſans uſage, qui ſont l'ornement de leurs maiſons, les parures éblouiſſantes dont ils ſont couverts, & juſqu'aux mets & aux liqueurs, qui compoſent leurs repas.

Peut-être, mon cher Aza, ne trouverois-je rien de condamnable dans l'excès de ces ſuperfluités, ſi les François avoient des tréſors pour y ſatisfaire, ou qu'ils n'employaſſent à contenter leur goût que ce qui leur reſteroit, après avoir établi leurs maiſons ſur une aiſance honnête.

Nos Lois, les plus ſages qui aient été données aux hommes, permettent de certaines décorations dans chaque état, qui caractériſent la naiſſance ou les richeſſes, & qu'à la rigueur on pourroit nommer du ſuperflu ; auſſi n'eſt-ce que celui qui naît du déréglement de l'imagination, celui qu'on ne peut ſoutenir ſans manquer à l'humanité & à la juſtice, qui me paroît un crime ; en un mot, c'eſt celui dont les François ſont idolâtres, & auquel ils ſacrifient leur repos & leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une claſſe de Citoyens en état de porter le culte de l'Idole à ſon plus haut degré de ſplendeur, ſans manquer au

devoir du néceſſaire. Les Grands ont voulu les imiter ; mais ils ne ſont que les martyrs de cette religion. Quelle peine, quel embarras, quel travail, pour ſoutenir leur dépenſe au-delà de leurs revenus ! Il y a peu de Seigneurs qui ne mettent en uſage plus d'induſtrie, de fineſſe & de ſupercherie pour ſe diſtinguer par de frivoles ſomptuoſités, que leurs Ancêtres n'ont employé de prudence, de valeur & de talens utiles à l'Etat pour illuſtrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impoſe, mon cher Aza ; j'entends tous les jours, avec indignation, des jeunes gens ſe diſputer entre eux la gloire d'avoir mis le plus de ſubtilité & d'adreſſe dans

les manœuvres qu'ils emploient pour tirer les ſuperfluités dont ils ſe parent, des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du néceſſaire.

Quel mépris de tels hommes ne m'inſpireroient-ils pas pour toute la Nation, ſi je ne ſavois, d'ailleurs, que les François pechent plus communément faute d'avoir une idée juſte des choſes, que faute de droiture. Leur légéreté exclut preſque toujours le raiſonnement. Parmi eux, rien n'eſt grave, rien n'a de poids; peut-être aucun n'a jamais réfléchi ſur les conſéquences déshonorantes de ſa conduite. Il faut paroître riche, c'eſt une mode; une habitude, on la ſuit; un incon-

vénient ſe préſente, on le ſurmonte par une injuſtice : on ne croit que triompher d'une difficulté, mais l'illuſion va plus loin.

Dans la plupart des maiſons, l'indigence & le ſuperflu ne ſont ſéparés que par un appartement. L'un & l'autre partagent les occupations de la journée, mais d'une maniere bien différente. Le matin dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté ſe fait entendre par la bouche d'un homme payé pour trouver les moyens de la concilier avec la fauſſe opulence. Le chagrin & l'humeur préſident à ces entretiens, qui finiſſent ordinairement par le ſacrifice du néceſſaire, que l'on immole au ſuperflu. Le reſte

du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, & preſque un autre être, ébloui de ſa propre magnificence, on eſt gai, on ſe dit heureux, on va même juſqu'à ſe croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent leur faſte avec le plus d'affectation, n'oſent pas toujours croire qu'ils en impoſent. Alors ils ſe plaiſantent eux-mêmes ſur leur propre indigence; ils inſultent gaiement à la mémoire de leurs Ancêtres, dont la ſage économie ſe contentoit de vêtemens commodes, de parures & d'ameublemens proportionnés à leurs revenus plus qu'à leur naiſſance.

Leur famille, dit-on, & leurs domeſtiques jouiſſoient d'une abondance frugale & honnête. Ils dotoient leurs filles & ils établiſſoient ſur des fondemens ſolides la fortune du ſucceſſeur de leur nom, & tenoient en réſerve de quoi réparer l'infortune d'un ami, ou d'un malheureux.

Te le dirai-je, mon cher Aza? malgré l'aſpect ridicule ſous lequel on me préſentoit les mœurs de ces temps reculés, elles me plaiſoient tellement, j'y trouvois tant de rapport avec la naïveté des nôtres, que, me laiſſant entraîner à l'illuſion, mon cœur treſſailloit à chaque circonſtance, comme ſi j'euſſe dû, à la fin du récit, me

trouver au milieu de nos chers Citoyens ; mais aux premiers applaudiſſemens que j'ai donnés à ces coutumes ſi ſages, les éclats de rire que je me ſuis attirés, ont diſſipé mon erreur, & je n'ai trouvé autour de moi, que les François inſenſés de ce temps-ci qui font gloire du déréglement de leur imagination.

La même dépravation qui a tranſformé les biens ſolides des François en bagatelles inutiles, n'a pas rendu moins ſuperficiels les liens de leur ſociété. Les plus ſenſés d'entre eux, qui gémiſſent de cette dépravation, m'ont aſſuré qu'autrefois, ainſi que parmi nous, l'honnêteté étoit dans l'ame, & l'humanité dans le cœur :

cela peut être ; mais, à préſent, ce qu'ils appellent politeſſe leur tient lieu de ſentiment ; elle conſiſte dans une infinité de paroles ſans ſignification, d'égards ſans eſtime, & de ſoins ſans affection.

Dans les grandes maiſons, un domeſtique eſt chargé de remplir les devoirs de la ſociété. Il fait chaque jour un chemin conſidérable pour aller dire à l'un que l'on eſt en peine de ſa ſanté ; à l'autre que l'on s'afflige de ſon chagrin, ou que l'on ſe réjouit de ſon plaiſir. A ſon retour, on n'écoute point les réponſes qu'il rapporte. On eſt convenu réciproquement de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun intérêt ; & ces attentions tiennent lieu d'amitié.

Les égards ſe rendent perſonnellement ; on les pouſſe juſqu'à la puérilité : j'aurois honte à t'en rapporter quelques-uns, s'il ne falloit tout ſavoir d'une Nation ſi ſinguliere. On manqueroit d'égards pour ſes ſupérieurs, & même pour ſes égaux, ſi, après l'heure du repas que l'on vient de prendre familiérement avec eux, on ſatisfaiſoit aux beſoins d'une ſoif preſſante, ſans avoir demandé autant d'excuſes que de permiſſions. On ne doit pas non plus laiſſer toucher ſon habit à celui d'une perſonne conſidérable ; & ce ſeroit lui manquer que de la regarder attentivement ; mais ce ſeroit bien pis, ſi on manquoit à la voir. Il me faudroit plus d'intelli-

gence & plus de mémoire que je n'en ai, pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne & que l'on reçoit pour des marques de conſidération, qui veut preſque dire de l'eſtime.

A l'égard de l'abondance des paroles, tu entendras un jour, mon cher Aza, que l'exagération, auſſitôt déſavouée que prononcée, eſt le fonds inépuiſable de la converſation des François. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment ſuperflu à celui qui l'étoit déjà, dans l'intention de perſuader qu'ils n'en font point. C'eſt avec des flatteries outrées qu'ils proteſtent de la ſincérité des louanges qu'ils prodiguent, & ils appuient leurs pro-

teſtations d'amour & d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnoît point le ſentiment.

O mon cher Aza ! que mon peu d'empreſſement à parler, que la ſimplicité de mes expreſſions, doivent leur paroître inſipides ! Je ne crois pas que mon eſprit leur inſpire plus d'eſtime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande ſagacité à ſaiſir les différentes ſignifications des mots & à déplacer leurs uſages. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent par la ſubtilité des penſées ſouvent impénétrables, ou bien en dérober l'obſcurité ſous l'abondance des expreſſions frivoles. J'ai lu, dans un de

leurs meilleurs livres, *que l'eſprit du beau monde conſiſte à dire agréablement des riens, à ne ſe pas permettre le moindre propos ſenſé, ſi on ne le fait excuſer par les graces du diſcours; à voiler enfin la raiſon, quand on eſt obligé de la produire.*

Que pourrois-je te dire qui pût te prouver mieux, que le bon-ſens & la raiſon, qui ſont regardés comme le néceſſaire de l'eſprit, ſont mépriſés ici, comme tout ce qui eſt utile? Enfin, mon cher Aza, ſois aſſuré que le ſuperflu domine ſi ſouverainement en France, que qui n'a qu'une fortune honnête, eſt pauvre; qui n'a que des vertus, eſt plat; & qui n'a que du bon ſens, eſt ſot.

LETTRE TRENTIEME.

LE penchant des François les porte ſi naturellement aux extrêmes, mon cher Aza, que Déterville, quoique exempt de la plus grande partie des défauts de ſa Nation, participe néanmoins à celui-là.

Non content de tenir la promeſſe qu'il m'a faite, de ne plus me parler de ſes ſentimens, il évite avec une attention marquée de ſe rencontrer auprès de moi. Obligés de nous voir ſans ceſſe, je n'ai pas encore trouvé l'occaſion de lui parler.

Quoique la compagnie ſoit toujours fort nombreuſe & fort gaie,

la triſteſſe regne ſur ſon viſage. Il eſt aiſé de deviner que ce n'eſt pas ſans violence, qu'il ſubit la loi qu'il s'eſt impoſée. Je devrois peut-être lui en tenir compte; mais j'ai tant de queſtions à lui faire ſur les intérêts de mon cœur, que je ne puis lui pardonner ſon affectation à me fuir.

Je voudrois l'interroger ſur la lettre qu'il a écrite en Eſpagne, & ſavoir ſi elle peut être arrivée à préſent; je voudrois avoir une idée juſte du temps de ton départ, de celui que tu emploîras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur. Une eſpérance fondée eſt un bien réel; mais, mon cher Aza, elle eſt bien plus chere, quand on en voit le terme.

Aucun des plaiſirs qui occupent la compagnie, ne m'affecte; ils ſont trop bruyans pour mon ame : je ne jouis plus de l'entretien de Céline; toute occupée de ſon nouvel Epoux, à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reſte de la compagnie ne m'eſt agréable qu'autant que je puis en tirer des lumieres ſur les différens objets de ma curioſité, & je n'en trouve pas toujours l'occaſion. Ainſi ſouvent ſeule au milieu du monde, je n'ai d'amuſemens que mes penſées; elles ſont toutes à toi, cher ami de mon cœur; tu ſeras à jamais le ſeul confident de mon ame, de mes plaiſirs & de mes peines.

LETTRE TRENTE-UNIEME.

J'AVOIS grand tort, mon cher Aza, de déſirer ſi vivement un entretien avec Déterville. Hélas ! il ne m'a que trop parlé ; quoique je déſavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'eſt point encore effacé.

Je ne ſais quelle ſorte d'impatience ſe joignit hier à l'ennui que j'éprouve ſouvent. Le monde & le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : juſqu'à la tendre ſatisfaction de Céline & de ſon Epoux, tout ce que je voyois m'inſpiroit une indignation approchante du mépris. Honteuſe de trouver des

ſentimens ſi injuſtes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me cauſoient, dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étois-je aſſiſe au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulerent de mes yeux. Le viſage caché dans mes mains, j'étois enſévelie dans une rêverie ſi profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi, avant que je l'euſſe apperçu.

Ne vous offenſez pas, Zilia, me dit-il, c'eſt le haſard qui m'a conduit à vos pieds; je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai apperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner

gner de vous, mais je ſuis trop malheureux pour l'être ſans relâche; par pitié pour moi, je me ſuis approché; j'ai vu couler vos larmes; je n'ai plus été le maître de mon cœur : cependant, ſi vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia? Vous ſuis-je odieux? Non, lui dis-je; au contraire : aſſeyez-vous; je ſuis bien aiſe de trouver une occaſion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits..... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je en l'interrompant à mon tour; pour être tout-à-fait généreux, il faut ſe prêter à la reconnoiſſance; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'a-

vez rendu les précieux ornemens du Temple d'où j'ai été enlevée. Peut-être, en vous écrivant, ai-je mal exprimé les ſentimens qu'un tel excès de bonté m'inſpiroit : je veux..... Hélas ! interrompit-il encore, que la reconnoiſſance eſt peu flatteuſe pour un cœur malheureux ! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop ſouvent avec la haine.

Qu'oſez-vous penſer ! m'écriai-je : ah, Déterville ! combien j'aurois de reproches à vous faire, ſi vous n'étiez pas tant à plaindre ! Bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vu, j'ai ſenti moins de répugnance à dépendre de vous que des Eſpagnols. Votre

douceur & votre bonté me firent déſirer dès-lors de gagner votre amitié. A meſure que j'ai démêlé votre caractere, je me ſuis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne; &, ſans parler des extrêmes obligations que je vous ai, puiſque ma reconnoiſſance vous bleſſe, comment aurois-je pu me défendre des ſentimens qui vous ſont dûs?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la ſimplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honoreroit de vos ſentimens; votre raiſon eſt preſque celle de la nature; combien de motifs pour vous chérir! Juſqu'à la nobleſſe de votre figure, tout me plaît en vous; l'Amitié a

des yeux auſſi-bien que l'Amour. Autrefois, après un moment d'abſence, je ne vous voyois pas revenir, ſans qu'une ſorte de ſérénité ne ſe répandît dans mon cœur ; pourquoi avez-vous changé ces innocens plaiſirs en peines & en contraintes ?

Votre raiſon ne paroît plus qu'avec effort. J'en crains ſans ceſſe les écarts. Les ſentimens dont vous m'entretenez, gênent l'expreſſion des miens ; ils me privent du plaiſir de vous peindre ſans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié, ſi vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez juſqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur ; vos yeux embarraſ-

ſent les miens ; je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui paſſoit quelquefois juſqu'à mon ame; je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche ſans ceſſe d'en être la cauſe. Ah, Déterville ! que vous êtes injuſte, ſi vous croyez ſouffrir ſeul !

Ma chere Zilia, s'écria-t-il en me baiſant la main avec ardeur, que vos bontés & votre franchiſe redoublent mes regrets ! Quel tréſor que la poſſeſſion d'un cœur tel que le vôtre ! Mais avec quel déſeſpoir vous m'en faites ſentir la perte ! Puiſſante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir eſt le vôtre ! N'étoit-ce point aſſez de me faire paſſer de la profonde indifférence à l'amour ex-

ceſſif, de l'indolence à la fureur ; faut-il encore vaincre des ſentimens que vous avez fait naître ? Le pourrai-je ? Oui, lui dis-je, cet effort eſt digne de vous, de votre cœur. Cette action juſte vous élevera au-deſſus des mortels. Mais pourrai-je y ſurvivre ? reprit-il douloureuſement. N'eſpérez pas au moins que je ſerve de victime au triomphe de votre Amant : j'irai, loin de vous, adorer votre idée : elle ſera la nourriture amere de mon cœur ; je vous aimerai, & ne vous verrai plus. Ah ! du moins n'oubliez pas....

Les ſanglots étoufferent ſa voix ; il ſe hâta de cacher les larmes qui couvroient ſon viſage ; j'en répandois moi-même : auſſi touchée de

ſa généroſité que de ſa douleur, je pris une de ſes mains que je ſerrai dans les miennes : Non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laiſſez-moi mon ami ; contentez-vous des ſentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime preſque autant que j'aime Aza ; mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t-il avec tranſport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus ſenſibles ? Un mortel poiſon détruira-t-il ſans ceſſe le charme que vous répandez ſur vos paroles ? Que je ſuis inſenſé de me livrer à leur douceur ! Dans quel honteux abaiſſement je me plonge ! C'en eſt fait, je me rends à moi-même, ajouta-

t-il d'un ton ferme ; adieu. Vous verrez bientôt Aza. Puiſſe-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent ! puiſſe-t-il être tel que vous le déſirez, & digne de votre cœur !

Quelles alarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces paroles ne jeta-t-il pas dans mon ame ! Je ne pus me défendre des ſoupçons qui ſe préſenterent en foule à mon eſprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux inſtruit qu'il ne vouloit le paroître ; qu'il ne m'eût caché quelques lettres qu'il pouvoit avoir reçues d'Eſpagne ; enfin (oſerai-je le prononcer ?) que tu ne fuſſes infidelle.

Je lui demandai la vérité avec

les dernieres inſtances ; tout ce que je pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, auſſi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes ; cependant les réflexions que je fis ſur l'inconſtance des hommes, ſur les dangers de l'abſence, & ſur la légéreté avec laquelle tu avois changé de Religion, jeterent quelque trouble dans mon ame.

Pour la premiere fois ma tendreſſe me devint un ſentiment pénible, pour la premiere fois je craignis de perdre ton cœur. Aza, s'il étoit vrai, ſi tu ne m'aimois plus.... Ah ! que jamais un tel ſoupçon ne ſouille la pureté de mon cœur ! Non ; je ſerois ſeule coupable, ſi je m'arrêtois un moment à cette

penſée, indigne de ma candeur, de ta vertu, de ta conſtance. Non; c'eſt le déſeſpoir qui a ſuggéré à Déterville ces affreuſes idées. Son trouble & ſon égarement ne devroient-ils pas me raſſurer? L'intérêt qui le faiſoit parler, ne devoit-il pas m'être ſuſpect? Il me le fut, mon cher Aza; mon chagrin ſe tourna tout entier contre lui; je le traitai durement, il me quitta déſeſpéré. Aza, je t'aime ſi tendrement! Non, jamais tu ne pourras m'oublier.

LETTRE TRENTE-DEUXIEME.

QUE ton voyage eſt long, mon cher Aza ! Que je déſire ardemment ton arrivée ! Le terme m'en paroît plus vague que je ne l'avois encore enviſagé ; & je me garde bien de faire là-deſſus aucune queſtion à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaiſe opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prends du ſien, diminue beaucoup la pitié que j'avois de ſes peines, & le regret d'être en quelque façon ſéparée de lui.

Nous ſommes à Paris depuis quinze jours : je demeure avec Céline dans la maiſon de ſon mari, aſſez éloi-

gnée de celle de ſon frere, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient ſouvent y manger; mais nous menons une vie ſi agitée, Céline & moi, qu'il n'a pas le loiſir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajuſtement, & le reſte à ce qu'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient auſſi infructueuſes qu'elles ſont fatigantes, ſi la derniere ne me procuroit les moyens de m'inſtruire encore plus particuliérement des mœurs du pays. A mon arrivée en France, n'ayant aucune connoiſſance de la langue, je ne jugeois

que ſur les apparences. Lorſque je commençai à en faire uſage, j'étois dans la Maiſon Religieuſe, tu ſais que j'y trouvois peu de ſecours pour mon inſtruction ; je n'ai vu à la Campagne qu'une eſpece de ſociété particuliere ; c'eſt à préſent que, répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la Nation entiere, & que je puis l'examiner ſans obſtacles.

Les devoirs que nous rendons conſiſtent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maiſons qu'il eſt poſſible, pour y rendre & y recevoir un tribut de louanges réciproques ſur la beauté du viſage & de la taille, ſur l'excellence du goût & du choix des parures, &

jamais ſur les qualités de l'ame.

Je n'ai pas été long-temps ſans m'appercevoir de la raiſon qui fait prendre tant de peine pour acquérir cet hommage frivole ; c'eſt qu'il faut néceſſairement le recevoir en perſonne, encore n'eſt-il que bien momentané. Dès que l'on diſparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui ſort, ne ſervent plus que de comparaiſon mépriſante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La cenſure eſt le goût dominant des François, comme l'inconſéquence eſt le caractere de la Nation. Leurs livres ſont la critique générale des mœurs, & leur converſation celle de chaque particulier,

pourvu néanmoins qu'il ſoit abſent; alors on dit librement tout le mal que l'on en penſe, & quelquefois celui que l'on ne penſe pas. Les plus gens de bien ſuivent la coutume; on les diſtingue ſeulement à une certaine formule d'apologie de leur franchiſe & de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révelent ſans ſcrupule les défauts, les ridicules, & juſqu'aux vices de leurs amis.

Si la ſincérité dont les François font uſage les uns contre les autres n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque eſt ſans bornes. Il ne faut ni éloquence pour ſe faire écouter, ni probité pour ſe faire croire. Tout eſt dit, tout

eſt reçu avec la même légéreté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François ſoient nés méchans; je ſerois plus injuſte qu'eux, ſi je te laiſſois dans l'erreur.

Naturellement ſenſibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutât, ſans attendriſſement, le récit que l'on m'oblige ſouvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos ſentimens, & de la ſimplicité de nos mœurs: s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux; l'exemple & la coutume ſont les tyrans de leur conduite.

Tel qui penſe bien d'un abſent, en médit pour n'être pas mépriſé

de ceux qui l'écoutent. Tel autre ſeroit bon, humain, ſans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule; & tel eſt ridicule par état, qui ſeroit un modele de perfection, s'il oſoit hautement avoir du mérite. Enfin, mon cher Aza, dans la plupart d'entre eux les vices ſont artificiels comme les vertus, & la frivolité de leur caractere ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils ſont. Tels à peu près que certains jouets de leur enfance, imitation informe des êtres penſans, ils ont du poids aux yeux, de la légéreté au tact; la ſurface colorée, un intérieur informe; un prix apparent, aucune valeur réelle. Auſſi ne ſont-ils guere eſtimés par les autres Na-

tions, que comme les jolies bagatelles le ſont dans la ſociété. Le bon ſens ſourit à leurs gentilleſſes & les remet froidement à leur place.

Heureuſe la Nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe, & la vertu pour premier mobile.

LETTRE TRENTE-TROISIEME.

IL n'eſt pas ſurprenant, mon cher Aza, que l'inconſéquence ſoit une ſuite du caractere léger des François; mais je ne puis aſſez m'étonner de ce qu'avec autant & plus de lumieres qu'aucune autre Nation, ils ſemblent ne pas appercevoir les contradictions choquantes que les Etrangers remarquent en eux dès la premiere vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur eſprit, que leur façon de penſer ſur les femmes. Ils les reſpectent, mon cher Aza, &

en même temps ils les mépriſent avec un égal excès.

La premiere loi de leur politeſſe, ou, ſi tu veux, de leur vertu (car juſqu'ici je ne leur en ai guere découvert d'autres), regarde les femmes.

L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition; il ſe couvriroit de honte, & de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faiſoit quelque inſulte perſonnelle. Et cependant l'homme le moins conſidérable, le moins eſtimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir ſa réputation par des calomnies, ſans craindre ni blâme, ni punition.

Si je n'étois aſſurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même,

oſerois-je te peindre des contraſtes que la ſimplicité de nos eſprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force & le courage dans un ſexe, indiquoit qu'il devoit être le ſoutien & le défenſeur de l'autre ; nos Lois y ſont conformes (1). Ici, loin de compatir à la foibleſſe des femmes, celles du peuple, accablées de travail, n'en ſont ſoulagées ni par les Lois, ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet de la ſéduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont, pour ſe dédommager de leurs

(1) Les Lois diſpenſoient les femmes de tout travail pénible.

perfidies, que les dehors d'un reſpect purement imaginaire, toujours ſuivi de la plus mordante ſatire.

Je m'étois bien apperçue, en entrant dans le monde, que la cenſure habituelle de la Nation tomboit principalement ſur les femmes, & que les hommes, entre eux, ne ſe mépriſoient qu'avec ménagement; j'en cherchois la cauſe dans leurs bonnes qualités, lorſqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maiſons où nous ſommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ſes amis, & l'on approuvoit cette action barbare, par la ſeule raiſon que le mort avoit parlé au déſavantage du

vivant; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractere assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, & j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui; ou à se bannir de la société, s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes, naturellement lâches, sans honte & sans remords, ne craignent que les punitions corporelles, & que si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait, de la même maniere dont ils sont obligés de se ven-

ger de la plus légere inſulte, tel que l'on voit reçu & accueilli dans la ſociété, ne ſeroit plus; ou, retiré dans un déſert, il y cacheroit ſa honte & ſa mauvaiſe foi. L'impudence & l'effronterie dominent entiérement les jeunes hommes, ſur-tout quand ils ne riſquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes, n'a pas beſoin d'autre éclairciſſement; mais je ne vois pas encore le fondement du mépris intérieur que je remarque pour elles preſque dans tous les eſprits; je ferai mes efforts pour le découvrir, mon propre intérêt m'y engage. O mon cher Aza! quelle ſeroit ma douleur, ſi, à ton arrivée, on te parloit de moi, comme j'entends parler des autres.

LETTRE

LETTRE TRENTE-QUATRIEME.

IL m'a fallu beaucoup de temps, mon cher Aza, pour approfondir la cauſe du mépris que l'on a preſque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l'avoir découvert dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles ſont, & ce qu'on s'imagine qu'elles devroient être. On voudroit, comme ailleurs, qu'elles euſſent du mérite & de la vertu; mais il faudroit que la nature les fît ainſi: car l'éducation qu'on leur donne eſt ſi oppoſée à la fin qu'on ſe propoſe, qu'elle me paroît être le chef-d'œuvre de l'inconſéquence françoiſe.

On ſait au Pérou, mon cher Aza, que, pour préparer les humains à la pratique des vertus, il faut leur inſpirer dès l'enfance un courage & une certaine fermeté d'ame, qui leur forme un caractere décidé; on l'ignore en France. Dans le premier âge les enfans ne paroiſſent deſtinés qu'au divertiſſement des parens, & de ceux qui les gouvernent. Il ſemble que l'on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité. On les trompe ſur ce qu'ils ne voient pas. On leur donne des idées fauſſes de ce qui ſe préſente à leurs ſens, & l'on rit inhumainement de leurs erreurs: on augmente leur ſenſibilité & leur foibleſſe naturelle, par

une puérile compaſſion pour les petits accidens qui leur arrivent ; on oublie qu'ils doivent être des hommes.

Je ne ſais quelles ſont les ſuites de l'éducation qu'un pere donne à ſon fils ; je ne m'en ſuis pas informée. Mais je ſais que, du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des inſtructions, on les enferme dans une Maiſon Religieuſe, pour leur apprendre à vivre dans le monde ; que l'on confie le ſoin d'éclairer leur eſprit à des perſonnes auxquelles on feroit peut-être un crime d'en avoir, & qui ſont incapables de leur former le cœur, qu'elles ne connoiſſent pas.

Les principes de la Religion ſi propres à ſervir de germe à toutes les vertus, ne ſont appris que ſuperficiellement & par mémoire. Les devoirs à l'égard de la Divinité, ne ſont pas inſpirés avec plus de méthode. Ils conſiſtent dans de petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de ſévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'eſt le premier joug dont on ſe défait en entrant dans le monde; &, ſi l'on en conſerve encore quelques uſages, à la maniere dont on s'en acquitte, on croiroit volontiers que ce n'eſt qu'une eſpece de politeſſe que l'on rend par habitude à la Divinité.

D'ailleurs rien ne remplace les

premiers fondemens d'une éducation mal dirigée. On ne connoît preſque point en France le reſpect pour ſoi-même, dont on prend tant de ſoin de remplir le cœur de nos Vierges. Ce ſentiment généreux, qui nous rend le juge le plus ſévere de nos actions & de nos penſées, qui devient un principe sûr quand il eſt bien ſenti, n'eſt ici d'aucune reſſource pour les femmes. Au peu de ſoin que l'on prend de leur ame, on ſeroit tenté de croire que les François ſont dans l'erreur de certains Peuples barbares qui leur en refuſent une.

Régler les mouvemens du corps, arranger ceux du viſage, compoſer l'extérieur, ſont les points eſſentiels

de l'éducation. C'eſt ſur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles, que les parens ſe glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de ſe pénétrer de confuſion pour une faute commiſe contre la bonne grace; ils ne leur diſent pas que la contenance honnête n'eſt qu'une hypocriſie, ſi elle n'eſt l'effet de l'honnêteté de l'ame. On excite ſans ceſſe en elles ce mépriſable amour-propre qui n'a d'effet que ſur les agrémens extérieurs. On ne leur fait pas connoître celui qui forme le mérite, & qui n'eſt ſatisfait que par l'eſtime. On borne la ſeule idée qu'on leur donne de l'honneur, à n'avoir point d'amans; en leur préſentant ſans ceſſe

la certitude de plaire pour récompenſe de la gêne & de la contrainte qu'on leur impoſe ; & le temps le plus précieux pour former l'eſprit, eſt employé à acquérir des talens imparfaits, dont on fait peu d'uſage dans la jeuneſſe, & qui deviennent des ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'eſt pas tout, mon cher Aza, l'inconſéquence des François n'a point de bornes. Avec de tels principes, ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connoître ; ils ne leur donnent pas même une idée juſte des termes qui les déſignent. Je tire tous les jours plus d'éclairciſſemens qu'il ne m'en faut là-

deſſus, dans les entretiens que j'ai avec de jeunes perſonnes, dont l'ignorance ne me cauſe pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu juſqu'ici.

Si je leur parle de ſentimens, elles ſe défendent d'en avoir, parce qu'elles ne connoiſſent que celui de l'amour. Elles n'entendent, par le mot *bonté*, que la compaſſion naturelle que l'on éprouve à la vue d'un être ſouffrant, & j'ai même remarqué qu'elles en ſont plus affectées pour des animaux que pour des humains; mais cette bonté tendre, réfléchie, qui fait faire le bien avec nobleſſe & diſcernement, qui porte à l'indulgence & à l'humanité, leur eſt totalement inconnue. Elles croient

avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la diſcrétion, en ne révélant qu'à quelques amies les ſecrets frivoles qu'elles ont ſurpris, ou qu'on leur a confiés; mais elles n'ont aucune idée de cette diſcrétion circonſpecte, délicate & néceſſaire, pour ne point être à charge, pour ne bleſſer perſonne, & pour maintenir la paix dans la ſociété.

Si j'eſſaye de leur expliquer ce que j'entends par la modération, ſans laquelle les vertus mêmes ſont preſque des vices. Si je parle de l'honnêteté des mœurs, de l'équité à l'égard des inférieurs, ſi peu pratiquée en France, & de la fermeté à mépriſer & à fuir les vicieux de

qualité, je remarque, à leur embarras, qu'elles me ſoupçonnent de parler la langue Péruvienne, & que la ſeule politeſſe les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne ſont pas mieux inſtruites ſur la connoiſſance du monde, des hommes & de la ſociété. Elles ignorent juſqu'à l'uſage de leur langue naturelle; il eſt rare qu'elles la parlent correctement; & je ne m'apperçois qu'avec une extrême ſurpriſe, que je ſuis à préſent plus ſavante qu'elles à cet égard.

C'eſt dans cette ignorance que l'on marie les filles, à peine ſorties de l'enfance. Dès-lors il ſemble, au peu d'intérêt que les parens prennent à leur conduite, qu'elles ne

leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s'en occupent pas davantage. Il ſeroit encore temps de réparer les défauts de la premiere éducation ; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme, libre dans ſon appartement, y reçoit ſans contrainte les compagnies qui lui plaiſent. Ses occupations ſont ordinairement puériles, toujours inutiles, & peut-être au-deſſous de l'oiſiveté. On entretient ſon eſprit tout au moins de frivolités malignes ou inſipides, plus propres à la rendre mépriſable que la ſtupidité même. Sans confiance en elle, ſon mari ne cherche point à la former au ſoin de ſes affaires,

de ſa famille & de ſa maiſon. Elle ne participe au tout de ce petit Univers que par la repréſentation. C'eſt une figure d'ornement pour amuſer les curieux ; auſſi, pour peu que l'humeur impérieuſe ſe joigne au goût de la diſſipation, elle donne dans tous les travers, paſſe rapidement de l'indépendance à la licence, & bientôt elle arrache le mépris & l'indignation des hommes, malgré leur penchant & leur intérêt à tolérer les vices de la jeuneſſe en faveur de ſes agrémens.

Quoique je te diſe la vérité avec toute la ſincérité de mon cœur, mon cher Aza, garde-toi bien de croire qu'il n'y ait point ici de

femmes de mérite. Il en eſt d'aſſez heureuſement nées pour ſe donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuſe. L'attachement à leurs devoirs, la décence de leurs mœurs & les agrémens honnêtes de leur eſprit, attirent ſur elles l'eſtime de tout le monde; mais le nombre de celles-là eſt ſi borné, en comparaiſon de la multitude, qu'elles ſont connues & révérées par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général il me ſemble que les femmes naiſſent ici, bien plus communément que chez nous, avec toutes les diſpoſitions néceſſaires pour égaler les hommes en mérite

& en vertus ; mais, comme s'ils en convenoient au fond de leur cœur, & que leur orgueil ne pût ſupporter cette égalité, ils contribuent en toute maniere à les rendre mépriſables, ſoit en manquant de conſidération pour les leurs, ſoit en ſéduiſant celles des autres.

Quand tu ſauras qu'ici l'autorité eſt entiérement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne ſoient reſponſables de tous les déſordres de la ſociété. Ceux qui, par une lâche indifférence, laiſſent ſuivre à leurs femmes le goût qui les perd, ſans être les plus coupables, ne ſont pas les moins dignes d'être mépriſés ; mais on ne fait pas aſſez d'attention à

ceux qui, par l'exemple d'une conduite vicieuſe & indécente, entraînent leurs femmes dans le déréglement, ou par dépit ou par vengeance.

Et en effet, mon cher Aza, comment ne ſeroient-elles pas révoltées contre l'injuſtice des Lois qui tolerent l'impunité des hommes, pouſſée au même excès que leur autorité ? Un mari, ſans craindre punition, peut avoir pour ſa femme les manieres les plus rebutantes; il peut diſſiper en prodigalités auſſi criminelles qu'exceſſives, non-ſeulement ſon bien, celui de ſes enfans, mais même celui de la victime qu'il fait gémir preſque dans l'indigence, par une avarice pour les dépenſes hon-

nêtes, qui s'allie très-communément ici avec la prodigalité. Il eſt autoriſé à punir rigoureuſement l'apparence d'une légere infidélité, en ſe livrant ſans honte à toutes celles que le libertinage lui ſuggere. Enfin, mon cher Aza, il ſemble qu'en France les liens du mariage ne ſoient réciproques qu'au moment de la célébration, & que, dans la ſuite, les femmes ſeules y doivent être aſſujetties.

Je penſe & je ſens que ce ſeroit les honorer beaucoup, que de les croire capables de conſerver de l'amour pour leurs maris, malgré l'indifférence & les dégoûts dont la plupart ſont accablées. Mais qui peut réſiſter au mépris ?

Le premier ſentiment que la nature a mis en nous, eſt le plaiſir d'être, & nous le ſentons plus vivement & par degrés, à meſure que nous nous appercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge eſt d'être aimé de ſes parens, & accueilli des étrangers. Celui du reſte de la vie eſt de ſentir l'importance de notre être, proportion qui devient néceſſaire au bonheur d'un autre. C'eſt toi, mon cher Aza, c'eſt ton amour extrême, c'eſt la franchiſe de nos cœurs, la ſincérité de nos ſentimens, qui m'ont dévoilé les ſecrets de la nature & ceux de l'amour. L'amitié, ce ſage & doux lien, devroit peut-être rem-

plir tous nos vœux ; mais elle partage ſans crime & ſans ſcrupule ſon affection entre pluſieurs objets ; l'amour qui donne & qui exige une préférence excluſive, nous préſente une idée ſi haute, ſi ſatisfaiſante de notre être, qu'elle ſeule peut contenter l'avide ambition de primauté qui naît avec nous, qui ſe manifeſte dans tous les âges, dans tous les temps, dans tous les états ; & le goût naturel pour la propriété, acheve de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la poſſeſſion d'un meuble, d'un bijou, d'une terre, eſt un des ſentimens les plus agréables que nous éprouvions ; quel doit être celui qui nous aſſure la poſſeſſion

d'un cœur, d'une ame, d'un être libre, indépendant, & qui ſe donne volontairement en échange du plaiſir de poſſéder en nous les mêmes avantages ?

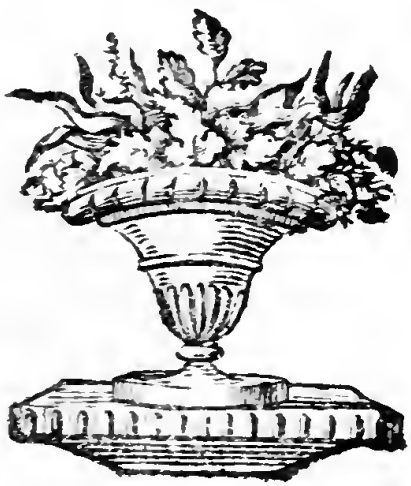
S'il eſt donc vrai, mon cher Aza, que le déſir dominant de nos cœurs ſoit celui d'être honoré en général, & chéri de quelqu'un en particulier, conçois-tu par quelle inconſéquence les François peuvent eſpérer qu'une jeune femme, accablée de l'indifférence offenſante de ſon mari, ne cherche pas à ſe ſouſtraire à l'eſpece d'anéantiſſement qu'on lui préſente ſous toutes ſortes de formes ? Imagines-tu qu'on puiſſe lui propoſer de ne tenir à rien dans l'âge où les prétentions vont au-

delà du mérite ? Pourrois-tu comprendre ſur quel fondement on exige d'elle la pratique des vertus, dont les hommes ſe diſpenſent, en leur refuſant les lumieres & les principes néceſſaires pour les pratiquer ?

Mais ce qui ſe conçoit encore moins, c'eſt que les parens & les maris ſe plaignent réciproquement du mépris qu'on a pour leurs femmes & leurs filles, & qu'ils en perpétuent la cauſe de race en race avec l'ignorance, l'incapacité & la mauvaiſe éducation.

O mon cher Aza ! que les vices brillans d'une Nation, d'ailleurs ſi ſéduiſante, ne nous dégoûtent point de la naïve ſimplicité de nos mœurs. N'oublions jamais, toi, l'obligation

où tu es d'être mon exemple, mon guide & mon ſoutien dans le chemin de la vertu; & moi, celle où je ſuis de conſerver ton eſtime & ton amour, en imitant mon modele.



LETTRE TRENTE-CINQUIEME.

NOS viſites & nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient ſe terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuſe je paſſai hier ! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville & à ſa ſœur, me ſont agréables ! Mais combien elles me ſeront cheres, quand je pourrai les partager avec toi !

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, ſon frere, ſon mari & moi, pour aller, diſoit-elle, rendre une viſite à la meilleure de ſes amies. Le voyage ne fut pas long; nous arrivâmes de très-bonne heure à

une maiſon de campagne, dont la ſituation & les approches me parurent admirables; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, & de n'y rencontrer perſonne.

Cette maiſon, trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroiſſoit un enchantement. Cette penſée me divertit; je demandai à Céline ſi nous étions chez une de ces Fées (1) dont elle m'avoit fait lire les hiſtoires, où la maîtreſſe du logis étoit inviſible, ainſi que les domeſtiques.

Vous la verrez, me répondit-elle; mais comme des affaires im-

(1) Déités ſubalternes.

portantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant ſon abſence; mais avant toutes choſes, ajouta-t-elle, il faut que vous ſigniez le conſentement que vous donnez, ſans doute, à cette propoſition? Ah! volontiers, lui dis-je en me prêtant à la plaiſanterie.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une écritoire & du papier déjà écrit; il me le préſenta, & j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'inſtant même parut un autre homme d'aſſez bonne mine, qui nous invita, ſelon la coutume, de

de paſſer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table ſervie avec autant de propreté que de magnificence; à peine étions-nous aſſis, qu'une muſique charmante ſe fit entendre dans la chambre voiſine; rien ne manquoit de ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même ſembloit avoir oublié ſon chagrin, pour nous exciter à la joie : il me parloit en mille manieres de ſes ſentimens pour moi, mais toujours d'un ton flatteur, ſans plaintes ni reproches.

Le jour étoit ſerein; d'un commun accord, nous réſolumes de nous promener en ſortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maiſon

ne ſembloit le promettre. L'art & la ſymétrie ne s'y faiſoient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la ſimple nature.

Nous bornâmes notre courſe dans un bois qui termine ce beau jardin ; aſſis tous quatre ſur un gazon délicieux, nous vîmes venir à nous, d'un côté une troupe de Payſans vêtus proprement à leur maniere, précédés de quelques inſtrumens de muſique, & de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon ruſtique, mais mélodieuſe, des chanſons, où j'entendis, avec ſurpriſe, que mon nom étoit ſouvent répété.

Mon étonnement fut bien plus

fort, lorſque, les deux troupes nous ayant joints, je vis l'homme le plus apparent, quitter la ſienne, mettre un genou en terre, & me préſenter dans un grand baſſin pluſieurs clefs avec un compliment, que mon trouble m'empêcha de bien entendre; je compris ſeulement, qu'étant le Chef des Villageois de la Contrée, il venoit me rendre hommage en qualité de leur Souveraine, & me préſenter les clefs de la maiſon dont j'étois auſſi la maîtreſſe.

Dès qu'il eut fini ſa harangue, il ſe leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me préſenter une gerbe de fleurs ornée de rubans, qu'elle ac-

compagna auſſi d'un petit diſcours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grace.

J'étois trop confuſe, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritois ſi peu; d'ailleurs tout ce qui ſe paſſoit avoit un ton ſi approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens, je ne pouvois me défendre de croire ce que néanmoins je trouvois incroyable. Cette penſée en produiſit une infinité d'autres : mon eſprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impoſſible de proférer une parole. Si ma confuſion étoit divertiſſante pour la compagnie, elle étoit ſi embarraſſante pour moi que Déterville en fut touché; il fit un ſigne à ſa

ſœur : elle ſe leva, après avoir donné quelques pieces d'or aux payſans & aux jeunes filles, en leur diſant que c'étoient les prémices de mes bontés pour eux : elle me propoſa enſuite de faire un tour de promenade dans le bois ; je la ſuivis avec plaiſir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit miſe ; mais je n'en eus pas le temps. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, & me regardant avec une mine riante : Avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, & que vous le ſerez bien davantage, ſi je vous dis, qu'il eſt très-vrai que cette terre & cette maiſon vous appartiennent.

A moi ! m'écriai-je. Ah, Céline ! eſt-ce là ce que vous m'aviez promis ? Vous pouſſez trop loin l'outrage, ou la plaiſanterie. Attendez, me dit-elle plus ſérieuſement ; ſi mon frere avoit diſpoſé de quelques parties de vos tréſors pour l'acquiſition, & qu'au lieu des ennuyeuſes formalités, dont il s'eſt chargé, il ne vous eût réſervé que la ſurpriſe, nous haïriez-vous bien fort ? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré, à tout événement, une demeure telle que vous avez paru l'aimer, & de vous avoir aſſuré une vie indépendante ? Vous avez ſigné ce matin l'acte authentique qui vous met en poſſeſſion de l'une & de l'autre.

Grondez-nous à préſent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, ſi rien de tout cela ne vous eſt agréable.

Ah, mon aimable amie! m'écriai-je, en me jetant dans ſes bras. Je ſens trop vivement des ſoins ſi généreux, pour vous exprimer ma reconnoiſſance. Il ne me fut poſſible de prononcer que ce peu de mots; j'avois ſenti d'abord l'importance d'un tel ſervice. Touchée, attendrie, tranſportée de joie en penſant au plaiſir que j'aurois à te conſacrer cette charmante demeure, la multitude de mes ſentimens en étouffoit l'expreſſion. Je faiſois à Céline des careſſes qu'elle me rendoit avec la même tendreſſe; &,

après m'avoir donné le temps de me remettre, nous allâmes retrouver ſon frere & ſon mari. Un nouveau trouble me ſaiſit en abordant Déterville, & jeta un nouvel embarras dans mes expreſſions; je lui tendis la main, il la baiſa ſans proférer une parole, & ſe détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, & que je pris pour des ſignes de la ſatisfaction qu'il avoit de me voir ſi contente: j'en fus attendrie juſqu'à en verſer des larmes. Le mari de Céline, moins intéreſſé que nous à ce qui ſe paſſoit, remit bientôt la converſation ſur le ton de plaiſanterie; il me fit des complimens ſur ma nouvelle dignité, & nous engagea à retourner à la

maiſon, pour en examiner, diſoit-il, les défauts, & faire voir à Déterville que ſon goût n'étoit pas auſſi sûr qu'il s'en flattoit. Te l'avouerai-je, mon cher Aza? tout ce qui s'offrit à mon paſſage me parut prendre une nouvelle forme; les fleurs me ſembloient plus belles, les arbres plus verts, la ſymétrie des jardins mieux ordonnée. Je trouvai la maiſon plus riante, les meubles plus riches; les moindres bagatelles m'étoient devenues intéreſſantes.

Je parcourus les appartemens dans une ivreſſe de joie qui ne me permettoit pas de rien examiner; le ſeul endroit où je m'arrêtai, fut une aſſez grande chambre, entourée d'un grillage d'or légérement tra-

vaillé, qui renfermoit une infinité de livres de toutes couleurs, de toutes formes, & d'une propreté admirable : j'étois dans un tel enchantement, que je croyois ne pouvoir les quitter ſans les avoir tous lus. Céline m'en arracha, en me faiſant ſouvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remiſe. Je m'en ſervis pour ouvrir précipitamment une porte que l'on me montra, & je reſtai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures : les lambris à fond vert, ornés de figures extrêmement bien deſſinées, imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la Ville du Soleil, telles

à-peu-près que je les avois dépeintes à Déterville.

On y voyoit nos Vierges repréſentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France; on diſoit même qu'elles me reſſembloient.

Les ornemens du Temple que j'avois laiſſés dans la Maiſon Religieuſe, ſoutenus par des pyramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil, ſuſpendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevoit, par ſon éclat, d'embellir cette charmante ſolitude; & des meubles commodes, aſſortis aux peintures, la rendoient délicieuſe.

Déterville profitant du ſilence où

me retenoient ma ſurpriſe, ma joie & mon admiration, me dit en s'approchant de moi : Vous pourrez vous appercevoir, belle Zilia, que la chaiſe d'or ne ſe trouve point dans ce nouveau Temple du Soleil; un pouvoir magique l'a transformée en maiſon, en jardins, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre ſcience à cette métamorphoſe, ce n'a pas été ſans regret; mais il a fallu reſpecter votre délicateſſe. Voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire pratiquée adroitement dans le mur, voici les débris de l'opération magique. En même temps il me fit voir une caſſette remplie de pieces d'or à l'uſage de France. Ceci, vous le ſavez, con-

tinua-t-il, n'eſt pas ce qui eſt le moins néceſſaire parmi nous; j'ai cru devoir vous en conſerver une petite proviſion.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoiſſance & l'admiration que me cauſoient des ſoins ſi prévenans, quand Céline m'interrompit & m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux auſſi, me dit-elle, vous faire voir la puiſſance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajuſtemens, enfin de tout ce qui eſt à l'uſage des femmes, avec une telle abondance que je ne pus m'empêcher d'en rire, & de demander à Céline combien d'an-

nées elle vouloit que je vécuſſe pour employer tant de belles choſes. Autant que nous en vivrons, mon frere & moi, me répondit-elle. Et moi, repris-je, je déſire que vous viviez l'un & l'autre autant que je vous aimerai, & vous ne mourrez pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le Temple du Soleil; c'eſt ainſi qu'ils nommerent le merveilleux cabinet. J'eus enfin la liberté de parler: j'exprimai, comme je le ſentois, les ſentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté! Que de vertus dans les procédés du frere & de la ſœur!

Nous paſſâmes le reſte du jour dans les délices de la confiance &

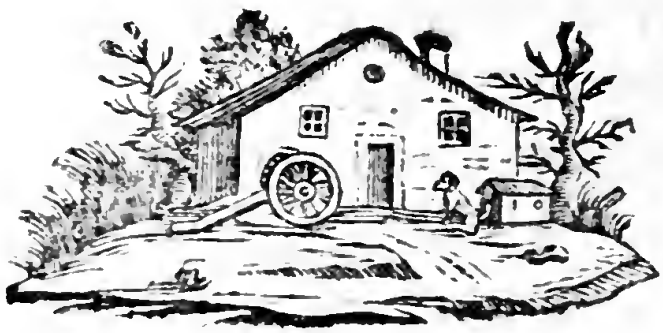
de l'amitié; je leur fis les honneurs du ſouper encore plus gaiement que je n'avois fait ceux du dîner. J'ordonnois librement à des domeſtiques que je ſavois être à moi; je badinois ſur mon autorité & mon opulence; je fis tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'appercevoir qu'à meſure que le temps s'écouloit, Déterville retomboit dans ſa mélancolie, & même qu'il échappoit de temps en temps des larmes des yeux de Céline; mais l'un & l'autre reprenoient ſi promptement un air ſerein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les enga-

ger à jouir encore quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient ; je ne pus l'obtenir. Nous ſommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner inceſſamment dans mon palais enchanté.

O mon cher Aza ! quelle ſera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi !



LETTRE TRENTE-SIXIEME.

LA triſteſſe de Déterville & de ſa ſœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon palais enchanté : ils me ſont trop chers l'un & l'autre pour ne m'être pas empreſſée à leur en demander le motif; mais, voyant qu'ils s'obſtinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traverſé ton voyage; & bientôt mon inquiétude a ſurpaſſé leur chagrin. Je n'en ai pas diſſimulé la cauſe, & mes amis ne l'ont pas laiſſé durer long-temps. Déterville m'a avoué qu'il avoit réſolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin

de me ſurprendre, mais que mon inquiétude lui faiſoit abandonner ſon deſſein. En effet, il m'a montré une lettre du Guide qu'il t'a fait donner; & par le calcul du temps & du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même; enfin, qu'il n'y a plus de temps à meſurer juſqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette premiere confidence faite, Déterville n'a plus héſité de me dire tout le reſte de ſes arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te deſtine : tu logeras ici juſqu'à ce qu'unis enſemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux château.

Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous ſéparera. Déterville a pourvu à tout, & m'a convaincue, plus que jamais, de l'excès de ſa généroſité.

Après cet éclairciſſement, je ne cherche plus d'autre cauſe à la triſteſſe qui le dévore, que ta prochaine arrivée. Je le plains, je compatis à ſa douleur, je lui ſouhaite un bonheur qui ne dépende point de mes ſentimens, & qui ſoit une digne récompenſe de ſa vertu. Je diſſimule même une partie des tranſports de ma joie, pour ne pas irriter ſa peine. C'eſt tout ce que je puis faire; mais je ſuis trop occupée de mon bonheur, pour le renfermer entiérement; ainſi, quoique

je te croie fort près de moi ; que je treſſaille au moindre bruit ; que j'interrompe ma lettre pour courir à la fenêtre ; je ne laiſſe pas de continuer de t'écrire : il faut ce ſoulagement au tranſport de mon cœur. Tu es plus près de moi, il eſt vrai ; mais ton abſence en eſt-elle moins réelle que ſi les mers nous ſéparoient encore ? Je ne te vois point ; tu ne peux m'entendre ; pourquoi ceſſerois-je de m'entretenir avec toi de la ſeule façon dont je puis le faire ? Encore un moment, & je te verrai ; mais ce moment n'exiſte point. Eh ! puis-je mieux employer ce qui me reſte de ton abſence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendreſſe ? Hélas ! tu l'as

vu toujours gémiſſante. Que ce temps eſt loin de moi ! Avec quel tranſport il ſera effacé de mon ſouvenir ! Aza, cher Aza ! que ce nom eſt doux ! bientôt je ne t'appellerai plus en vain, tu voleras à ma voix : les plus tendres expreſſions de mon cœur ſeront la récompenſe de ton empreſſement.

LETTRE TRENTE-SEPTIEME.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Malte.

AVEZ-VOUS pu, Monſieur, prévoir ſans remords le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez ? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonſtances ſi agréables, par des motifs de reconnoiſſance ſi preſſans; à moins que ce ne fût pour me rendre plus ſenſible à votre déſeſpoir & à votre abſence ? Comblée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus ameres.

Céline, toute affligée qu'elle eſt, n'a que trop bien exécuté vos ordres; elle m'a préſenté Aza d'une main, & de l'autre votre cruelle lettre. Au comble de mes vœux, la douleur s'eſt fait ſentir dans mon ame; en retrouvant l'objet de ma tendreſſe, je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres ſentimens. Ah, Déterville! que pour cette fois votre bonté eſt inhumaine! Mais n'eſpérez pas exécuter juſqu'à la fin vos injuſtes réſolutions; non, la mer ne vous ſéparera pas à jamais de tout ce qui vous eſt cher; vous entendrez prononcer mon nom; vous recevrez mes lettres; vous écouterez mes prieres; le ſang & l'amitié reprendront leurs droits ſur

votre cœur; vous vous rendrez à une famille, à laquelle je ſuis reſponſable de votre perte.

Quoi! pour récompenſe de tant de bienfaits, j'empoiſonnerois vos jours & ceux de votre ſœur! Je romprois une ſi tendre union! Je porterois le déſeſpoir dans vos cœurs, même en jouiſſant encore des effets de vos bontés! Non, ne le croyez pas; je ne me vois qu'avec horreur dans une maiſon que je remplis de deuil: je reconnois vos ſoins au bon traitement que je reçois de Céline, au moment même où je lui pardonnerois de me haïr; mais quels qu'ils ſoient, j'y renonce, & je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis ſouffrir, ſi

vous

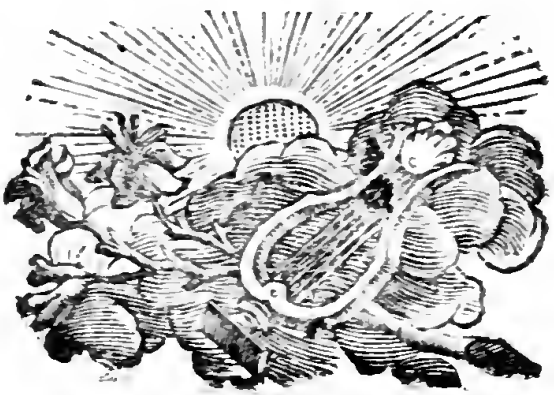
vous n'y revenez. Mais que vous êtes aveugle, Déterville! Quelle erreur vous entraîne dans un deſſein ſi contraire à vos vues? Vous vouliez me rendre heureuſe, vous ne me rendez que coupable; vous vouliez ſécher mes larmes, vous les faites couler; & vous perdez par votre éloignement le fruit de votre ſacrifice.

Hélas! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue que vous avez cru ſi redoutable pour vous! Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'eſt plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs ſi tendres. Le froid de ſon abord, l'éloge des Eſpagnols dont cent fois il a inter-

rompu les doux épanchemens de mon ame, l'indifférence offenſante avec laquelle il ſe propoſe de ne faire en France qu'un ſéjour de peu de durée, la curioſité qui l'entraîne loin de moi à ce moment même ; tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville ! peut-être ne ſerez-vous pas long-temps le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut rien ſur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramenent; elle eſt le ſeul aſile de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire ? Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs ſenſibles à mes peines ? La

générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent ? Non, je ne puis le croire; cette foiblesse seroit indigne de vous; vous êtes incapable de vous y livrer : mais venez m'en convaincre, si vous aimez votre gloire & mon repos.



LETTRE TRENTE-HUITIEME,

Au Chevalier Déterville,

A Malte.

Si vous n'étiez pas la plus noble des Créatures, Monſieur, j'en ſerois la plus humiliée; ſi vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatiſſant, ſeroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte & de mon déſeſpoir. Mais, hélas! que me reſte-t-il à craindre? Qu'ai-je à ménager? Tout eſt perdu pour moi.

Ce n'eſt plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie, que je regrette; ce ne ſont plus les inquiétudes d'une tendreſſe innocente qui m'arrachent des pleurs;

c'eſt la bonne-foi violée, c'eſt l'amour mépriſé qui déchire mon ame. Aza eſt infidelle.

Aza infidelle ! que ces funeſtes mots ont de pouvoir ſur mon ame... mon ſang ſe glace.... un torrent de larmes....

J'appris des Eſpagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups eſt le plus ſenſible : ce ſont eux qui m'enlevent le cœur d'Aza ; c'eſt leur cruelle Religion qui autoriſe le crime qu'il commet ; elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ſes proches. Si j'étois étrangere, inconnue, Aza pourroit m'aimer : unis par les liens du ſang, il doit m'abandonner,

m'ôter la vie ſans honte, ſans regret, ſans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'eſt cette Religion, s'il n'avoit fallu que l'embraſſer pour retrouver le bien qu'elle m'arrache, j'aurois ſoumis mon eſprit à ſes illuſions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être inſtruite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admiſe dans une ſociété ſi pure, ſans abandonner le motif qui me détermine, ſans renoncer à ma tendreſſe, c'eſt-à-dire, ſans changer mon exiſtence.

Je l'avoue, cette extrême ſévérité me frappe autant qu'elle me révolte. Je ne puis refuſer une ſorte de vénération à des Lois qui, dans toutes autres choſes, me paroiſſent

ſi pures & ſi ſages ; mais eſt-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterois, quel avantage m'en reviendroit-il ? Aza ne m'aime plus ! Ah, malheureuſe !....

Le cruel Aza n'a conſervé de la candeur de nos mœurs, que le reſpect pour la vérité, dont il fait un ſi funeſte uſage. Séduit par les charmes d'une jeune Eſpagnole, prêt à s'unir à elle, il n'a conſenti à venir en France, que pour ſe dégager de la foi qu'il m'avoit jurée, que pour ne me laiſſer aucun doute ſur ſes ſentimens, que pour me rendre une liberté que je déteſte, que pour m'ôter la vie.

Oui, c'eſt en vain qu'il me rend

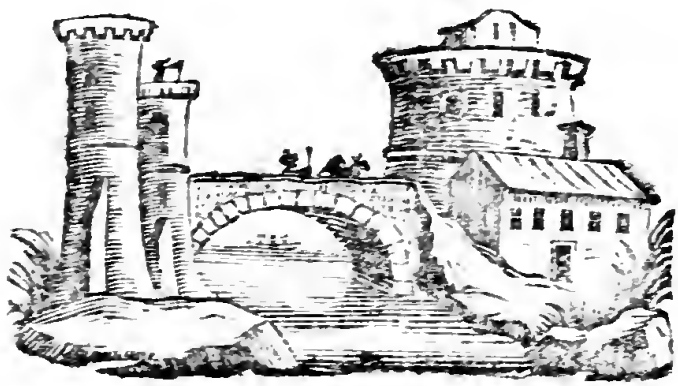
à moi-même, mon cœur eſt à lui ; il y ſera juſqu'à la mort.

Ma vie lui appartient ; qu'il me la raviſſe, & qu'il m'aime.

Vous ſaviez mon malheur : pourquoi ne me l'avez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne me laiſſâtes-vous entrevoir que des ſoupçons qui me rendirent injuſte à votre égard ? Et pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurois pas cru : aveugle, prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funeſte deſtinée, j'aurois conduit ſa victime à ma rivale, je ſerois à préſent..... O Dieux ! ſauvez-moi cette horrible image !....

Déterville, trop généreux ami ! ſuis-je digne d'être écoutée ? Ou-

bliez mon injuſtice ; plaignez une malheureuſe, dont l'eſtime pour vous eſt encore au-deſſus de ſa foibleſſe pour un ingrat.



LETTRE TRENTE-NEUVIEME,

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Malte.

PUISQUE vous vous plaignez de moi, Monſieur, vous ignorez l'état dont les cruels ſoins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit ? Je ne penſois plus. S'il m'étoit reſté quelque ſentiment, ſans doute la confiance en vous en eût été un ; mais environnée des ombres de la mort, le ſang glacé dans les veines, j'ai long-temps ignoré ma propre exiſtence ; j'avois oublié juſqu'à mon malheur. Ah, Dieux ! pourquoi, en me rappelant à la vie, m'a-t-on rappelée à ce funeſte ſouvenir ?

Il eſt parti, je ne le verrai plus! Il me fuit! Il ne m'aime plus, il me l'a dit : tout eſt fini pour moi. Il prend une autre Epouſe, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne. Eh bien! cruel Aza, puiſque le fantaſtique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imitois-tu auſſi l'art qui l'accompagne?

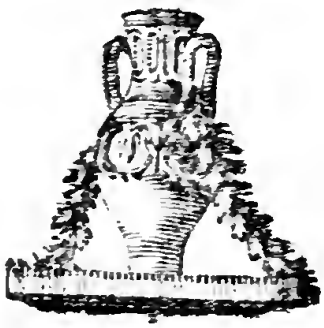
Heureuſes Françoiſes, on vous trahit : mais vous jouiſſez longtemps d'une erreur, qui feroit à préſent tout mon bien. La diſſimulation vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeſte ſincérité de ma Nation, vous pouvez donc ceſſer d'être une vertu! Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes, quand l'occaſion le veut!

Tu m'as vue à tes pieds, barbare Aza, tu les a vus baignés de mes larmes; & ta fuite.... Moment horrible! pourquoi ton ſouvenir ne m'arrache-t-il pas la vie?

Si mon corps n'eût ſuccombé ſous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foibleſſe.... Tu ne ſerois pas parti ſeul. Je te ſuivrois, ingrat, je te verrois, je mourrois du moins à tes yeux. Déterville, quelle foibleſſe fatale vous a éloigné de moi? Vous m'euſſiez ſecourue : ce que n'a pu faire le déſordre de mon déſeſpoir, votre raiſon, capable de perſuader, l'auroit obtenu; peut-être Aza ſeroit encore ici. Mais déjà arrivé en Eſpagne, au comble de ſes vœux.....

Regrets inutiles, déſeſpoir infructueux..... Douleur, accable-moi.

Ne cherchez point, Monſieur, à ſurmonter les obſtacles qui vous retiennent à Malte, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous? Fuyez une malheureuſe qui ne ſent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un ſupplice, qui ne veut que mourir.



LETTRE QUARANTIEME,

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Malte.

RASSUREZ-VOUS, trop généreux ami ; je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fuſſent en ſureté, & que, moins agitée, je ne puſſe calmer vos inquiétudes. Je vis, le deſtin le veut, je me ſoumets à ſes lois.

Les ſoins de votre aimable ſœur m'ont rendu la ſanté, quelques retours de raiſon l'ont ſoutenue. La certitude que mon malheur eſt ſans remede, a fait le reſte. Je ſais qu'Aza eſt arrivé en Eſpagne, que ſon crime eſt conſommé ; ma douleur

n'eſt pas éteinte, mais la cauſe n'eſt plus digne de mes regrets; s'il en reſte dans mon cœur, ils ne ſont dûs qu'aux peines que je vous ai cauſées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raiſon. Hélas! à meſure qu'elle m'éclaire, je découvre ſon impuiſſance; que peut-elle ſur une ame déſolée? L'excès de la douleur nous rend la foibleſſe de notre premier âge. Ainſi que dans l'enfance, les objets ſeuls ont du pouvoir ſur nous; il ſemble que la vue ſoit le ſeul de nos ſens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En ſortant de la longue & accablante léthargie où me plongea le

départ d'Aza, le premier désir que m'inspira la nature, fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire ; j'y trouve des secours contre le désespoir, que le monde & l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur, ses discours consolans ne pouvoient prévaloir sur les objets qui me retraçoient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ & de son arrivée ; le siege sur lequel il s'assit, la place où il m'annonça mon malheur, où

il me rendit mes lettres, juſqu'à ſon ombre effacée d'un lambris où je l'avois vu ſe former, tout faiſoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'ai reçues à la premiere vue ; je n'y retrouve que l'image de votre aimable ſœur.

Si le ſouvenir d'Aza ſe préſente à mon eſprit, c'eſt ſous le même aſpect où je le voyois alors. Je crois y attendre ſon arrivée. Je me prête à cette illuſion autant qu'elle m'eſt agréable ; ſi elle me quitte, je prends des livres ; je lis d'abord avec effort ; inſenſiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuſe

vérité renfermée au fond de mon cœur, & donnent à la fin quelque relâche à ma triſteſſe.

L'avouerai-je ? les douceurs de la liberté ſe préſentent quelquefois à mon imagination, je les écoute; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne foi avec moi-même, je compte peu ſur ma raiſon. Je me prête à mes foibleſſes; je ne combats celles de mon cœur qu'en cédant à celles de mon eſprit. Les maladies de l'ame ne ſouffrent pas les remedes violens.

Peut-être la faſtueuſe décence de votre Nation ne permet-elle pas à mon âge l'indépendance & la ſolitude où je vis; du moins, toutes

les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le perſuader; mais elle ne m'a pas encore donné d'aſſez fortes raiſons pour m'en convaincre : la véritable décence eſt dans mon cœur. Ce n'eſt point au ſimulacre de la vertu que je rends hommage, c'eſt à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge & pour guide de mes actions. Je lui conſacre ma vie, & mon cœur à l'amitié. Hélas! quand y régnera-t-elle ſans partage & ſans retour ?

LETTRE QUARANTE-UNIEME

ET DERNIERE,

Au Chevalier Déterville,

A Paris.

Je reçois preſque en même temps, Monſieur, la nouvelle de votre départ de Malte & celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaiſir que je me faſſe de vous revoir, il ne peut ſurmonter le chagrin que me cauſe le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi, Déterville ! après avoir pris ſur vous de diſſimuler vos ſentimens dans toutes vos lettres, après m'avoir donné lieu d'eſpérer

que je n'aurois plus à combattre une paſſion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à ſa violence!

A quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même inſtant? Vous me demandez la permiſſion de me voir, vous m'aſſurez d'une ſoumiſſion aveugle à mes volontés, & vous vous efforcez de me convaincre des ſentimens qui y ſont les plus oppoſés, qui m'offenſent; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puiſqu'un faux eſpoir vous ſéduit; puiſque vous abuſez de ma confiance & de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles ſont mes réſolutions, plus inébranlables que les vôtres.

C'eſt en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes ſermens ; plût au Ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat ! Mais quand je l'oublierois, fidelle à moi-même, je ne ſerai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ſes droits ſur moi n'en ſont pas moins ſacrés : je puis guérir de ma paſſion, mais je n'en aurai jamais que pour lui. Tout ce que l'amitié inſpire de ſentimens eſt à vous ; vous ne les partagerez avec perſonne ; je vous les dois ; je vous les promets ; j'y ſerai fidelle ; vous jouirez au même degré de ma confiance & de ma ſincérité ; l'une &

l'autre ſeront ſans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de ſentimens vifs & délicats, tournera au profit de l'amitié. Je vous laiſſerai voir avec une égale franchiſe le regret de n'être point née en France, & mon penchant invincible pour Aza, le déſir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penſer, & mon éternelle reconnoiſſance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames: la confiance fait, auſſi-bien que l'amour, donner de la rapidité au temps. Il eſt mille moyens de rendre l'amitié intéreſſante, & d'en chaſſer l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoiſſance de vos ſciences & de

vos arts ; vous goûterez le plaiſir de la ſupériorité ; je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoiſſez pas. Vous ornerez mon eſprit de ce qui peut le rendre amuſant, vous jouirez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la ſimple amitié, & je me trouverai heureuſe d'y réuſſir.

Céline, en nous partageant ſa tendreſſe, répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourroit y manquer : que nous reſtera-t-il à déſirer ?

Vous craignez en vain que la ſolitude n'altere ma ſanté. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais

jamais dangereuſe que par l'oiſiveté. Toujours occupée, je ſaurai me faire des plaiſirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend inſipide.

Sans approfondir les ſecrets de la nature, le ſimple examen de ſes merveilles n'eſt-il pas ſuffiſant pour varier & renouveler ſans ceſſe des occupations toujours agréables ? La vie ſuffit-elle pour acquérir une connoiſſance légere, mais intéreſſante, de l'Univers, de ce qui m'environne, de ma propre exiſtence ?

Le plaiſir d'être, ce plaiſir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ; cette penſée ſi douce, ce bonheur ſi pur, *je ſuis*, *je vis*, *j'exiſte*, pourroit ſeul rendre heureux, ſi l'on s'en ſouvenoit, ſi l'on

en jouiſſoit, ſi l'on en connoiſſoit le prix.

Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiſer les reſſources de notre ame, & les bienfaits de la nature.

Renoncez aux ſentimens tumultueux, deſtructeurs imperceptibles de notre être; venez apprendre à connoître les plaiſirs innocens & durables, venez en jouir avec moi: vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes ſentimens, tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

FIN.

PERMISSION SIMPLE.

JEAN-JACQUES DE VIDAUD, Marquis de Velleron, Comte de la Bâtie & Mognenins, Seigneur de Fargues, Cairanne, Bivier, la Maiſon-forte de Montbives & autres Places, Conſeiller d'Etat & au Conſeil Privé, Directeur général de la Librairie.

VU l'Article VII de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement pour la durée des Privileges en Librairie, en vertu des pouvoirs à Nous donnés par ledit Arrêt : Nous permettons aux Sieurs BRUYSET freres, Imp. Libraires à Lyon, de faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *Lettres Péruviennes, de Madame de Graffigny*, laquelle édition ſera tirée à quinze cents Exemplaires, en un volume, format in-12, & ſera finie dans le délai de ſix mois, à la charge par leſdits Sieurs de repréſenter à l'Inſpecteur de la Chambre Syndicale de Lyon la quittance exigée par les

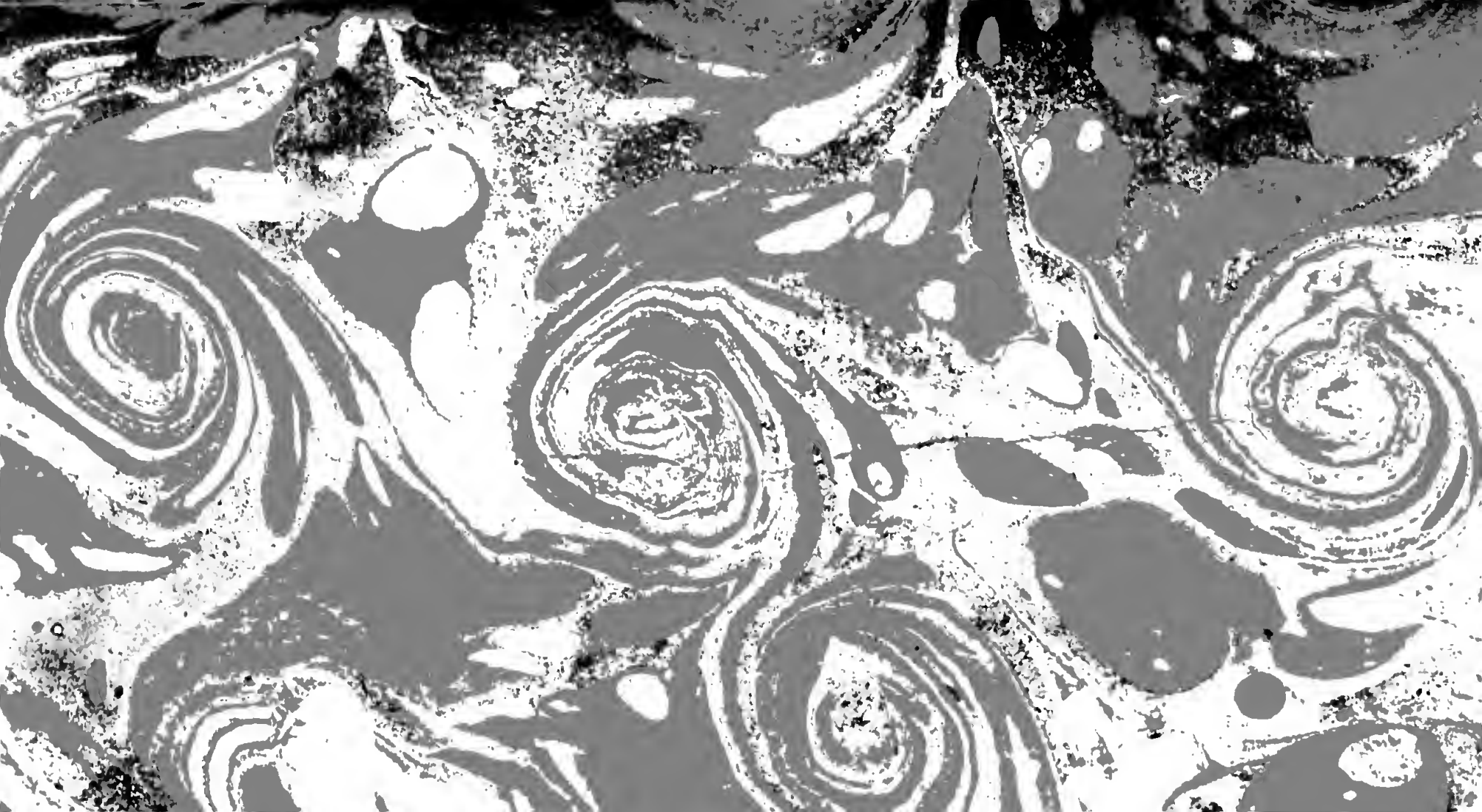
Articles VIII & IX du même Arrêt ; d'avertir ledit Inſpecteur du jour où l'on commencera l'impreſſion dudit Ouvrage, au déſir de l'Article XXI de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant ſuppreſſion & création de différentes Chambres Syndicales ; de faire ladite édition abſolument conforme à celle de Paris ; d'en remettre, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 16 Avril 1785, neuf Exemplaires aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale de Lyon, d'imprimer la préſente Permiſſion à la fin du Livre, & de la faire enregiſtrer dans deux mois, pour tout délai, ſur les Regiſtres de ladite Chambre Syndicale de Lyon ; le tout à peine de nullité.

Donné à Paris le 27 Juin 1786.

VIDAUD.

Par Monſeigneur,

DUMIRAIL.

Regiſtré à la Chambre Syndicale de Lyon, ſous N.° 79. A Lyon le 15 Juillet 1786.

PERISSE DULUC, Syndic.